

ACADEMIE DES SCIENCES D'ALBANIE
SECTION DES SCIENCES SOCIALES

**S T U D I A
A L B A N I C A**

XXXVIII^e Année

1 / 2005

T I R A N A

STUDIA ALBANICA

CONSEIL DE REDACTION

Rédacteur en chef: Seit MANSAKU

Adjoint: Kristaq PRIFTI

Secrétaire: Lefter NASI

Membres: Jorgo BULO, Shaban DEMIRAJ, Muzafer KORKUTI,

Ana LALAJ, Afërdita ONUZI

Rédactrice: Drane KOÇI

© Académie des Sciences d'Albanie, 2005,
Tous droits réservés.

Adresse: Académie des Sciences d'Albanie
Section des Sciences Sociales, Tirana - Albanie

** Dans ce numéro de la revue nous publions des rapports et des communications du IX^e Congrès International d'Études Sud-Est Européennes, tenu à Tirana du 30 août au 3 septembre 2004.*

André GUILLOU

AUTODETERMINATION ET INVOLABILITE DES FRONTIERES : LES TROIS YOUSLAVIES.

Le 4 février 2003 le nom de Yougoslavie a été définitivement supprimé des cartes géopolitiques. Et s'est ainsi conclu le dernier acte d'un drame qui a marqué profondément l'histoire du Sud-est européen au XX^e siècle.

Il y a bien des façons pour un État de disparaître du contexte international. Le chemin suivi par la Yougoslavie est bien différent de celui qui a été parcouru par d'autres pays, même si n'ont pas manqué d'autres fins singulières et même spectaculaires. Il a suffi d'un jour et d'une nuit au XX^e siècle pour proclamer la mort d'un État et donner naissance à plusieurs autres. En 1905, par exemple, un jour a suffi pour qu'un parlement proclame la fin de la fédération scandinave et la naissance de deux États indépendants, la Suède et la Norvège. Il s'est agi d'une séparation solennelle et les chroniqueurs racontent que ce jour-là au parlement on a entendu des discours émouvants et qu'on a même versé des larmes !

Il est encore impressionnant, même aujourd'hui, de penser à la fin d'un Empire gigantesque comme l'union Soviétique, une fin qui présente toujours de nombreux points obscurs. Trois notables (le Russe Eltsine, l'Ukrainien Kravéuk et le Biélorusse Éuèqueviç) et leurs plus proches collaborateurs, se sont réunis le 8 décembre 1991 dans une datcha près de Brest en Biélorussie, et, hors de toute procédure institutionnelle, ont préparé un document, qui est l'acte de décès politique d'un grand pays. Dans ce document de trois pages seulement, signé par une nuit glaciale de l'hiver russe par trois leaders slaves, on lit cette phrase : « Nous constatons que l'union Soviétique comme sujet de droit international et comme réalité géopolitique cesse d'exister ». Sans aucun référendum, sans vote parlementaire, quinze républiques occupent dans les jours suivants la place du géant écroulé et le président de l'Union Soviétique, l'inventeur de la glasnost' et de la perestroïka, Michel Gorbatchev, s'est trouvé du jour au lendemain sans emploi. Le drapeau rouge sera amené au Kremlin le jour de

Noël de cette même année. Les principaux pays occidentaux prévenus, avant même la rencontre à trois dans la datcha biélorusse, avaient demandé des assurances seulement sur deux points, pour eux d'intérêt vital : sur le siège permanent au Conseil de Sécurité aux Nations-Unies, qui resterait occupé par la Russie, et sur le bouton nucléaire, qui demeurerait entre les mains du président Eltsine.

Si, pour que soit désintégrée l'Union Soviétique il a suffi d'une journée, la dernière phase de la disparition de la Yougoslavie a duré presque onze ans, mais il faut penser que l'histoire précédente du pays n'avait pas été du tout linéaire.

Les trois actes qui ont conduit à la mort de la Yougoslavie se sont déroulés sur un fond de trois guerres : une première fois la Yougoslavie a été rayée de la carte au cours de la seconde guerre mondiale (avril 1941), ensuite en 1992, après la proclamation unilatérale de l'indépendance de la Slovénie et de la Croatie et le début de la guerre civile (une guerre faite de multiples guerres), c'est la fin de la Yougoslavie des six républiques, mais le nom a survécu dans la fédération yougoslave formée de la Serbie, avec les deux provinces autonomes de la Vojvodine et du Kosovo, et du Monténégro. Par une ironie de l'histoire le nom de Yougoslavie, créé pour intégrer tous les Slaves du Sud, finit par réunir seulement la Serbie et le Monténégro, les deux seuls États qui déjà à la fin du XIX^e siècle jouissaient de la reconnaissance internationale, et avaient renoncé à leur nom en faveur de la plus grande identité yougoslave à la fin de la première guerre mondiale, à laquelle ils avaient pris part dans le camp des vainqueurs. Le troisième et dernier acte s'est déroulé il y a deux ans avec la reconnaissance –en place de la petite Yougoslavie- de l'Union de la Serbie et du Monténégro, conséquence entre autre de la guerre dite « humanitaire » menée en 1999 par la Nato contre la « République Fédérale de Yougoslavie ». De cette nouvelle Union continue à faire partie du point de vue du droit international, mais avec un statut mal défini, le Kosovo, qui reste pratiquement celui d'un protectorat de la Nato et de l'Union européenne et demeure un vrai rébus géopolitique.

Comme fil conducteur de cette histoire tragique on peut rappeler que Belgrade, dans ce contexte de naissances et de morts successives de la Yougoslavie, -la seule parmi les capitales européennes- a eu le terrible

privilège d'être bombardée trois fois. En 1915, après avoir repoussé victorieusement l'attaque autrichienne et être passée à l'offensive avec leurs alliés monténégrins, les Serbes durent affronter « l'expédition punitive » des Allemands alliés de l'Empire austro-hongrois, opération menée, comme on sait, par le général August von Mackensen. Le 6 avril 1941 la capitale yougoslave fut brutalement attaquée par les avions de la Luftwaffe hitlérienne, qui surprit l'armée et la population civile, qui releva des milliers de morts. Au printemps 1999, enfin, Belgrade comme d'autres villes yougoslaves, mais plus que d'autres, a subi pendant plus de deux mois et demi les bombardements des avions de la Nato, qualifiés cette fois « d'intelligents », mais non moins destructeurs.

En 1918, la création de la Yougoslavie (qui, dans un premier moment reçut le nom de Royaume des Serbes, des Slovènes et des Croates) fut la réalisation d'un vieux songe, entretenu surtout par les élites intellectuelles des Slaves du Sud, dont de nombreux Croates qui avaient donné naissance au cours du XVIII^e siècle à des mouvements nationalistes et populistes comme l'illyrisme ou, plus tard, le yougoslavisme. Il ne faut pas croire, ce qu'on dit parfois, que la Yougoslavie fut une pure création « artificielle » du Traité de Versailles.

Il est vrai que fonder la Yougoslavie était plus facile que la maintenir en vie. Dès le début et parallèlement aux tentatives faites pour la consolider se développe un autre des fils conducteurs de l'histoire du pays, le conflit sur le modèle de l'Etat. Les Serbes, en effet, voulaient naturellement avoir un poids proportionnel à leur rôle « unificateur » et aux très lourdes pertes qu'ils avaient subies pendant la première guerre mondiale (selon certaines sources croates ils avaient perdu plus de 400.000 morts en 1914 sur une population de 4 millions d'habitants). Pour appuyer leurs demandes ils invoquaient les exemples, tout à fait similaires de leur point de vue, du Piémont dans le contexte de l'unification italienne et de la Prusse pour l'Allemagne. A en faire les frais ce fut d'abord le Monténégro, Etat indépendant reconnu par le Congrès de Berlin de 1878 et allié de l'Entente pendant la première guerre mondiale, où il avait subi de lourdes pertes ; le Monténégro fut annexé et le roi du pays, Nicolas Petroviç, déposé formellement par l'assemblée réunie à Podgorica, partit pour l'exil.

D'autre part, les Slovènes et les Croates demandaient à jouer un rôle politique dans le nouvel Etat, tout en étant conscients que, sans une union avec la Serbie, ils étaient condamnés à être des proies faciles pour les visées expansionnistes de l'Italie (surtout en ce qui concerne la Dalmatie), mais aussi de l'Autriche et de la Hongrie.

Les vingt années qui séparent la première et la seconde guerre mondiale ne furent certes pas des années faciles pour la Yougoslavie qui fut confrontée à des crises continues, politiques, économiques et institutionnelles. Mais le pays exprimait une authentique volonté d'unir les Slaves du Sud et continuait à aller au-devant des exigences politiques nées depuis la première guerre mondiale, en stabilisant de façon solide la péninsule balkanique comme la « Slavia » du Sud. Mais de nouvelles tensions sur la scène internationale menaçaient la compacité de l'Etat ; Mussolini, par exemple, définissait celui-ci comme « une horrible création de Versailles » et appuyait militairement et financièrement la principale force séparatiste, celle des Croates Oustachi d'Ante Pavelić. L'une des conséquences de ces tensions internes appuyées de l'étranger fut l'assassinat à Marseille en 1934 du roi Alexandre de Yougoslavie par des terroristes croates et macédoniens. Sa visite en France visait à renforcer sa politique pro-française, rangeant ouvertement son pays dans le front anti-nazi.

En avril 1941, attaquée par les Allemands, les Italiens, les Hongrois et les Bulgares, et après la création de l'Etat croate indépendant allié de l'Axe (10 avril), qui comprenait aussi toute la Bosnie-Herzégovine, la reddition sans condition de l'armée yougoslave fut signée le 17 avril. La Yougoslavie était rayée de la carte et ses territoires étaient réparties entre l'Allemagne, l'Italie, la Bulgarie, la Hongrie et la Macédoine. Le pays fut dépecé, mais dans le même temps, commencent la résistance, la guerre civile, les conflits ethniques, la révolution communiste.

La conséquence de la libération du pays par les forces partisans de Tito, avec l'aide, dans la dernière phase du conflit, de l'Armée Rouge, et dans le nouveau contexte international, fut la renaissance de la Yougoslavie. A Yalta en 1945, il avait été décidé que le pays serait sous l'influence des deux blocs, selon la formule fifty fifty, mais autant Churchill que Staline s'étaient trompés dans leurs calculs, car Tito sut habilement se soustraire à leur influence et jouer son propre jeu. Une fois son pouvoir consolidé, le

Maréchal Tito, vainqueur de la guerre de la résistance, vainqueur de la guerre civile, se vantait de gouverner un Etat fait de six républiques, cinq peuples, et seulement beaucoup plus tard (par une décision du Comité Central du Parti Communiste) les musulmans yougoslaves obtinrent d'être considérés comme la sixième nation et purent ajouter à leur nom un M majuscule, et aussi quatre langues, trois religions et un seul parti.

Aussitôt après la guerre, s'ouvre une phase d'imitation du modèle soviétique, ce furent les nationalisations, la planification, « le socialisme scientifique », « l'étatisme révolutionnaire ». A partir de la rupture avec l'U.R.S.S. en 1948, se met en place au contraire une sorte de « titisme original », qui portera dans les années suivantes au socialisme autogestionnaire et non aligné, jusqu'à la constitution de 1974, qui marque le début du socialisme à la Yougoslave. Entre les deux phases, le principal théoricien de cette synthèse institutionnelle fut le Slovène Edouard Kardelj, numéro deux et idéologue du Parti, un ancien maître d'école, qui était obsédé par la passion de réformer. Mais cette tendance à réviser continuellement les modèles précédents s'accompagnait d'une fermeture totale à toute forme de critique, même si celle-ci lui venait de l'intérieur du parti.

Au milieu des années cinquante commence une longue période de stabilité : ce sont les rapports entre les peuples présentés idéologiquement comme « fraternité et unité », c'est la croissance économique, l'autogestion, une position internationale de premier plan en tant que leader des pays non-alignés, une certaine liberté de mouvement accordée aux citoyens yougoslaves, quand elle était refusée à tous les autres citoyens des pays communistes. Tout ceci était interprété par l'idéologie officielle, avec un optimisme modéré, à la Leibniz, comme le meilleur modèle possible de société et comme une création yougoslave originale. Il s'agissait d'une sorte de communisme « modéré », qui s'efforçait de cacher que derrière la stabilité il n'y avait pas de démocratie et que la croissance économique reposait dans une certaine mesure sur des emprunts établis sur des contrats d'une grande fragilité garantis uniquement par la position spéciale conquise par Tito sur le plan international. A l'abri de l'autogestion et de « fraternité et unité », surtout après la constitution de 1974, allaient se renforçant peu à

peu les tendances nationalistes, demeurées au reste toujours latentes, sinon vivaces.

Parmi les premiers à s'apercevoir que tout ce qui brille n'est pas or furent les auteurs de la « vague noire » cinématographique. Cette tradition de voir et de présenter la réalité au moyen de films surréalistes s'est perpétuée jusqu'à nos jours et son représentant le plus connu est Emir Kusturica.

Après le grand « bond en avant », on s'apercevait que les institutions publiques commençaient à se craqueler et que l'unique produit retenant ensemble les morceaux était le culte de la personnalité en faveur d'un président vieillissant et toujours plus détaché de la réalité. Même la Ligue des Communistes, longtemps garante de l'unité, surtout le processus de « Confédération » du système politique, s'organisait sur une base fédérale. La menace permanente d'explosion du régime était exorcisée par une formule répétée sans cesse : « Camarade Tito, nous jurons de ne pas nous écarter du chemin que tu nous a indiqué ». C'est une phrase que l'on pouvait même lire en tête du quotidien de Sarajevo *Oslobodjenje*.

A la mort de Tito en 1980 s'achève son expérience de gouvernement que l'on peut résumer dans la devise de Louis XIV « l'Etat c'est moi », tandis que les nouvelles oligarchies des six républiques cachaient de moins en moins que « l'Etat c'est nous ». L'absence d'un système authentiquement démocratique et le refus ou l'impossibilité de nommer ou d'élire un successeur à Tito ont laissé le champ libre aux nouvelles oligarchies républicaines, toutes porteuses, chacune à sa façon, de tendances nationalistes toujours plus fortes.

Même si les institutions fédérales s'étaient beaucoup affaiblies, même si augmentaient les poussées séparatistes, l'unité de la Yougoslavie, au début des années 90, aurait pu être sauvée, si le gouvernement fédéral, dirigé par le réformiste croate Ante Marković, avait pu compter sur l'appui politique et financier de l'Union européenne et des Etats Unis.

Dans ce retour de l'antique destin balkanique de l'éternelle division, les facteurs internationaux jouent un rôle toujours plus important. Dans le contexte de l'Europe d'après 1989, et après la chute de l'Union Soviétique, l'existence de la Yougoslavie n'est plus considérée comme un facteur utile et important du point de vue géopolitique. Cette indifférence au destin des

Slaves du Sud se traduit, dans quelques milieux occidentaux, par des affirmations comme « la seconde guerre mondiale est vaincue, il reste désormais à vaincre la première », ou bien « la Yougoslavie est un dommage collatéral de la première guerre mondiale ».

Alors que les divers nationalismes yougoslaves (surtout serbes, croates et slovènes) s'alimentent réciproquement aussi à cause du cynisme sans préjugés de leurs leaders, tous fils de la Ligue des Communistes yougoslaves, l'Europe choisit de privilégier un seul des principes établis par l'Acte d'Helsinki, c'est-à-dire le droit à l'autodétermination des peuples. Elle refusait ainsi toute valeur à un autre principe fondamental contenu dans le même document, qui prévoyait l'invulnérabilité des frontières des Etats adhérents. On ne s'est pas rendu compte de l'imminence du danger, étant donné que la Yougoslavie est faite d'une mosaïque de peuples enchevêtrés les uns dans les autres. Et on a négligé que le principe d'autodétermination, appliqué à cette situation très délicate, pourrait déboucher sur un interminable processus d'autodéterminations qui étaient des mises à mort.

Le droit international prévoit rarement les modalités de la sécession, car les Etats vivent avec l'illusion de la durée. De façon exceptionnelle, certaines constitutions d'Etats fédéraux incluent une clause précisant les mécanismes de sortie de la fédération. Ainsi en était-il de la constitution russe de 1977 où, au sein d'une Union Soviétique définie comme un Etat multinational fédéral, le droit de sécession était reconnu aux républiques sous certaines conditions. Ce droit était bien entendu purement théorique à l'heure du totalitarisme communiste, mais sa simple existence a néanmoins donné une légitimité juridique à la désagrégation pacifique de l'URSS en décembre 1991.

L'invocation d'un tel droit par quatre républiques fédérées (Slovénie, Croatie, Bosnie, Macédoine) pour justifier leur sortie de la fédération yougoslave est, en revanche, juridiquement tout à fait contestable. Si le préambule de la constitution de 1974 mentionne bien « le droit de chaque peuple à l'autodétermination, y compris le droit à la sécession », ce principe fondamental doit être interprété à la lumière des articles constitutionnels. Or l'article 5 est sans ambiguïté, puisqu'il stipule que « les frontières de la République Socialiste Fédérative de Yougoslavie ne peuvent être modifiées sans l'accord de toutes les républiques et provinces

autonomes ». En quittant unilatéralement la fédération, les quatre républiques pouvaient certes se prévaloir d'une légitimité politique (déclaration de souveraineté des parlements, référendum populaires en faveur de l'indépendance), mais certainement pas d'une légitimité juridique.

Entre la fin de 1991 et les premiers mois de 1992, avec la proclamation unilatérale de l'indépendance de la Slovénie et de la Croatie et sa reconnaissance par le Saint-Siège et par l'Allemagne dans un premier temps et puis par l'Union européenne, commence la dissolution de la Seconde Yougoslavie. En avril 1992, la Bosnie-Herzégovine, sans se soucier de sa propre constitution qui exigeait le consentement des trois peuples constitutifs (serbes, croates et musulmans) proclame à son tour l'indépendance.

Avec la fin de la Yougoslavie des six républiques commence, au nom de la démocratie, la tragédie des peuples, qui inopinément se découvrent séparés et étrangers les uns aux autres : Croates de Croatie et Croates de Bosnie, Serbes de Serbie et Serbes de Croatie et de Bosnie, musulmans de Bosnie et musulmans de Serbie et du Monténégro et même Italiens de Slovénie et Italiens de Croatie.

Un facteur notable d'exaspération dans une situation déjà très difficile vint de Belgrade avec la prétention, affichée par les nationalistes serbes de sauver, à leur façon, leurs « frères séparés », ce qui suscita chez leurs voisins la peur d'une Grande Serbie.

Le trouble conçu par les responsables politiques de l'Union européenne face à l'épouvantable guerre qui se déroulait en Bosnie est perceptible dans les paroles du Premier ministre italien, Carlo Azeglio Ciampi, qui, le 14 mars 1994, déclarait au cours d'une interview à l'Institut pour les Affaires Internationales : « L'Europe elle-même, en privilégiant confusément, au début de la crise yougoslave, le principe d'autodétermination, a contribué involontairement à ouvrir la voie à un conflit tragique, dont elle a perdu très vite le contrôle, à cause aussi du caractère embryonnaire de la politique étrangère et de la politique de défense commune ».

La troisième Yougoslavie commence son existence brève et tourmentée en avril 1992 après l'organisation par le Monténégro d'un référendum où la majorité décida de continuer à faire partie de la

Yougoslavie sur la base « d'une égale dignité ». Les premières années sont terribles, car la Fédération qui vient de naître est immédiatement mise sous embargo par les Nations Unies, ce qui réduira gravement le niveau de vie de la population au cours des années qui suivirent. Ainsi la troisième Yougoslavie paie pour les erreurs de ses propres leaders, mais aussi pour celles des autres, y compris la guerre combattue entre Croates et musulmans et avec les Serbes en Bosnie. Mais tout l'espace occupé par le pays que l'on appelle désormais l'ex-Yougoslavie, est devenu un laboratoire expérimental où se jouent des parties toujours périlleuses, pas toujours inspirées par la bonne foi et souvent par une ignorance profonde de la situation. Le caractère expérimental de la politique menée à l'égard de la Yougoslavie se reflète bien dans les multiples mémoires rédigés par les principaux acteurs occidentaux des diverses phases de cette histoire dramatique : Lord Owen, Richard Holbrooke, Madeleine Albright, les généraux Michael Rose et Wesley Clark (particulièrement M. Rose, *Fighting for Peace* et W. Clark, *Waging Modern War*) qui, dans leurs livres, proposent des versions complètement différentes des divers épisodes de la guerre de Bosnie, dont l'entrevue délicate mais cordiale entre Clark, Rose et le général serbo-bosniaque Mladić.

Les relations des Occidentaux, surtout des Américains avec Slobodan Milosević, sont indicatives de ces méthodes expérimentales. Le président serbe est considéré et dit durant la guerre de Bosnie comme « une partie du problème et une partie de la solution » ; lorsqu'il joue un rôle considéré comme utile, par exemple au moment des accords de Dayton en 1995, il est exalté comme « le bâtisseur et le garant de la paix ». Mais quand il refuse de signer le soi-disant accord de Rambouillet, qui prévoyait une présence militaire de la Nato dans tout le pays, sans aucun contrôle, et la promesse de l'indépendance du Kosovo aux guerriers de l'Uck, que les Nations Unies (dans la résolution 1160) considéraient comme des terroristes, alors il devint pour ces anciens interlocuteurs un mélange de Hitler, Staline, Saddam Hussein et Pol Pot.

L'intervention de la Nato au Kosovo en 1999, -et l'on ne sait pas bien si elle est inspirée par des valeurs humanitaires ou par le désir de la nouvelle Alliance Atlantique de faire ses premières preuves-, a constitué un précédent très important dans le développement des relations internationales

et du droit international. Car il s'est agi de l'attaque par des Etats souverains d'un autre Etat souverain, qui n'attaquait lui-même aucun autre Etat, sans l'autorisation du Conseil de Sécurité, comme l'aurait exigé la Charte des Nations Unies. Et que les précédents comptent en histoire sur le temps court puis sur le temps long est plus que démontré par les événements qui ont suivi.

Après la fin de la guerre du Kosovo, conclue avec une résolution ambiguë de l'ONU, qui confirmait l'appartenance *de jure* du Kosovo à la Yougoslavie et le plaçait sous le contrôle d'une force militaire internationale et non pas de la seule Nato, et après les changements démocratiques qui ont eu lieu seize mois plus tard à Belgrade, l'Union européenne s'est engagée à garantir l'unité entre la Serbie et le Monténégro, qui dans les dernières années avaient connu des crises graves.

En février 2003 est ainsi née l'Union de la Serbie et du Monténégro sur la base de nouveaux rapports qui devraient finalement réaliser l'égalité de dignité entre les deux parties. Ce même jour, et pour la troisième fois, et définitivement, le nom de Yougoslavie a été rayé de la carte géopolitique. Selon le témoignage concordant des chroniqueurs il s'est agi d'un enterrement silencieux et d'un baptême sans festivités. Du reste, « la Solania », comme on a défini, par plaisanterie, la nouvelle entité géopolitique en hommage à son promoteur, Javier Solana, le haut représentant de l'Union européenne pour la politique étrangère et la sécurité, est un Etat dont l'existence pourrait être soumise à référendum.

C'est ainsi que s'achève un chapitre tourmenté d'histoire européenne. A la place de l'Union des Slaves du Sud nous trouvons maintenant une mosaïque de nouveaux Etats, de pseudo-Etats, de protectorats plus ou moins classiques.

Dans les quatre-vingts ans de son existence la Yougoslavie s'est toujours montrée être un Etat fragile, avec des périodes de communauté de vie authentique entre ses divers peuples et des périodes d'intolérance nationaliste, dans un contexte international qui l'a poussé parfois dans une direction, parfois dans une autre.

Il s'est produit beaucoup d'histoires politiques peut-être trop pour une période plutôt courte, ce qui confirme la célèbre phrase de Churchill

pour qui : « Dans les Balkans se fabrique plus d'histoire qu'on ne peut en consommer ».

La Yougoslavie avec son histoire, ses utopies, ses réalités et ses espoirs attend ses historiens. Peut-être pourront-ils répondre à cette question essentielle pour la géopolitique : la Yougoslavie est-elle morte de mort naturelle, ou a-t-elle été assassinée, s'est-elle suicidée ou l'a-t-on suicidée ?

Pour le moment l'histoire de sa fin connaît de multiples versions. Selon l'ancien ambassadeur américain à Belgrade, la capitale des six républiques, Warren Zimmerman (*Origins of a catastrophe. Yougoslavia and its Destroyers*, 1996), « la Yougoslavie ne méritait pas de finir ainsi ». Et je retiendrai pour conclure le diagnostic d'Aleksa Djilas, le fils du fameux Milovan, un sociologue de Belgrade bien connu, qui a longtemps vécu aux Etats-Unis, où je l'ai rencontré à plusieurs reprises : « En substance, la Yougoslavie et le yougoslavisme ont été les meilleures expressions du libéralisme et du fédéralisme européens, tandis que nos consciences nationales et individuelles sont demeurées anachroniques et bornées. Non seulement nous n'avons pas eu la force d'aimer notre Yougoslavie, qui a été quelque chose de plus que nous, mais précisément parce qu'elle était plus grande que nous, nous l'avons haïe. Et c'est pourquoi aujourd'hui nous nous entretenons » (*Raspad i nada*, 1995).

Pour achever sur une note plus optimiste, qui appelle plus ample réflexion, en 1862. Au principe d'unité qui veut qu'à chaque Etat corresponde une nation, il opposait le principe de diversité, « la coexistence de différentes nations », écrit-il, « au sein d'un même Etat est un test, ainsi que la meilleure garantie de la liberté. Elle constitue également un des meilleurs instruments de civilisation et de paix » (« On Nationality », dans *Gopal Balakrishnan : Mapping the Nation*, Londres, Verso, 1996, p. 30-36).

Răzvan THEODORESCU

LE SUD - EST EUROPEEN, UN CONCEPT GEOPOLITIQUE

Beaucoup d'intellectuels européens du XX^e siècle, un siècle ouvert et clos par deux guerres balkaniques, par une autre à échelle planétaire et encore par une autre, régionale, aux échos mondiaux, en ex-Yougoslavie¹ - des guerres éclatées toujours dans cette Péninsule d'entre le Cap Matapan et le Danube - auraient pu partager l'esprit des «litanies des Balkans» dues au célèbre Georges Duhamel, écrivain et membre de l'Académie Française, dans ses «Images de la Grèce», partie du triptyque composant une de ses œuvres les plus consultées: «*O, péninsule balkanique, tourment des idéologues, traquenard des diplomates, purgatoire de l'Occident, réservoir de catastrophes, notre Asie d'Europe ...*»².

Dans un monde où le terme «balkanisation» est devenu, avec une facilité déconcertante et parfois provocatrice, un concept politique indiquant l'instabilité, les prétentions territoriales, la répressions des minorités ethniques et religieuses, la règle de l'intervention étrangère - en plus un concept appliqué tous azimuts, depuis l'Asie jusqu'en Amérique Latine -, la mission de chaque savant, de chaque enseignant impliqué dans la recherche et l'explication du Sud - Est européen - de ses pays et de son ensemble également - est celle de trouver des moyens convaincants afin d'expliquer combien ces Balkans tant démonisés furent une terre de tolérance religieuse, de synthèse culturelle et parfois même d'avant-garde spirituelle. C'est-à-dire des traits de civilisation qui sont rarement ou jamais mentionnés dans les traités universitaires et dans les manuels scolaires ciblant cette soi-disant «poudrière» de l'Europe - une parmi tant d'autres, il faut le dire, depuis

¹ R. Theodorescu, *La civilisation du Sud - Est européen entre synthèse et conflits*, dans "Disarming History. International Conference on Combating Stereotypes and Prejudice in History Textbooks of South - East Europe. Visby, Gotland, (Sweden), 23-25 September 1999", UNESCO, Stockholm, 1999, p. 30 et suivantes.

² *Géographie cordiale de l'Europe*, 56^e édition, Paris, 1931, p. 211.

l'Irlande jusqu'au Proche Orient -, car on oublie combien le monde actuel vit, quotidiennement presque, certaines conquêtes de l'esprit des Balkans qui méritaient une approche dépourvue de préjugés, depuis l'idée même de la Constitution et depuis le droit romain jusqu'à la morale chrétienne.

La division des Européens dans le sens proposé jadis par Immanuel Wallerstein dans un autre livre déjà célèbre³ - ceux de la zone atlantique, ceux d'une autre zone, méditerranéenne, enfin ceux d'une troisième zone, orientale - nous rappelle que devant une Europe atlantique, catholique et protestante (donc capitaliste, dans le sens de Max Weber), façade vers le Nouveau Monde, s'est toujours trouvée une Europe de l'Est orthodoxe et sur les bords, musulmane, bâtie sur les traditions de ce que Dimitri Obolensky⁴ nommait le «*Commonwealth byzantin*», suivi et imité, en partie, par celui des Turcs ottomans. On pourrait ajouter que devant un Occident des morcellements étatiques post-romains, un Occident des nations et des Etats nationaux d'après la Renaissance et des tendances contemporaines vers les structures supranationales, s'est trouvé cet Orient des supranationalismes romains et byzantins, d'un «*ordre interimpérial*» turc, russe et autrichien; un Orient européen redécouvrant, dans notre siècle, la mystique herderienne du «*Volkstaat*» traduite dans des idéologies nationales, très diverses, celle «*dacique*» et «*néoroumaine*» de mes compatriotes, celle «*touranienne*» en Bulgarie et en Hongrie, celle «*néohittite*» en Turquie kémaliste ou bien celle «*néo-byzantine*» de la «*Megali Idea*» en Grèce.

Cette Europe orientale située pour des siècles dans la sphère de la Russocratie et de la Turcocratie, monde du césaropapisme parfois - opposé au papocésarisme occidental -, monde aux traditions politiques teintées d'absolutisme, du culte écrasant du leader (plus ouvert, donc, aujourd'hui aux républiques présidentielles, là où le parlementarisme moderne a des traditions plutôt maigres) représente bien autre chose que l'Europe centrale (ou bien, selon l'appellation d'entre les deux guerres, l'Europe centre-orientale). Une Europe issue de l'Empire iagellon et de l'Austrocratie qui a

³ *The Modern System, Capitalist Agriculture and the Origins of the European World Economy in the Sixteenth Century*, Academic Press, Inc., 1974.

⁴ *The Byzantine Commonwealth, Eastern Europe, 500-1453*, Londres, 1971

laissé son empreinte décisive sur la Hongrie et le Pays Tchèque, sur la Slovaquie et la Pologne, sur la Croatie et la Slovénie – nous voici donc entrés dans un territoire traditionnellement balkanique! -, une Europe pendulant entre Orient et Occident, entre le monde allemand et le monde russe; ajoutons vite qu'il ne faudrait pas oublier les attirances orientales de cette «*Ostmitteleuropa*», celle de la Pologne vers la Russie des tsars, pour ne plus parler des rapports récents de cet espace avec ce que fut le colosse soviétique.

Il s'agit d'une Europe centrale qui a rempli et partagé avec l'autre Europe, orientale, la même fonction de bouclier du christianisme («*propugnaculum, antemurale christianitatis*»), la même «*mentalité obsidionale*» dirai-je; mais qui se séparait de cette Europe orthodoxe par son expérience – partagée, cette fois-ci, avec l'Occident – de l'humanisme et de la Renaissance, depuis Raguse et Cracovie jusqu'à Prague.

On a souvent dit que cette Europe centrale, concept très fluide d'ailleurs, fut tout d'abord un «*état d'esprit*» né avec la Double Monarchie et aujourd'hui – du temps d'un Czeslaw Milosz et d'un Milan Kundera – elle reste une zone où les habitants préfèrent renier leur propre géographie.

On trouve dans des revues d'une diffusion plus ou moins large des cartes contenant des géographies ahurissantes, imbues d'obscurs critères politiques qui mettent dans cette *Mittleuropa* le Pays Tchèque et la Croatie mais non pas l'Autriche et la prolongent jusqu'en Albanie et en Macédoine aux confins de la Grèce; et cela après avoir déniché dans les chancelleries des deux côtés de l'Atlantique de nouvelles dénominations fort bizarres qui ne disent maintenant rien, tel le *North Central Europe* appliqué à la zone où se trouve la Pologne et les Pays Baltiques ou bien le *South Central Europe* depuis Bucarest jusqu'à l'Égée (le tout, j'ajouterais, mélangé dans des organisations aux contenus variables créées aux débuts des années '90, telle la *Central European Initiative*, apparue comme un groupe «danubien adriatique», devenue ensuite une «pentagonale», puis une «hexagonale»)⁵.

⁵ E. Zamfirescu, *Mapping Central Europe*, La Haye, 1996.

Toute cette complication terminologique – inutile à mon avis – n'était que le reflex récent d'une situation issue de la Guerre Froide, partageant le continent entre alliés de Washington et satellites de Moscou.

D'ailleurs Zbigniew Brzezinski l'avait carrément dit il y a plus d'une dizaine d'années: "*The fact is that the terms, 'Eastern Europe' and 'Western Europe', as employed during the last several decades, were not geographic but geopolitical designations. They reflected the post-Yalta political division of Europe*"⁶.

Retournant à l'Europe orientale, les critères qui la définissent sont à la fois géographiques et culturels, ethniques et confessionnaux, déterminant des frontières plutôt flexibles; elles ont pu contenir, selon l'époque, soit l'Asie Mineure – dans la protohistoire, au Moyen Age, de nos jours (par l'intermédiaire de l'OTAN) –, soit la Hongrie, la Pologne ou bien la Finlande même, pays soumis aux «*sultans des sultans*» ou bien aux «*empereurs des toutes les Russies*».

A son tour, cette Europe orientale, ne l'oublions pas, est partagée dans deux grandes zones: d'une part, celle du Sud-Est européen – placée sous le signe bénéfique du Midi et du Levant – comprenant l'espace balkanique proprement-dit et l'espace carpatodanubien, d'autre part la sous-zone slave de l'Ukraine et de la Russie, ce dernier espace des traditions impériales, véhiculant des idéologies supranationales depuis celle de «*la troisième Rome*», jusqu'au panslavisme et à la «*statalité asiatique*» de type stalinien et jusqu'à l'«*internationalisme prolétarien*».

Cette Europe orientale, immense réservoir de l'Europe tout entière et de toute la planète, vit pour le moment – soit-il dit en passant – certaines nostalgies totalitaires, certains excès nationalistes et orthodoxes (la «*répolitisation*» de l'orthodoxie est une réalité en ce début du XXI^e siècle!), mais aussi bien certains projets d'intégration avec les autres deux Europes, occidentale et centrale⁷.

Revenant à la démarcation géographique à peine évoquée, la sous-zone sud-est européenne – là où exista un foyer culturel tout puissant placé

⁶ *A Policy for the West*, dans "The National Interest", printemps 1990.

⁷ G. Castellan *Histoire des peuples de l'Europe centrale*, Paris, 1994.

symboliquement entre deux mers et deux continents, celui de Constantinople devenu Stamboul – comprend donc deux grandes entités, étroitement apparentées: (1) la région des Carpates et du Danube, (2) la région des Balkans, auxquelles s'ajoutent aussi d'autres sous-divisions géo-historiques moins importantes. Avec des destinées tout aussi variées que leur relief, ces derniers s'enchaînent à partir de l'Archipel grec et du Péloponnèse, jusqu'en Macédoine et en Albanie, au Raška et au Banat, depuis la zone dalmate et monténégrine jusque dans la zone danubienne et dans celle des «*Mésopotamies pannoniennes*», depuis la Thrace et la Bulgarie istro-pontique, jusqu'en Transylvanie, en Moldavie, au Boudjak et en Bessarabie. L'intérêt pour ce Sud-Est européen, défini jadis, dans un sens très large, comme un espace géopolitique situé entre le point le plus septentrional de l'Adriatique, Trieste, et le point le plus septentrional de la mer Noire, Odessa en l'occurrence – tel qu'il fut conçu, par la science allemande du XX^e siècle, depuis Karl Haushoffer jusqu'à Rupert von Schumacher, remplaçant le concept traditionnel de "Balkans"⁸ – s'est accru et, peut-être, il est plus grand que jamais vu le rôle majeur qu'il tient actuellement dans la politique planétaire, bien que les origines des événements contemporains sont occultées ou mal connues du point de vue de l'histoire culturelle .

Il ne faut pas oublier qu'un des éléments fondamentaux de la civilisation de cette partie du monde, le spirituel, est dominé depuis des siècles par la coexistence ici d'une Orthodoxie majoritaire et d'un Islam minoritaire, ce qui a conduit plusieurs fois – et le fait encore, avec une triste renommée – à des crises qui ont été et risquent encore d'être mondialisées. Nous savons tous qu'en termes généraux la confession et la religion y ont forgé une certaine mentalité, une certaine sensibilité, un modèle culturel qui existe, qui est très visible, au moins depuis un demi-millénaire, depuis la Renaissance et la Réforme pour l'Europe occidentale et centrale, depuis les éléments qui ont institué, en Europe sud-orientale, la Turcocratie, et qui ont enrichi et nuancé le sentiment de l'altérité morale et spirituelle. Des

⁸ M. Ristovič, *The Birth of "Southeastern Europe" and the Death of "the Balkans"*, dans "Thetis", 2, 1995, pp. 169-176.

tendances psychologiques diverses, aussi bien que des attitudes étudiées par la sociologie des religions, plongent leurs racines dans les croyances et les pratiques religieuses, tandis que des situations économiques diverses, liées aux attitudes religieuses, ont leurs origines toujours dans ce contexte, depuis le Calvinisme prospère du Nord-Est européen jusqu'à l'Islam traditionnellement pauvre du Sud-Est. Il est certain que ce Sud-Est de l'Europe – là, où deux blocs militaires récents ont coexisté, là aussi où jadis fleurissait cette spécificité et unicité européenne qu'on indique de nos jours par le concept de "situation interimpériale" - fut une sorte d'*Europe en miniature*, où se juxtaposent les confessions et les religions du continent, celles qui ont déterminé, plus d'une fois, sa politique.

*

* *

L'évocation, dans ce contexte, des formes du relief déterminant un certain espace de géographie et d'histoire pourrait expliquer, à la rigueur, pour toute l'Europe orientale, certaines permanences de la politique, du négoce, de la spiritualité (n'oubliant pas les mots de Bismarck qui faisait remarquer que de tous les éléments constitutifs de l'histoire, la géographie reste la seule qui ne change jamais)⁹. Si les chaînes montagneuses, dominante géographique du Sud-Est européen (les Alpes dinariques, les Balkans, le Pinde, les Rhodopes, les Carpates) ont contribué d'une façon décisive à la création des autonomies balkaniques et carpato-danubiennes; si la plaine fut celle qui donna une physionomie à part de l'espace russe européen sans frontières bien précisées, les routes fluviale et maritime restent, dans cette partie du continent, les voies principales de diffusion culturelle. Je pense d'une part aux mers qui limitent les zones orientales de l'Europe et dont les bassins sont de vraies unités culturelles depuis les origines de l'histoire: la Mer Noire unissant la Méditerranée avec l'Asie, la Mer Adriatique reliant l'Italie à l'Asie Mineure, la Mer Baltique faisant

⁹ R. Theodorescu, *Routes de la foi, routes du négoce*, dans "Actes de la Conférence *Le Sud-Est européen, carrefour de civilisations* (Siège de l'UNESCO, Paris, 9 et 10 février 1998). AIESEE Bulletin", 26-29, 1998-1999, pp. 25-35.

rentrer dans une seule et même communauté de civilisation les pays scandinaves et russes, de même que la plaine polonaise; d'autre part aux principaux fleuves et rivières, ceux du Sud-Est européen (le Danube, la Maritza, le Vardar, la Morava) unissant l'Europe centrale à la Mer Noire et le Danube à la Mer Egée, aussi bien que ceux de la zone russe (le Dniepr, le Don, la Volga) reliant la Russie à l'espace balkanique, à la zone pontique, à la Mer Baltique et au Caucase.

Cette dynamique des routes culturelles explique, en majeure partie, l'évolution multimillénaire de cet espace, rappelant, dirait-on, le célèbre aphorisme de Herder selon lequel l'histoire n'est rien d'autre qu'une géographie en mouvement. En étudiant le rôle de certaines zones actives, dynamiques, internationales, très mélangées au point de vue ethnique, j'ai été amené, il y a un quart de siècle, à la thèse des *corridors culturels* du Sud-Est européen. Ce sont les „corridors” au long desquels, et surtout du Sud vers le Nord, circulèrent biens culturels, idées, innovations, soldats, érudits, autant de ferments et de germes de civilisation reliant Byzance, la Bulgarie, la Serbie, la Hongrie, les Pays Roumains, sans oublier les mondes dalmate, italo-pontique, polono-lituanien et micrasiatique, dans un seul et même organisme culturel vivant et actif. Ils comprennent, ces „corridors”, le bassin de la Tisza, les Portes de Fer danubiennes, le Banat et l'Olténie, les vallées du Morava, du Timok et de l'Isker, la Kraina serbe, le Vidin bulgare, les régions macédoniennes, Thessalonique et l'Egée d'une part, la steppe d'entre le Dniestr, le Prout et la Mer Noire, les steppes de la Moldavie méridionale et de la Doubrodja, la plaine roumaine du Danube, le Nord-Est bulgare et le littoral pontique jusqu'à la plaine de Maritza, Andrinople et Constantinople, prolongés par la côte occidentale de l'Asie Mineure, d'autre part.

Il est certain que les „corridors culturels” du Sud-Est de l'Europe, qui se configurent à la lumière d'arguments relevant de plusieurs sphères et disciplines de l'histoire, dans une démarche généralisatrice et intégrative légitime, ont eu une existence distincte au long des siècles: distincte, en étroit rapport avec les principales voies d'accès économique et politique du Centre vers le Nord de la Péninsule Balkanique, de même qu'en immédiate connexion avec cette démarcation, déjà traditionnelle, établie par Constantin Jireček dès le début de notre siècle, entre les zones hellénisées et les zones

romanisées de l'Europe sud-orientale. Parce que, de toute évidence, ces "corridors culturels" sont toute autre chose que la grande "route diagonale" des Balkans, nantie d'un intérêt continental dans la mesure où elle prolongeait la route rhénano-danubienne, la "route impériale" (*tarski put; basiliké stratá*) issue d'une *via militaris* reliant Belgrade et Istanbul par Niš, Sofia, Plovdiv et Andrinople, depuis les Romains, les Byzantins et les Croisés jusqu'aux Turcs osmanlis et aux stratèges de nos jours. Ils sont tout autre chose aussi que les routes secondaires et ramifiées des Balkans descendant de Kostolac à Constantinople, par le Timok ou de Niš à la Morava et à l'Adriatique, ou de Raguse au Bosphore, à travers la région argentifère de Novo Brdo, ou bien, par l'ancienne *Via Egnatia*, reliant le littoral albanais, depuis Durrës par Ohrid, Monastir et Thessalonique, à Constantinople toujours¹⁰.

Toute recherche entreprise sur ces „corridors culturels” doit tenir compte d'une circonstance essentielle, à savoir qu'un enchaînement incessant et qu'une influence mutuelle ininterrompue entre zones différentes avec des spécificités culturelles et historiques différentes leur ont créé un statut distinct à l'intérieur d'une continuité incontestable de la fin de l'Antiquité à l'époque moderne – sinon davantage encore – et cela en dépit des conjonctures historiques et malgré certaines solutions de continuité sous l'aspect ethnique enregistrées dans le cas des régions centrales et orientales des Balkans.

*

* *

Il y a plus d'un demi-siècle, l'année même de sa disparition tragique, Nicolae Iorga, essayant, dans une conférence, de définir le Sud-Est européen, affirmait carrément que la même composante balkanique de celui-ci pouvait appartenir, à la rigueur, à deux mondes, à deux options possibles: "...celui qui est placé à droite de l'émergence de l'écorce terrestre partant des Alpes vers le Sud, regarde toujours vers la Mer Noire et vers l'Archipel,

¹⁰ Idem, *Au sujet des „corridors culturels” de l'Europe sud-orientale*, dans "Revue des études sud-est européennes", 1, 1983, pp. 7-11.

tandis que celui qui se trouve de l'autre côté regarde vers la Mer Adriatique ayant plus de rapports avec l'Italie"¹¹.

Ce regard pontique des Balkans et de tout le Sud-Est européen, avec une histoire plusieurs fois millénaire trouve aujourd'hui, paraît-il, des horizons plus vastes que jamais.

La "Communauté de la Mer Noire" récemment créée avec ses onze pays membres dont 6 riverains – la Turquie, la Bulgarie, la Roumanie, la Russie, l'Ukraine, la Géorgie – et 5 autres avoisinés – l'Arménie, l'Azerbaïdjan, la Moldavie, l'Albanie, la Grèce (ce dernier pays est le seul qui représente aussi un trait d'union de cette nouvelle Communauté avec les 25 de l'Union Européenne!) - nous montre de solides assises qui sont, en partie, sud-est européennes, si l'on tient compte que 6 pays – donc plus de la moitié – appartiennent à notre sous-zone culturelle.

Les contacts de la Mer Noire – qui reçoit quelques-uns des principaux fleuves de l'Europe orientale (le Danube, le Dniestr, le Don, le Kouban) – avec la Mer Caspienne et la Méditerranée changent cet espace politique et économique dans une réalité vouée à un sûr avenir.

D'une part, si l'on parle strictement du point de vue démographique, la circonstance que $\frac{3}{4}$ de la population globale de cette „Communauté de la Mer Noire” appartient à la Russie, à la Turquie, et à cette „antichambre” mi-balkanique, mi-occidentale de l'ancienne Russie qu'est l'Ukraine soulève des problèmes multiples qu'on n'est pas encore, paraît-il, préparé à résoudre; du point de vue politique une autre circonstance, en l'occurrence la présence ensemble dans cette Communauté, de fraîche date, des deux grandes puissances est-européennes, d'hier et d'aujourd'hui, la Russie et la Turquie, n'est pas démunie de signification. Leurs rapports complexes tiennent de l'évolution de la Communauté de la Mer Noire, mais aussi bien, dans ses flancs, de l'évolution balkanique à l'Ouest et de celle central-asiatique à l'Est: il ne faut pas oublier le grand intérêt de la Turquie – dans l'esprit d'un sentiment moderne, laïque, mais avec des traditions à l'époque d'Atatürk – pour les pays turcophones successeurs de l'ex-Union Soviétique, de même qu'il faut se rappeler que depuis les Balkans et la

¹¹ *Ce este Sud-Estul european* (extrait), Bucarest, 1940, p.7.

région des Gagaouzes jusqu'à Alma-Ata il y a 150 millions d'habitants parlant le turc ou bien la présence musulmane dans tous les points de conflit en Europe représente une réalité, parfois dramatique, depuis la Bosnie jusqu'en Nagorno Karabah et en Tchéchénie.

D'autre part, les implications traditionnelles de la Russie dans la Mer Noire et dans les Balkans – ces deux datant de Pierre le Grand et la dernière étant vivement attaquée, depuis peu, par Soljenitsyne – tiennent maintenant, avant tout, aux raisons économiques puisque, jusque hier encore, la moitié des exportations et le quart des importations soviétiques se faisaient par la flotte pontique et que des nos jours l'on a pensée à projeter le géant „pipe-line” russo-bulgaro-grec sur la route Novorosiisk-Bourgas-Alexandroupolis (je rappelle, d'autre part, le récent accord reliant ce même port de Bourgas avec le port caucasien de Poti, ouvrant ainsi les voies vers la Caspienne et vers le port iranien d'Astara); ce sont là des implications spécifiques qui nous obligent à une réflexion approfondie sur les ouvertures, fondamentales à l'avenir, du Sud-Est européen vers le monde russo-ukrainien et vers le Caucase, dans une nouvelle unité de civilisation contemporaine que je présume sous le nom „sud-est-européen-pontique”¹².

Même s'il y a le risque d'une propagande moins favorable qui reprendra, adapté, un slogan vieux de presque un siècle – on disait alors que les points culminants de l'Europe étaient la flèche de la cathédrale de Strasbourg et les cimes des Balkans, on peut dire aujourd'hui que ces derniers n'ont pas changé, mais qu'on y ajoute, plus à l'Est, les crêtes du Caucase -, les scientifiques doivent affronter ces réalités, essayer de les expliquer et tenter de les intégrer dans une longue, très longue tradition. Celle-ci existe, elle est remarquable, elle a forgé plusieurs civilisations mises en vedette par les archéologues et les ethnologues, les linguistes et les historiens d'art, les folkloristes et les historiens des croyances religieuses.

Si je crois que notre Association Internationale doit s'impliquer plus, à l'avenir, dans l'étude de ce type de relations qui ont créé les fondements de la *communauté sud-est européenne-pontique* d'aujourd'hui

¹² R. Theodorescu, *Le Sud-Est européen et la communauté pontique*, dans "AIESEE. Bulletin", XXIV-XXV, 1994-1995. pp. 53-59.

et de demain – une sorte de „troisième Europe” stimulée par les deux autres, apparentées sur le plan confessionnel, l’Europe occidentale et l’Europe centrale -, si je crois cela donc, c’est aussi pour la raison suivante: ce n’est qu’ainsi qu’aujourd’hui, à l’époque où l’on rêve d’une unité européenne idéale, mais qui doit faire face à des inimitiés intereuropéennes très réelles, l’espace du Sud-Est européen et celui de la Mer Noire ont – à côté de leurs désavantages évidents – l’avantage de pouvoir mettre en dialogue des attitudes spirituelles opposées qui peuvent être très bien, aussi, celles de la tolérance (bien sûr, à condition que l’on n’excite pas trop les tendances fondamentalistes, à savoir celles de l’Islam). A côté des éléments minoritaires – mais bien importants – du catholicisme et du protestantisme qui donnent de la couleur à la lisière septentrionale de notre sous-zone historique, le monde orthodoxe et le monde musulman sont aptes à offrir à la génération suivante un échantillon d’Europe nouvelle; qui pourra devenir, cet échantillon, à l’aube d’un autre siècle et d’un autre millénaire, un modèle - pourquoi pas – positif. Je plaide donc, de nouveau, pour une orientation de nos débats, de nos colloques, de nos congrès futurs vers les thèmes ciblés sur les points d’intérêt international d’une histoire globale, ancienne et moderne, de notre Europe du Sud-Est. Celle même qui, à l’échelle d’un espace de plus en plus réel, euro-afro-asiatique, représente – de toute évidence et d’une manière paradoxale presque – le centre même du Vieux Monde.

Cette position géographique, historique et morale du Sud-Est européen me conduit vers la conclusion que dans la nouvelle construction de l’Europe nos régions auront, sûrement, un rôle majeur dans les rapports de notre continent avec les autres, voisins, avec l’Asie occidentale, le Proche Orient, le Maghreb.

Espace du Bas-Danube, de la Mer Noire, de la Mer Egée, le Sud-Est européen gravite, de toute évidence, vers la Méditerranée et à propos de cela j’aimerais noter mon opinion quant au dessin futur de l’Europe d’entre l’Atlantique et le Caucase.

Il y a, sans aucun doute, une Europe occidentale qui - malgré ses attaches géopolitiques atlantiques – appartient plutôt, géographiquement, économiquement et humainement, à l’aire méridionale de la Méditerranée,

là que s'insèrent l'Espagne, le Portugal, le Midi français, le Mezzogiorno italien.

Comme une autre moitié d'Occident, évoluant souvent séparément et même d'une façon contradictoire quant à l'aire atlantique, je l'ai appelée jadis, pour des raisons géopolitiques, l'espace «euroméditerranéen», là où le catholicisme est déterminant, avec toutes ses implications socio-politiques – depuis la centralisation excessive, jusqu'à l'absolutisme et à la dictature même –, mais aussi économiques (il s'agit d'un espace toujours en arrière face à celui euroatlantique). Un regard plus attentif nous montre que celui-ci représente l'espace qui, dans son intégralité euroméditerranéenne, joignait plus tard la Communauté – aujourd'hui l'Union – Européenne, en y ajoutant un autre pays de la Méditerranée, la Grèce orthodoxe, qui complète le front méridional de la dite Union. On pourrait même dire qu'en absence de quelques problèmes incontournables tenant de la politique intérieure et de quelques aspects religieux, il manqua de peu que ce front méditerranéen ne soit complété aussi par une extension islamique, celle de la Turquie...

La verticale «euroatlantique» et l'horizontale «euro-méditerranéenne» sont les deux vecteurs réels – et qui défient, au fond, une mondialisation autre que celle de la technologie et des communications – d'une Union Européenne où les différences politiques existent encore, celles de l'économie sont évidentes et celles religieuses peuvent être identifiées dans le fameux «syndrome de pays apparenté» («kin-country syndrome») qui s'est manifesté d'une façon ostentatoire dans le cas des candidatures actuelles de quelques pays de l'Europe centrale et orientale (je pense à l'attention toute particulière et constante des Pays Bas ou de l'Angleterre calvine, ou bien à celle de l'Allemagne catholique et protestante pour la Hongrie calvine et catholique, à celle des pays scandinaves luthériens pour les pays baltiques, à celle de l'Allemagne ou de l'Autriche catholique pour la Slovaquie et ainsi de suite).

À cette horizontale «euroméditerranéenne» catholique, orthodoxe et islamique appartient et appartiendra davantage notre espace géopolitique. Parce que, il va de soi, dans la construction de l'Europe de l'avenir ne pourrait pas manquer le noyau génétique de l'Europe du passé, là où Albanais, Grecs, Slaves, Turcs, Finno-ougriens, Latins orientaux ont bâti ensemble un monde de synthèse, un incontournable, unique et toujours de référence.

Shaban DEMIRAJ

PROBLÈMES ACTUELS DANS LES ÉTUDES SUR LES LANGUES BALKANIQUES

Tout d'abord, nous voudrions souligner que notre intention est plutôt d'attirer votre attention sur certains problèmes actuels de la linguistique balkanique, qui devraient nous préoccuper encore plus dans le futur. Certes, dans une communication il n'est pas possible d'aborder tous les problèmes de la linguistique balkanique, qui devraient être étudiés plus profondément. Selon notre opinion, et nous espérons que vous la partagez, bien que les études balkanologiques aient connu un considérable succès, particulièrement au cours du vingtième siècle grâce aux contributions des savants de plusieurs pays y compris les pays balkaniques, l'on doit admettre qu'il reste encore beaucoup de problèmes à analyser plus à fond. Et cette remarque est valable non seulement pour le domaine de la linguistique, mais aussi pour les autres domaines des études balkanologiques.

Nous voudrions encore souligner que certains des problèmes que nous allons aborder, sont d'une date un peu plus récente et que d'autres, bien que traités par plusieurs balkanologues, restent toujours actuels, parce qu'on n'en a pas encore trouvé de solutions convaincantes. Nous, non plus, nous ne prétendons pas en offrir des solutions définitives, mais seulement en encourager une discussion ultérieure.

Parmi les problèmes de date toute récente qui sautent tout d'abord aux yeux, c'est le mode d'intégration des nouveaux termes d'origine anglaise dans les diverses langues balkaniques. Ce problème est devenu frappant dans le domaine de la technologie moderne, qui a amené à l'invasion d'une nouvelle terminologie, particulièrement dans le domaine de l'informatique. Certes, c'est un phénomène de dimension globale. Mais il devrait attirer aussi l'attention des balkanologues pour mettre en évidence comment les diverses langues balkaniques se comportent face à ce nouveau phénomène d'origine intellectuelle, en le confrontant avec les emprunts d'origine populaire, qui ont pénétré par voie orale, comme les emprunts au

latin, au turc etc. Il est bien connu, par exemple, que les emprunts au turc dans les diverses langues balkaniques se sont intégrés en se soumettant aux normes du système phonétique et de la structure grammaticale de chaque langue balkanique, et cela a amené à des changements de longue portée en comparaison avec les normes correspondantes de la langue turque. Il suffit de remarquer, par exemple, les substantifs empruntés au turc en albanais se sont intégrés dans l'un des deux genres plus vifs -masculin ou féminin- et s'emploient régulièrement dans les formes indéterminée et déterminée, bien que les catégories grammaticales du genre et de déterminé-indéterminé manquent à la langue turque. Et cette remarque est valable aussi pour les déterminatifs, qui en turc ne connaissent pas la catégorie du genre. En outre, les substantifs d'origine turque en albanais se déclinent selon les règles de la déclinaison albanaise, qui est différente de la déclinaison du turc. Par ex. *bu kitap* "ky qitab" [maintenant "libër"], *bu kitab-in* "i këtij qitab-i", *bu kitab-lar* "këta qitab-e", *bu kitab-lar-in* "i këtyre qitab-e-ve"; *bu ev* "kjo shtëpi", *bu ev-in* "i kësj shtëpie", *bu ev-ler* "këto shtëpi", *bu ev-ler-in* "i këtyre shtëpi-ve" etc.; *güzel kitap* "libër i bukur" ou bien "libri-i i bukur". *güzel ev* "shtëpi e bukur" ou bien "shtëpi-a e bukur" etc. Les emprunts au turc ont subi de pareils changements dans les autres langues balkaniques aussi.

Certes, une pareille intégration s'est vérifiée dans tous les substantifs d'origine étrangère, y compris les anciens emprunts à la langue anglaise, qui sont devenus populaires, comme c'est le cas des termes des sports *futboll* < *football*, *volejboll* < *volleyball* etc. Mais les nouveaux termes scientifiques d'origine anglaise, qui ont pénétré récemment dans toutes les langues, y compris les langues balkaniques, ne sont pas encore devenus populaires, au moins en albanais. Pour cela il y a encore une fluctuation en ce qui concerne leur emploi quotidien, même dans la langue écrite. Il y a une tendance parmi les couches intellectuelles de conserver parfois leur prononciation et écriture de l'origine (anglaise), comme par ex. en albanais, l'on observe d'une part une certaine intégration de tels termes comme *kompjutër* < *computer*, *klikoj* < *click*, *i-meill* < *e-mail* etc. et d'autre part la conservation des termes originaires anglais, comme *Edit*, *Paste*, *Insert*, *New data*, *Selected data labels* etc., que l'on trouve employés même

dans des éditions récentes de l'Institut de l'Informatique et de la Mathématique Appliquée (INIMA) de Tirana¹. Malheureusement nous ne savions pas comment l'on se comporte à ce sujet dans les autres pays balkaniques.

Un autre problème actuel que nous voudrions soulever, regarde le futur des relations parmi les peuples balkaniques dans la nouvelle atmosphère de collaboration et d'amitié, qui portera sans doute à une intensification des échanges matériels et culturels parmi ces peuples. Certes, il n'est pas possible de prévoir l'influence réciproque que cette nouvelle ère exercera aussi dans les langues balkaniques.

Or permettez-nous de soulever aussi quelques vieux problèmes, qui restent encore actuels, bien qu'ils soient traités fréquemment dans le passé. Le temps limité nous oblige à soulever seulement l'un de ces problèmes et précisément le rôle du substrat dans l'évolution des diverses langues slaves des Balkans et dans la langue roumaine. Certes, c'est un problème qu'on ne peut pas résoudre dans les limites d'une communication. Mais nous pensons qu'il vaut la peine de nous en prononcer brièvement.

En ce qui concerne la différenciation des langues slaves des Balkans, l'on devrait admettre que cela est dû, en premier lieu, à l'évolution interne de chacune de ces langues dans le nouveau milieu balkanique. Mais ce nouveau milieu balkanique présuppose aussi une certaine influence exercée par la langue de la population précédente, qui a été slavisée. C'est ce qui présuppose aussi l'influence exercée par les contacts avec les populations confinant entre elles. Le macédonien standard, basé sur le dialecte occidental de cette langue, (v. Koneski: 1967, 14) fournit un exemple très clair de ce phénomène. Comme l'on sait, cette langue s'est différencié des autres langues slaves des Balkans et même du macédonien oriental en plusieurs points dont nous allons souligner les suivants, lesquels nous semblent plus significatifs:

¹ Voir entre autres : Frederik Premti: *Microsoft Word 2000*, Tirana 2003 (*passim*); Albana Gorishti – Manjola Toska: *Microsoft Excel 2000*, Tirana 2003 (*passim*).

1. La dernière syllabe des mots polysyllabiques n'est jamais accentuée et dans les mots de plus de deux syllabes l'accent tombe régulièrement sur l'antépénultième. Par ex. *tátko* ~ *tátkovci* ~ *tatkóvci-te* ~ *tatkóvina-ta* (v. Koneski: 1967, 141).

2. La phrase peut commencer même par un ou deux mots inaccentués. Par ex. *Im-go-prikažúvale* "They told them about it." (v. Lunt: 1952, 23). Comme l'on sait, dans les autres langues slaves la phrase ne peut pas commencer par un mot inaccentué

3. L'article postposé en macédonien standard peut être de trois sortes, pour désigner la position de l'objet par rapport au sujet parlant: *il est près de, loin du sujet parlant*, ou bien *sans une telle distinction*. Par ex. *čovék-ov/-on/-ot* "l'homme", *žéna-va/-na/-ta* "la femme". Un pareil phénomène s'est vérifié aussi en arménien (v. Pedersen: 1905, 334; Meillet: 1936, 88, Jensen: 1959, 164sq.); mais à cet égard il n'y a pas de connexion entre ces deux langues.

4. En outre du parfait analytique formé avec l'auxiliaire «être» comme dans les autres langues slaves, en macédonien standard l'on peut employer aussi le parfait analytique avec l'auxiliaire "avoir", comme en albanais, en roumain, en grec et dans les langues romanes et germaniques². Par ex. *imam bégano*, *ímav bégano* etc. et aussi au négatif *némam bégano* etc. Ce parfait analytique dans le macédonien occidental est relativement récent et est dû à l'influence des langues voisines (v. Sandfeld: 1930, 185, Koneski: 1967, II, 503, Friedman: 1977, 86).

À la fin de cette parenthèse sur le macédonien occidental nous voudrions souligner que les innovations de ce dialecte sont naturellement le résultat de son évolution interne, mais en ce cas l'on ne pourrait pas nier que parmi les facteurs qui ont donné cours à cette évolution l'on devrait comprendre aussi l'influence du substrat et des langues voisines en contact. Mais dans ce cas, il est difficile de préciser le rôle du substrat et celui des langues voisines.

² Pour les zones du macédonien, on l'on emploie le parfait avec 'avoir' v. Friedman: 1977, 94.

Le rôle du substrat est évident aussi dans la langue roumaine, où, comme l'on sait, il y a un nombre considérable de mots anciens d'origine non-latine. Certains de ces mots ont leurs correspondants en albanais, mais certains autres ont survécu seulement en roumain. Selon Brâncuș (1983, 130), il y a au moins 89 anciens mots communs à l'albanais et au roumain, comme *baltë* ~ *baltă* "fange", *bređh* ~ *brad* "sapin", *gurmaz* ~ *grumaz* "gorge" etc. Mais en roumain aussi il y a plus de 90 mots anciens non-latins, qui n'existent pas en albanais, comme *băiat* "garçon", *brânză* "fromage" etc. Et tous les savants qui se sont occupés de ces mots anciens non-latins en roumain ont été d'avis qu'il s'agit de mots hérités de la langue substrat de la population pré-romaine de la Dacie. Pourtant, en ce qui concerne les concordances lexicales albano-roumaines, comme on le sait, il y a une vaste littérature avec des opinions différentes, mais il n'est pas le cas ici de nous en occuper. En tout cas, nous pourrions exprimer brièvement notre opinion qu'il s'agit plutôt de mots que le roumain a hérités de son substrat et que l'albanais a hérités de sa langue mère. Et cela présuppose des concordances anciennes entre la langue substrat du roumain et la langue-mère de l'albanais.

Le rôle du substrat dans la langue roumaine, selon notre opinion, devrait être cherché en dehors du lexique également et particulièrement dans le domaine de la syntaxe. En ce cas nous avons en vue l'ordre des mots et plus précisément la place de certains déterminatifs par rapport au substantif. Il s'agit des adjectifs et des possessifs, c'est-à-dire de tels déterminatifs qui ne s'emploient généralement qu'en compagnie d'un substantif et qui sans être accompagnés d'un substantif ne s'emploient qu'en fonctions prédicatives, donc seulement dans les cas nominatif et accusatif. Autrement ils s'emploient substantivés. On pourrait appeler conventionnellement ces déterminatifs comme *non-auto-suffisants* pour les distinguer des autres déterminatifs, c'est-à-dire des démonstratifs, des interrogatifs et des indéfinis, qui peuvent être employés avec ou sans un substantif dans tous les cas. Et il est bien connu que le roumain se différencie nettement des autres langues romanes, y compris la langue dalmate, dans l'emploi postpositif des déterminatifs *non-autosuffisants*. Pour l'emploi postpositif de l'adjectif en ancien roumain [ou bien *româna comună*] l'on pourrait citer le deuxième volume de *Istoria Limbii Române* (București 1969), p. 229, où il est dit:

“La comparaison entre l’aroumain et le daco-roumain et l’analyse des faits de structure des degrés de comparaison nous conduisent à la conclusion que le roumain commun [româna comună] se caractérisa, très probablement, par l’emploi de l’adjectif au degré positif et au superlatif absolu après le substantif dans les constructions expositives sans aucune nuance stylistique particulière, et qu’au degré comparatif l’adjectif était moins libre qu’au degré positif et au superlatif relatif.”³. La même situation se présente dans le roumain actuel, où, selon Alf Lombard (1974, 98), “À tout prendre, la postposition [de l’adjectif – Sh. D.] est plus fréquente en roumain qu’en français.”

C’est de cette façon qu’on pourrait expliquer plus naturellement aussi la postposition de l’article défini en roumain vis-à-vis des autres langues romanes, y compris l’ancien dalmate, où l’article défini est prépositif. En ce cas l’on devrait tenir présent que l’article défini doit son origine au démonstratif employé anaphoriquement, c’est-à-dire comme un déterminatif *non autosuffisant*, qui, comme tel, en ancien roumain devrait être employé régulièrement après le substantif.

De cette façon l’on pourrait expliquer aussi la postposition de l’article défini en albanais, où les déterminatifs *non autosuffisants* s’emploient normalement après le substantif et cet emploi devrait être très ancien (v. Demiraj: 1986, 331 sq.). Donc, il s’agit d’une ancienne concordance albano-roumaine, dont l’origine devrait être cherchée dans une ancienne concordance entre le substrat du roumain et la langue mère de l’albanais. Nous ne pouvons ne pas souligner enfin que le problème de la postposition de l’article dans les langues balkaniques, y compris le bulgare et le macédonien, est un problème qui en dépit des contributions de plusieurs chercheurs, reste toujours actuel.

³ “Compara ia dintre arom>n. i dacorom>n. i analiza factorilor de structur__ ai gradilor de compara ie ne duc la concluzia c__, foarte probabil, rom>na comun__ se caracteriza prin a__ezarea dup__ substantiv a pozitivului i superlativului absolut n construc ii expositive f__r__ nuan e stilistice particulare i c__, la comparativ, adjectivul era mai pu in liber dec t la pozitiv i la superlativul relativ.”

La littérature citée

- Brâncuş G., *Vocabularul autohton al limbii române*. Bucureşti 1983.
- Demiraj Sh., *Gramatikë historike e gjuhës shqipe*, Tiranë 1986.
- Demiraj Sh., *Gjuhësi ballkanike*, Skopje 1993.
- Friedman V.A., *The grammatical categories of the Macedonian indicative*, Columbus. Ohio 1977.
- Gorishti, A. – Toska, M., *Microsoft Excel 2000*, Tiranë 2003.
- Istoria limbii române*, Volumul II, Bucureşti 1969.
- Jensen H., *Altarmenische Grammatik*, Heidelberg 1959.
- Koneski B., *Grmatika na makedonskiot jazik*, Skopje 1967.
- Koneski B., *Istoria na makedonsskiot jazik*, Skopje 1967/II.
- Lombard A., *La langue roumaine*, Paris 1974.
- Lunt H. G., *Grammar of the Macedonian Literary Language*, Skopje 1952.
- Meillet A., *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*. Vienne 1936.
- Pedersen H., *Les pronoms démonstratifs de l'ancien arménien*. Köbenhavn 1907.
- Premti F., *Microsoft Word 2000*, Tiranë 2003.
- Sandfeld K., *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, Paris 1930.

Victor A. FRIEDMAN

**ALBANIAN IN THE BALKAN LINGUISTIC LEAGUE: A
RECONSIDERATION OF THEORETICAL IMPLICATIONS.**

It is a fundamental principle of Albanian dialectology that the Geg/Tosk split represents the oldest and most significant dialectological division in the transition from Common Albanian to Albanian as it is historically attested. It is likewise a common place that Geg is the less "Balkanized" of the two dialects. On the one hand, the preservation of a distinct optative mood, the remnants of the ablative and, dialectally, the locative, and the complex expression of possessives are pan-Albanian features that are in contrast to general Balkan developments. On the other hand, for example, while classic Balkanisms such as the conditional based on the future-in-the-past, the postposed definite article (which Hamp 1982 argues was already in place during the period of contact with Latin), the analytic comparative, the expression of teens by means of 'on ten' (which Hamp 1992:918 connects to pre-Slavic/pre-Albanian areal contact, which would have had to have been in northern Europe given the pan-Slavic but non-Baltic nature of the construction), the development of an analytic subjunctive, and also the use of 'one' as an indefinite marker (see Friedman 2003), are pan-Albanian Balkanisms. The Geg infinitive in *me* + short participle (vs the Tosk lack of such a construction) and the future using *kam* 'have' + infinitive (vs the Tosk use of a particle derived from 'will' + subjunctive) are among the distinctions most commonly cited as non-Balkan characteristics of Geg.

A closer look at the details of Geg dialectology, however, reveals a more complex picture of areal features and contact-induced phenomena. We can note here, for example, the loss of nasality and of a morphologically distinct subjunctive in the town dialect of Dibra, the reduction of nasality in Polog, and the rise of new stressed schwa in Mirdita. In Malësia e Madhe, final devoicing is a phenomenon shared with adjacent Montenegrin dialects. It is worth noting that final devoicing is atypical for most of both

Montenegrin and Geg, and it appears rather to be a Macedonian feature extending into this region. Object doubling tends to be more grammaticalized in the North (as in Macedonian and Aromanian) and more pragmatically conditioned in the south (as in Greek).

In what follows, I show that by examining both morphosyntactic and phonological cases in detail, we see that there is a need to distinguish among contrast, overlap, and internal differentiation, on the one hand, and to distinguish the effects of center/periphery differentiation that can cross old boundaries, on the other. When these developments are viewed in the context of Balkan multilingualism and restructuring, we see that Albanian demonstrates the need for a multifaceted account of contact-induced change.

A number of features, while generally characteristic of Tosk or Geg, actually show either a distribution that indicates a later innovation from center to periphery, from contact on the periphery, or independent regional developments. Thus, for example, the elimination of length, while typical of Tosk, did not reach the southern periphery, which preserves it, as does Geg. On the other hand, final devoicing, typical of Northern Tosk and the transitional zone did not reach the Lab and Çam dialects of the far south (Byron 1979:96), but it occurs in Northwestern Geg (Malësia e Madhe, Shkurtaj 1975:35, 1982:153-54), as well as East Central Geg (Gjinari 1976:119, cf. Beci 1982:61). On the other hand, while stressed schwa is a typically Tosk structural feature, it also occurs in central Geg as a result of later processes of diphthongization. Thus, for example, in Mirdita stressed /i/ and /i/ are diphthongized (and denasalized in the case of /i/) to /ej/, then centralized to /'j/ which can be monophthongized to /' in words such as *korrëk* 'July', *mullë* 'mill' as well as preserved in Turkisms such as *açëk* 'open' (Beci 1982:42). A similar situation obtains in Debar/Dibra (Basha 1989:1521-52).

Contact between Albanian and Slavic may also have contributed to other dialectal differences at various peripheries. The East Central Geg change of /pl, bl, fl/ to /pj, bj, fj/ parallels the East South Slavic elimination of epenthetic /l' / after jotated labials. (In some Albanian dialects, the glide affricates to a mellow palatal after a stop, which can even be lost, but these are later developments, cf. Hoxha 1975:146, Gjinari 1976:117). Given both the contact of East Central Geg with Macedonian and the fact that this

phenomenon is more widespread in East South Slavic than in Albanian, we can suspect a Slavic impetus. On the other hand, the limitation of this change to morpheme boundaries in East south Slavic argues for a typological parallel development. In the other direction, however, we have the lateral oppositions of Montenegrin and Serbian, which look like the result of an Albanian substratum (see Hamp 2002). Similarly, much of Kosovar Geg and Southeast Serbian share the merger of original mellow and strident palatals (in Albanian orthography, the confusion of *q* with *ç* and *gj* with *xh*). Interestingly enough, this phenomenon is found on territory where we have modern Slavic-Albanian bilingualism but also in Slavic regions where Albanian was spoken at earlier periods. While the change is not particularly old, given its relatively restricted dialectal distribution, its directionality is difficult to determine. (See, however, Ajeti 1998:28-29, Desnickaja 1968:132-33, which suggest that the Albanian change is only about a century old.)

Although the differentiation of Geg and Tosk is sometimes described in terms of relative degrees of conservatism, in fact, both dialects preserve older features, but different ones, and even these are not always uniformly distributed. Nasality is a particularly salient Geg archaism, but in general it is preserved with greater consistency in the West. In Northeastern Geg, the inventory of nasal vowels is generally smaller than in the Northwest, although the precise details are still the subject of debate (Beci 1982:35-37). In East Central Geg, the town dialect of Debar/Dibra, which has an old urban tradition of Albanian-Macedonian bilingualism, completely lacks nasals, as does the Northeastern Geg dialect of Ulcinj/Ulqinj in Montenegro. Even the dialect the Upper Reka (Reka e Epërme/Gorna Reka) region, near Dibra, preserves only a single nasal, viz. open O (Haruni 1994:20). In my own material from speakers of this dialect, even this last nasal is not consistently realized, and thus, for example, *Osh*t alternates with *Osht* 'is'. This unstable status is also the case in the Tuhin region, to the south and east of Upper Reka (Murati 1989:9). Interestingly enough, the Macedonian dialects of the Debar/Dibra region are unique in Macedonian for preserving a rounded reflex of the Common Slavic back nasal **ǫ* realized variously as [o], [O] or [â]. Given that earlier Albanian â is the source of O/O in Albanian dialects, we see that the two systems have

converged. Moreover, most Gorans of southwest Kosova/Kosovo and northeast Albania, whose Macedonian dialect is now classed with those of Debar/Dibra (Vidoeski 1986), are fluent in Geg, but their Geg lacks nasality. While most of Geg is conservative in the preservation of nasality, it is the Tosk dialects that preserve older unstressed schwa, and in the extreme south, older consonant clusters of the type /kl, gl/. In a similar vein, it is the Geg dialects that generally have stress retraction in Turkish loans, whereas Tosk is more conservative in its retention of oxytonic stress. Here though, Geg resembles Macedonian and some of the Montenegrin dialects, which shift final stress, though at times only from open syllables. In a sense, it can be argued that old Balkan convergences are more characteristic of Tosk, while later convergences are to be seen in Geg, at least in part as a result of differing socio-political historical processes.

Morphosyntactic features are good cases for showing how superficial simplicity masks significant complexity. To illustrate this point I shall take a sample of three features, all of them from the verb, which demonstrate in three different ways the need for a nuanced and synthetic approach to Geg dialectology: The future, the compound perfect, and the admirative. The first shows the need to differentiate contrast from overlap in comparing Geg and Tosk as well as internal differentiation within Geg. The second demonstrates isolated but shared features between Geg and Tosk dialects, and the third illustrates the importance of later center-periphery innovations that overlie the North/South distinction of Geg and Tosk. Most general descriptions of Albanian will identify the future using conjugated present of 'have' (1 sg. *kam* in the standard and many dialects)+infinitive with Geg and the future using an invariant particle derived from 'will' (*do* in the standard and many dialects)+subjunctive with Tosk, the latter being typically Balkan, the former being identified as more similar to Western Romance (or Romance in general). The compound perfect and pluperfect, i.e. constructions using the perfect and pluperfect of 'have' and 'be'+participle to form additional past tenses (e.g. *kam pasë lexue*, *kisha pasë lexue* literally 'I have had read, I had had read') is also usually identified as Geg. On the other hand, the admirative, which is a uniquely Albanian development, albeit one with a Balkan background, generally does not figure in discussions of the differentiation of Geg and Tosk.

Northwestern Geg dialects such as Kelmend, the foothills above Shkodër, Plav, and Gucî (Shkurtaj 1975:54-55, 1982:222, Ahmetaj 1989:298-99) have the markedly Geg future of the type 'have'+infinitive but also use 'will'+subjunctive — especially in speculations — and even conjugated *dua* 'want'+infinitive, as in *Jam i lik e duo me dek* 'I am ill and will die' (Shkurtaj 1975:55). Further west, along the left bank of the river Buna, only the 'will'+subjunctive future occurs (Gjinari 1971:252). A similar situation obtains to the southwest, in Puka (Topalli 1974:316), which is transitional between the Northeast and the Northwest, although its center of gravity is Shkodër in the Northwest. However, in Shkrel, southeast of Kelmend, only 'will'+subjunctive is used (but also *tash* 'now'+progressive *po*+present indicative; Beci 1971:298). In the southern part of Northeastern Geg, e.g. Has (Gosturani 1975:237) as well as the Presheva/Preshevo valley (Badallaj 2001:178), the future with 'have' is limited to a sense of obligation while 'will'+subjunctive is more volutive. In Upper Reka, the future with 'have'+infinitive has been completely replaced by 'will'+subjunctive (Haruni 1994:76). South of Has and west of Upper Reka, in Luma, the two types of future are in competition, but the 'will' type predominates (Hoxha 1975:165, 1990:136). West of Luma, in Mirdita, the 'will' future is regular and the 'have' future is rare (Beci 1982:84-85). Similarly, in Tuhin, southeast of Upper Reka, the 'will' future (with indicative) predominates, although 'have'+subjunctive also occurs (as it does in the Tosk dialects of Italy [Arbëresh] with relics also in Labëri (Totoni 1971:73). In this region, as in transitional dialects such as Shpat, as well as Luzni (southwest of Peshkopi), the 'have'+infinitive future uses *për*+verbal noun (= *të*+participle) rather than *me*+participle, which latter construction is extremely rare in Tuhin, although its opposite (with *pa*) is quite common (Murati 1979:41, 44; Çeliku 1971:230; Beci 1974:250). Thus, while Geg does have conjugated 'have'+infinitive in contexts where Tosk uses invariant 'will'+subjunctive, the characterization of Geg being opposed to Tosk in a simple binary manner in this respect fails to capture the complexities of Geg usage. In fact, Southern Geg goes with Tosk (including Arvanitika), while Northern Geg and Italian Tosk (i.e., Arbëresh) are linked by the use of 'have' as the future marker.

While the compound perfect and pluperfect are typical of Geg, they are also found in Lab (Totoni 1971:73; Gjinari 1989:250). These tenses can be used to render an extra degree of anteriority, as in the following example in which a past event is indicated with an aorist, an event before that with a pluperfect, and an event prior to the second one with a compound pluperfect: *Është e vetmja brengë, që më mbetet - shqiptoi më qartë ai, pasi kishte folur një copë herë, në mënyrë të ngatërruar, për një vajzë të bukur dhe inteligjente, me të cilën e kishin pasë fejuar prindët qysh në fëmijëri* (Demiraj 1976:271). "It's the only trouble I have." - he **said** [aorist] more clearly, after he **had spoken** [pluperfect] confusedly for some time about a beautiful and intelligent girl to whom his parents **had engaged** [compound pluperfect] him in childhood.' It can also be used as a distant past habitual, e.g. *kam pas lexuar shumë libra të tillë* 'I used to read a lot of books like that' [implied: 'a long time ago' or 'but not anymore']. Such tenses can also be used for jocular effect, as in the following example: *Lul: "Gjysh, tregoma një fjali në kohën e shkuar e të tejshkuar." Tafë: "Shkruaje... Shkruaje... Na kemi pas pasur kafe"* (Rilindja 82.II.3:8). 'L. [holding a homework assignment] -- Grandpa, tell me a sentence in the past pluperfect T. [thinking] -- Write... Write... [stating] We **used to have** coffee.' Adding to the effect is the fact that the tense is misidentified in terms of standard Albanian. In the standard, the term *e kryera e tejshkuar* 'transpast perfect' refers to an ordinary analytic pluperfect using the aorist rather than the imperfect of the auxiliary (e.g. *pati pasur* rather than *kishte pasur* for 'had had'). The compound pasts are labeled 'secondary' or 'compound': *e kryera e dytë, më se e kryera* (or *e kryera e plotë*) *e dytë* or *forma të mbipërbëra të së kryerës/më se të kryerës* or *kohët e përbëra*. In much of Geg, however, analytic perfects replace aorists, especially as auxiliaries. In Luzni, on the eastern edge of West Central Geg Beci (1974:250) has even recorded a medio-passive double compound perfect, i.e. the perfect of 'have' used as an auxiliary with the participle of 'be' plus the main verb (also a participle): *kan pas qôn bō* 'they had become' or 'they have been made' (literally 'have had been done'). The existence of the compound pasts in Lab has also allowed the short participle into the standard language, albeit in a very marginal role.

The admirative is another morphosyntactic category whose use straddles the Geg/Tosk divide (cf. Mindak 1986). Although examples of inverted perfects and pluperfects occur in the oldest Albanian documents (Demiraj 1971), since these were not written until the sixteenth century, their evidence is not decisive for the period prior to contact with Turkish. The development of the inverted perfect into a classic admirative set of paradigms (in which the inverted perfect itself becomes a true present and a new admirative perfect is built using the present admirative auxiliary with a participle [with the same relationship of imperfect to pluperfect in the fullest paradigm]) is especially characteristic of central Albania (from Central Geg to Northern Tosk), where urban centers such as Elbasan were dominated by Turkish. Here, as elsewhere in the Ottoman Balkans, Turkish functioned as a marker of urban identity, and being a town resident meant being able to speak Turkish (see Akan 2000). In Northwestern Geg, the admirative still retains nuances of its meaning as an inverted perfect, especially in rural areas (Çabej 1979: 16-18), and it even shows a tendency toward being eliminated via restrictions on its occurrence. Thus, for example, in Dushmani, 30 km east of Shkodër near the Montenegrin border, the admirative only occurs in the perfect, e.g. *pàska pà[s]*, Standard Albanian *paska pasur* (Cimochowski 1951: 116). In East Central Geg, the present and perfect admirative are viable, but the imperfect and pluperfect are either rare or absent (Hoxha 1975:167, Hoxha 1990:139, Murati 1989:43, Bashi 1989:192). The admirative is absent from the Lab and Çam dialects of the extreme south of Albania and adjacent parts of northern Greece (Altimari 1994, cf. however Totoni 1971:74). Also suggestive is the fact that the admirative is absent from the Arbëresh dialects of Italy and the Arvanitika dialects of Greece, which separated from the main body of Albanian before contact with Turkish. On the other hand, in the Albanian dialects of Ukraine, which separated from the main body of Albanian in the seventeenth century, after approximately two centuries of Turkish contact, there is an inverted perfect, but it is an evidential past and not a present admirative (Kotova 1956). It can thus be argued that the meanings of nonconfirmativity (i.e., surprise, doubt, report, inference) associated with modern admirative usage developed during the Ottoman period, radiating from the center outward in both Geg and Tosk. In this scenario, the

encoding of evidentiality represented by the admirative, while built on native material, probably did not enter the grammatical system until after contact with Turkish. For Albanian (as for Balkan Slavic, whose perfects acquire nuances similar to those found in the admirative) it can be hypothesized that the grammatical encoding of evidentiality began in urban centers where Turkish was widely spoken and had high prestige and spread from there to the countryside. It is worth noting that the admirative is particularly viable in Kosova, where the prestige of Turkish in the towns lasted well into the twentieth century.

A synthetic survey of Albanian dialectological morpho-syntax is a desideratum beyond the scope of this brief paper, but it can be seen from the foregoing material that in synchronic terms (as well as diachronic, beginning with the medieval period), the Geg/Tosk division is not a simple one but rather one of many factors, in a complex series of historical developments and current structures. Let us now turn to the theoretical implications of these data.

In discussing the Balkan *Sprachbund*, it is often the case that reference will be made to ancient and medieval periods as formative or at least generative (in the original meaning of that term). The complexity of the Albanian dialectological picture, however, can be added to the textual evidence that we possess for Hellenic, Romance and Slavic emphasizing the importance of the early modern period (which is to say Ottoman) in the formation of the Balkan linguistic league as we know it. While some types of linguistic change can show considerable antiquity and maintain their integrity over millennia, I would argue that it is in the nature of *Sprachbund* phenomena that the very surface level of morphosyntactic pattern copying (Ross's [2001] *metatypy*) allows for the relatively rapid establishment of the types of changes that result in the similarities that first attracted the attention of linguists to the Balkans as the exemplar of contact linguistics. At the same time, the complexity of the Albanian dialectological data shows us that an integration of microlevel and macrolevel phenomena is essential to a complete and nuanced account of this complex linguistic area. And thus, while the North/South division of rhotacism, nasality, and the other relevant phonological phenomena attest to changes that are ancient or, at the latest, medieval, subsequent isoglosses demonstrate the importance of

center/periphery and urban/rural contrasts in discussing precisely those developments that render Southeastern Europe a significant contact zone in modern terms.

REFERENCES

- Ahmetaj M., *E folmja shqipe e Plavës dhe e Gucisë*, "Studiime gjukësore II (Dialektologji)", Shaqir Berani (chief ed.), Prishtina: Instituti Albanologjik i Prishtinës, 1989, p.223-342.
- Ajeti I., *Vepra 2*. Prishtina: ASHAK, 1998.
- Akan E. B., *Shadow Genealogies: Memory and Identity Among Urban Muslims in Macedonia*", Ph.D. dissertation, The American University, 2000.
- Altimari F., *La distribuzione dell passato "prezuntivo" nell'albanese d'Italia*, "I Dialetti italo-albanesi", ed. by Francesco Altimari and Leonardo M. Savoia, Rome: Bulzoni, (1994), p.211-221.
- Badallaj I., *E folmja e Hasit*, Prishtina: n.p., 2001.
- Bashi N., *E folmja e qytetit të Dibrës*, "Studiime gjukësore II (Dialektologji)", Shaqir Berani (chief ed.), Prishtina: Instituti Albanologjik i Prishtinës, 1989, p.137-221.
- Beci B., *E folmja e Shkrelit*, "Dialektologjia shqiptare I", Mahir Domi (gen. ed.), Tirana: Universiteti i Tiranës, 1971, p.268-330.
- Beci B., *E folmja e Luznisë së Dibrës*, "Dialektologjia shqiptare II", Mahir Domi (gen. ed.), Tirana: Universiteti i Tiranës, 1974, p.223-81.
- Beci B., *E folmja e Mirditës*, "Dialektologjia shqiptare IV", Mahir Domi (gen. ed.), Tirana: Universiteti i Tiranës, 1982, p.3-92.
- Byron J.L., *Selection Among Alternates in Language Standardization: The Case of Albanian*. The Hague: Mouton, 1979.
- Çabej E., *Zu einigen Erscheinungen der albanischen Sprachgeschichte und deren balkanischen Zusammenhängen*, "Studia Albanica" 16 (2), 1979, p.86-104.
- Çeliku M., *E folmja kalimtare e Shpatit*, "Dialektologjia shqiptare I", Mahir Domi (gen. ed.), Tirana: Universiteti i Tiranës, 1971, p.194-267.
- Cimochowski W., *Le dialecte de Dushmani*. Poznań: Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk, 1951.

- Cimochowski W.,: *Le dialecte de Dushmani*, Poznań: Poznanikie Towarzystwo Przyjaciół Nauk, (1951).
- Demiraj Sh., *Fonetika dhe gramatika e gjuhës së sotme shqipe, II, Morfologjia*. Tirana: Akademia e shkencave e RP të Shqipërisë, (ed.) 1976.
- Demiraj Sh., *Habitorja dhe moshja e saj*, "Studime filologjike" 8.3, p.31-39.
- Desnickaja A.V., *Albanskij jazyk i ego dijalekty*, Leningrad: AN SSSR, 1968.
- Friedman V., 'One' as an Indefinite Marker in Balkan and Non-Balkan Slavic "American Contributions to the Thirteenth International Congress of Slavists", Alan Timberlake and Michael Flier (eds.), Bloomington, IN: Slavica, 2003, p.93-112.
- Gjinari J., *Vëzhgime mbi të folmen e Bregut të Bunës*, "Dialektologjia shqiptare I", Mahir Domi (gen. ed.), Tirana: Universiteti i Tiranës, 1971, p.331-370.
- Gjinari J., *Dialektologjia shqiptare*, Tirana: Universiteti i Tiranës, 1976.
- Gjinari J., *Dialektet e gjuhës shqipe*. Tirana: Akademia e Shkencave a RPS të Shqipërisë, 1989.
- Gosturani Xh., *E folmja e Hasit*, "Dialektologjia shqiptare III", Mahir Domi (gen. ed.), Tirana: Universiteti i Tiranës, 211-269.
- Hamp E. P., *The oldest Albanian syntagma*, "Balkansko ezikoznanie" 25,1, 1982, p.77-79.
- Hamp, Eric. P., *Albanian. Indo-European Numerals*, ed. by Jadranka Gvozdanovic, Berlin: Mouton de Gruyter, 1992, p.835-921.
- Hamp, E. P., *On Serbo-Croatian's Historic Laterals*, "Of All the Slavs My Favorites: Studies in Honor of Howard I Aronson on the Occasion of his 66th Birthday", [ed. with Don Dyer]. (= *Indiana Slavic Studies*, 12.) Bloomington, IN: Slavica, p.243-250, 2002.
- Haruni S., *E folmja shqipe e Rekës së epërme të Gostivarit*, Shkup: "Flaka e vëllazërimit", 1994.
- Hoxha, Sh., *Vëzhgime mbi të foment e Vilë-e-Kalisit të Lumës*, "Dialektologjia shqiptare III", Mahir Domi (gen. ed.), Tirana: Universiteti i Tiranës, 1975, p.130-210.
- Hoxha Sh., *E folmja e Arrnit*, "Dialektologjia shqiptare VI", Mahir Domi (gen. ed.), Tirana: Universiteti i Tiranës, 1990, p.31-56.

- Kotova, N. V., *Materialy po albanskoj dialektologii (albanskie govory Ukrainy)*, "Uchenye zapiski Instituta slavjanovednija AN SSSR" 13 (1956), p.254-287.
- Mindak J., *O alban!skim admiratwie*, "Acta Baltico-Slavica" 17, 1986, p.153-161.
- Murati Q., *E folmja shqipe e rritinës së Tuhinit të Kërçovës*, "Studiime gjukësore II (Dialektologji)", Shaqir Berani (chief ed.), Prishtina: Instituti Albanologjik i Prishtinës, 1989, p.3-113.
- Ross M., *Contact-Induced Language Change in North-west Melanesia, Areal Diffusion and Genetic Inheritance*, ed. by Alexandra Y. Aikhenvald, & R.M.W. Dixon, Oxford: Oxford, 2001, p.134-166.
- Shkurtaj Gj., *E folmja e Kelmendit*, "Dialektologjia shqiptare III", Mahir Domi (gen. ed.), Tirana: Universiteti i Tiranës, 1975, p.5-129.
- Shkurtaj Gj., *E folmja e Rranxave të Mbishkodrës*, "Dialektologjia shqiptare IV", Mahir Domi (gen. ed.), Tirana: Universiteti i Tiranës, 1982, p.144-278.
- Topalli Xh., *Disa vërejtje për të folmen e krahinës së Pukës*, "Dialektologjia shqiptare II", Mahir Domi (gen. ed.), Tirana: Universiteti i Tiranës, 1974, p. 282-343.
- Totoni M., *Vëzhgime rreth të folmeve të Kurveleshit*, Dialektologjia shqiptare I", Mahir Domi (gen. ed.), Tirana: Universiteti i Tiranës, 1971, p.31-117.
- Vidoeski B., *Goranskiot govor*, "Prilozi: Oddelenie za lingvistika i literaturna nauka, Makedonska Akademija na Naukite i Umetnostite" 11(2), 1986, p.45-76.

*A note on Albanian toponyms. In general I have followed the convention of citing Albanian feminine toponyms that end in schwa in the definite and other toponyms in the indefinite.

Seit MANSAKU

LA ROMANISATION LINGUISTIQUE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE ET LA SURVIE DE LA LANGUE ALBANAISE

La romanisation fut un processus complexe politique, historique, culturel et linguistique qui a agi durant une période pluriséculaire dans tous les pays de l'Europe de l'Ouest et de l'Europe du Sud-Est, soumis à la domination de l'Empire Romain. Les conséquences ethno-culturelles et linguistiques impliquées par ce long processus dans ces territoires furent conditionnées par la durée de la domination romaine, par les politiques romanisantes adoptées de la part de l'Empire Romain dans les provinces conquises et aussi par la résistance politique, culturelle et linguistique des populations de ces contrées.

Beaucoup de publications ont été faites pour jeter de la lumière sur le processus de la romanisation dans les pays du Sud-Est de l'Europe, sur les traits qu'elle revêtit dans différentes aires de cette région et les nombreux changements qu'il apporta dans sa carte politique, ethnique et linguistique.

On a publié des œuvres synthétiques, qui donnent une vue générale du processus de la romanisation en partant de points de vue divers. Sur le plan linguistique et culturel, nous citerions deux œuvres fondamentales publiées les dernières décennies du siècle dernier par l'éminent chercheur roumain H. Mihăescu: *La langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*, (Bucarest - Paris, 1978) et *La romanité dans le Sud-Est de l'Europe*, (Bucarest, 1993), œuvre posthume.

Dans la littérature scientifique la romanité implantée dans le Sud-Est de l'Europe est appelée romanité orientale ou balkanique. Dès les années '40 du siècle passé, le linguiste serbe Petar Skok, croyait "qu'il avait existé deux sortes de romanités dans le Sud-Est de l'Europe, à savoir une romanité continentale et une romanité maritime. C'est de la première que seraient

développés la langue roumaine et les éléments latins de l'albanais, et de la seconde, la langue dalmate et les dialectes romains de Istrie”¹.

Donc, du point de vue linguistique et géographique, on peut distinguer cinq régions du Sud-Est Européen, touchées différemment par le processus de la romanisation: *a)* la langue roumaine et ses dialectes; *b)* la langue dalmate et les dialectes romans de Istrie; *c)* les éléments latins de l'albanais; *d)* les éléments latins du grec moyen et moderne; *e)* les éléments latins des langues slaves du Sud.

Deux sont les termes fondamentaux qui prédominent dans ce domaine de recherches: *romanité* et *romanisation*.

Le premier est utilisé surtout pour marquer l'aboutissement de ce processus et le deuxième pour marquer en premier lieu le processus même, mais aussi le résultat. Dans quelques cas les deux termes *romanité* et *romanisation* se substituent à l'un l'autre.

D'autre part le terme même, *romanisation*, n'est pas toujours utilisé par les historiens et par les linguistes avec un contenu nettement défini. Dans un sens plus large, par *romanisation* l'on peut sous-entendre tout processus d'influence linguistique et culturelle latine sur les langues et les cultures autochtones des pays soumis à la domination de l'Empire Romain, qui n'a pas conduit indispensablement à une assimilation totale de ces dernières, mais qui a laissé quand-même des traces évidentes sur elles. Sous cette optique on peut parler d'un processus de romanisation dans tous les territoires du Sud-Est de l'Europe, y compris la Grèce et l'Illyrie du Sud.

Dans un sens plus restreint, par *romanisation* l'on peut comprendre un long et intensif processus d'influences culturelles et linguistiques exercées par la langue et la culture latine sur les contrées dominées par l'Empire Romain et qui a eu pour résultat l'assimilation linguistique et culturelle dans quelques-unes de ses provinces et le remplacement de la langue des habitants autochtones par une langue romane. Sur le plan linguistique, le remplacement d'un idiome local par une langue romane est suffisant pour parler d'une romanisation proprement dite ou complète, parce que ce profond processus linguistique a été accompagné de transformations

¹ P. Skok: *Osnove romanske lingvistike*, I, 1940.

importantes dans le domaine de la culture matérielle et spirituelle. Considéré dans ce sens restreint auquel nous allons nous tenir durant cet exposé, l'on peut parler de romanisation totale de deux provinces: la Dacie et la Dalmatie, où, comme on le sait, le processus de l'assimilation des langues autochtones par le latin a mené à la naissance de deux langues romanes: le roumain et le dalmate. Il aurait existé dans cette région d'autres enclaves de population romane ou romanisée, - sources d'autres idiomes romanes-, telles l'istiro-roumain et le macédo-roumain, mais il reste à les mieux localiser et étudier.

Le problème de la romanisation linguistique et culturelle dans le Sud-Est de l'Europe est étroitement lié au problème de l'autochtonie des Albanais et de l'origine de la langue albanaise. Pour les chercheurs, qui pensent que la romanisation, dans le sens le plus restreint de ce processus, comprend tous les territoires des Balkans, en excluant la Grèce, la présence des Albanais actuellement sur les territoires de l'ancienne Illyrie du Sud et la survie de la langue albanaise sur ces mêmes territoires, selon eux romanisés, exige une explication qui pourrait écarter les facteurs romanisants ou bien accepter, dans une certaine mesure, la romanisation de la langue albanaise.

Pour quelques savants, surtout pour ceux qui soutiennent la thèse de l'origine thrace de l'albanais, l'ancien habitat des ancêtres des Albanais a été plus à l'Est de la péninsule balkanique, à proximité du berceau des Roumains. Ils se sont installés là, où se trouvent actuellement les Albanais, pour la plupart d'eux (Weigand, Bariç, etc.) avant l'arrivée des Slaves, pour d'autres (Seliščev, G. Shram, etc.), après les vagues des Slaves. Ces chercheurs pensaient que les éléments latins de l'albanais dérivait de la même source que ceux de la langue roumaine.

Ces thèses non seulement ne s'appuient pas sur des témoignages historiques qui pourraient prouver le déplacement de tout un peuple, mais elles n'arrivent pas à expliquer pourquoi les ancêtres des Albanais n'ont pas été romanisés sur les territoires qui faisaient partie quand-même de l'étendue de la romanisation. D'autre part, l'argument linguistique qu'ils apportent concernant les éléments latins communs du roumain et de l'albanais a été contesté par beaucoup de linguistes, qui constatent plus de différences que d'affinités entre ces deux langues. En ce qui concerne les défenseurs de la thèse sur l'origine thrace de l'albanais, le linguiste roumain Jon Josif Russu

considère que les Illyriens auraient été romanisés de bonne heure, de sorte que la thèse de l'origine illyrienne de la langue albanaise semblerait moins probable que celle de son origine thrace².

Les chercheurs qui acceptent la romanisation de l'Ouest des Balkans et en même temps soutiennent la thèse de l'origine illyrienne de la langue albanaise, expliquent la survie des Albanais et de la langue albanaise principalement par le facteur géographique. Ils pensent que les ancêtres des Albanais ont pu échapper à la romanisation en se retirant dans des zones montagneuses et isolées à l'intérieur du territoire des Illyriens. Le représentant principal de cette thèse est, comme on le sait, l'historien allemand G. Stadtmüller, qui, après avoir examiné différentes théories sur l'ethnogenèse des Albanais, a formulé la théorie selon laquelle *“le centre de l'espace où a pu survivre la vieille population indo-européenne, qui constitue la base du peuple albanais moderne, a été la région de Mat, une zone montagneuse et isolée qui a pu échapper au processus de la romanisation”*³. Avant lui, le savant roumain Alexandre Philipidde, avait avancé l'hypothèse que les ancêtres des Albanais occupaient un territoire situé plus au nord par rapport à l'Albanie actuelle, dans une région peu touchée par romanisation⁴.

A. Mayer aussi, tout comme N. Jokl, partageait presque la même opinion en constatant que *“les ancêtres des Albanais avaient vécu approximativement au nord-est du lac d'Ochrid jusque dans la vieille Dardanie. Au cours des temps ils se sont déplacés davantage vers l'ouest où ils ont rencontré une population romane qui s'est maintenue jusque tard au Moyen Age, laissant en albanais des noms de lieu qui n'ont pas le phonétisme albanais”*⁵.

² J.J. Russu: *Studii ilirice* SCL 8 (1957) p. 24-42, cité d'après H. Mihăescu: *La romanité dans le Sud-Est de l'Europe*, Bucarest, 1993.

³ G. Stadtmüller: *Forschungen zur albanischen Truhgeschichte 2, Aus Wesbaden*, 1966, p. 54

⁴ A. Philipidde, *Originea românilor, II, Jaş, 1924, p.571-802.*

⁵ A. Meyer, *Die Sprache der alten Illyrier*, Wien 1957, t. I, p. 14.

La thèse avancée dès la seconde moitié du XIX^{ième} siècle par F. Bopp et soutenue surtout par Gustav Meyer, qui qualifiait l'albanais comme une langue mixte à moitié romane (*eine halbromanische Mischprache*)⁶, ne fut pas appuyée par les études postérieures de la linguistique comparée. Cette thèse se basait sur des prémisses incertaines, sur une surestimation injustifiée des éléments latins en albanais et surtout sur l'idée, que le latin avait exercé une forte influence sur le système grammatical de la langue albanaise aussi, sur le système de déclinaison et de conjugaison, idée qui a été rejetée par des linguistes compétents des études comparées.

Aujourd'hui presque tous les linguistes soutiennent la conclusion de H. Pedersen selon lequel "l'influence du latin sur le système de flexion en albanais est égale à zéro"⁷. Dernièrement, la linguiste russe A. Desnickaja, tout en admettant une profonde influence dans le lexique, affirme que toutes les tentatives pour trouver des formants grammaticaux parmi les emprunts au latin de l'albanais n'ont pas eu d'heureux résultats⁸.

D'autre part, prof. E. Çabej dans ses études étymologiques a prouvé qu'un bon nombre de mots, considérés par G. Meyer comme emprunts latins en albanais, résultent être de source autochtone. De même, les mots anciens de source latine en albanais ont subi des changements phonétiques, grammaticaux et sémantiques marqués, tout comme les mots hérités de l'indo-européen et ce n'est que par une analyse étymologique qu'on pourrait identifier leur origine latine. Les éléments latins en albanais ont pris part au processus évolutif de la transformation de l'illyrien ou du proto-albanais en albanais vers la fin de la période latine, avant l'arrivée des Slaves dans les Balkans. Donc, les mots anciens d'origine latine, bien adaptés et intégrés dans la langue albanaise, ne lui donnent pas l'aspect d'une langue romane.

⁶ *Der lateinischen Elemente im Albanesischen*, dans Grundriss der romanischen Philologie, brg von Gustav Gröber, Strasbourg 1888, I, p.805.

⁷ H. Pedersen, *Shqip 1905*, në "Studime për gjuhën shqipe", Prishtinë, 2003, p.125

⁸ A. Desnickaja, *Mbi prejardhjen e gjuhës shqipe*, në "Studime", 5,6,7. Prishtinë 2001, p.189.

Dans ces circonstances, en examinant de façon sommaire les différentes thèses sur l'origine de l'albanais, vu en rapport avec le processus de la romanisation dans le Sud-Est de l'Europe, il nous semble que nous serons sur la bonne voie si nous acceptons que l'albanais d'aujourd'hui est un dialecte de l'illyrien du sud, qui a pu échapper à la romanisation à cause d'une série de facteurs géographiques, historiques, culturels et linguistiques, lesquels ont déterminé l'intensité et le degré de romanisation des populations autochtones dans des espaces diverses du Sud-Est de l'Europe.

Nous donnons pleine raison à la linguiste roumaine, Cătălina Vătăşescu, quand elle dit qu'au fond, il ne faut pas chercher une espace où les ancêtres des Albanais auraient pu s'isoler, mais tout au contraire, il faut essayer de comprendre pourquoi ils ne sont pas assimilés, malgré les contacts très puissants avec le latin⁹.

Les sources historiques et archéologiques, les témoignages linguistiques, onomastiques et épigraphiques révèlent qu'en Illyrie du Sud se développa un processus de romanisation, lequel provoqua des influences nombreuses sur la langue et la culture de la population autochtone, mais il ne porta pas à une assimilation massive linguistique et culturelle des habitants de ces zones et au changement de leur caractère ethnique. Le nombre limité des inscriptions latines et leur diffusion principalement dans des centres urbains ou à proximité des voies reliant ces provinces, le confirment. Leur nombre, environ 200, fut moindre à celui de toute autre province romaine¹⁰. Mais le témoignage le plus frappant c'est le fait qu'en Illyrie du Sud ne naquit aucun idiome roman, mais une langue ancienne continua à se conserver laquelle se présente, historiquement et linguistiquement parlant, comme une continuité et un développement d'un dialecte illyrien.

⁹ C. Vătăşescu, *Les debuts de la christianisation des Albanais...*, à propos du livre de G. Schramm "Anfänge des Arbanischen Christentums", in "Revue des études sud-est européennes", tome XXXIII, 1999, nr. 3-4, p. 317.

¹⁰ Voir à ce propos Skënder Anamali, *Nga ilirët tek shqiptarët*, dans "Kuvendi I i Studimeve ilire", Tiranë, 1974.

L'historien roumain renommé E. Condurachi, en traitant ce problème, a écrit: "*Il est difficile de parler, en un premier regard, de romanisation en Illyrie du Sud, parce qu'il n'y a pas eu de remplacement d'un idiome autochtone, appelons – le un dialecte de l'illyrien, par une langue romane. En ces lieux les Illyriens ou plus précisément une grande partie des Illyriens ont conservé jusqu'à l'arrivée des Slaves une grande partie de leur héritage linguistique et culturel préromain*"¹¹.

Cicerone Poghirc aussi, lorsqu'il traite la romanisation linguistique des Balkans, parle d'îlots non-romanisés à l'intérieur de cet espace, parmi lesquels il cite les Albanais, qui ne furent jamais romanisés.

Le fait que le processus de romanisation a eu lieu dans des territoires plus internes du sud-est d'Europe et a mené à la substitution d'une langue autochtone par une langue romane dans la province romaine la plus orientale, en Dacie où la domination romaine s'étendit environ trois siècles plus tard qu'en Illyrie du Sud, a ses propres raisons.

Les facteurs romanisants en Dacie ont été plus présents et ont agi avec plus d'intensité qu'en Illyrie du Sud. Au II^{ième} et III^{ième} siècle de notre ère le centre des opérations militaires et défensives romaines fut déplacé, comme on le sait, dans la vallée du Bas Danube. Un grand nombre de forces militaires y fut concentré pour protéger la frontière orientale de l'Empire contre les vagues des tribus barbares. D'autre part en Dacie, suite aux conditions économiques plus favorables, dues aux champs fertiles et aux richesses minérales, un grand nombre de colons romains ou romanisés, de marchands et de commerçants, y ont été installés. Tout cela a favorisé la construction des voies de communication, la circulation des personnes et des marchandises, les contacts avec la population locale et a, donc, accéléré la romanisation de cette province. En un mot, Rome, favorisée par la position la position géostratégique et attirée par les richesses naturelles de Dacie, y a exercé une politique de colonisation bien plus active qu'ailleurs.

¹¹ E. Condurachi, *Disa apekte të politikës romake në trevën ilire në shekullin I të erës sonë*, dans "Kuvendi I i Studimeve ilire", Tiranë, 1974, p. 156.

Tandis qu'en Illyrie du Sud les intérêts économiques de Rome furent plus limités. La concentration militaire et la colonisation, à cause de la configuration géographique du terrain, ont eu lieu plutôt dans les centres urbains.

Comme l'a remarqué l'historien connu de l'Empire Romain, Teodor Mommsen, la population autochtone des zones montagneuses et isolées a pu conserver et développer la langue maternelle.

Pourtant, il serait une attitude partielle d'accorder un rôle absolu au facteur géographique et de penser que la langue et l'élément ethnique autochtone ne furent conservés que dans des zones montagneuses et isolées d'Illyrie, comme on l'a souligné souvent dans les études consacrées à ce sujet. D'autres facteurs historiques, culturels et linguistiques sont également importants et nécessaires à la survie d'un peuple et de sa langue.

Comme l'a expliqué notre historien renommé Aleks Buda¹² "les Illyriens sont entrés sous la domination romaine avec une civilisation propre à eux relativement développée. Dans le territoire des Illyriens du Sud il y avait un grand nombre de villes importantes comme Scodra, Dyrrachium, Apollonie, Byllis, Buthroton etc., qui avaient atteint un degré de développement économique et social élevé. Les Illyriens avaient établi des rapports avec le monde grec dès le début du premier millénaire avant notre ère, lorsque les Grecs fondaient leurs colonies au bord de la mer Adriatique et Ionienne. Donc les Illyriens avaient assimilé beaucoup d'éléments de la culture et de la civilisation grecque. Cela constituait un facteur important de résistance au processus de la romanisation. Les chercheurs ont mis en évidence le fait que vers le Sud et le Sud-est de l'Europe, Rome se trouva en présence d'un monde illyrien et thrace, si fortement entré dans l'orbite des influences grecques, que' en dépit de la transformation de cette région en Provinces Romaines, elle ne réussira jamais à changer le caractère général de la civilisation matérielle et spirituelle de cette contrée du Sud-est de l'Europe.

Une population ancienne et autochtone, avec une culture et une civilisation à soi et consolidée, bien qu'attirée par les avantages d'une

¹² Aleks Buda, *Studime historike*, I, Tiranë, 1986, p. 44.

nouvelle civilisation ne peut pas facilement abandonner sa propre langue et sa culture. Il n'y a pas de doute que certaines couches riches de l'aristocratie illyrienne, concentrées dans les villes se soient adaptées à cette nouvelle domination en assimilant la langue et la culture de Rome et en se soumettant donc au processus de la romanisation, d'une part parce qu'elles voulaient profiter des facilités accordées par la domination romaine à monter les échelles de la hiérarchie dans l'administration de l'Empire, d'autre part, parce qu'elles étaient attirées par la culture et la langue latine. Mais ce processus n'aurait pas dû embrasser toute la population ni dans les villes.

Il y a également des facteurs linguistiques opposant à la romanisation. Les linguistes reconnaissent en général que l'influence d'une langue sur une autre est d'autant plus intense qu'il y a de ressemblances entre elles¹³. Il est bien probable jusqu'à l'évidence que le latin a rencontré en Illyrie du Sud une langue tout à fait différente de lui, même une langue à part dans la famille indo-européenne. Ce serait là un autre obstacle à la romanisation de la langue albanaise.

La division actuelle de l'albanais en deux dialectes principaux, le dialecte du Nord et le dialecte du Sud, avec des traits distinctifs anciens tels: la présence du rhotacisme et l'absence de la nasalisation au Sud et l'absence du rhotacisme et la présence de la nasalisation au Nord, témoigne en faveur de la thèse que la langue albanaise est conservée et usée sans discontinuité dans des espaces plus vastes et compactes comprenant non seulement des régions montagneuses de population paysanne, mais aussi des zones côtières de population urbaine.

À part cela, un nombre relativement grand d'emprunts au latin, leur extension en albanais, la variété des champs sémantiques touchés par l'influence latine, ainsi que l'étendue chronologique des éléments latins et leur assimilation par l'albanais selon les règles agissant systématiquement, tout cela en témoigne. Particulièrement importante se présente la terminologie chrétienne de source latine en albanais, laquelle plaide en faveur d'une pénétration ancienne de la religion chrétienne chez les Illyro-

¹³ O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, tome I, Bucarest 1929, p. 19.

Albanais et d'une vaste propagation de cette religion dans les territoires habités par eux. Citons à l'appui les noms paléochrétiens et les toponymes de type *Shënpal*, *Shënmëri*, *Shënkoll*, *Shëngjin*, *Shëngjon*, *Shëngjergj*, etc. À ce propos je trouve raisonnable l'opinion de A. Desnickaja, laquelle, en traitant le problème de l'origine et de la formation de la langue albanaise appuyée sur l'analyse de ses éléments latins, est d'avis que l'albanais ancien est formé par la fusion de deux couches linguistiques illyriennes, dont l'une à moitié romanisée dans les zones de plaines, où la colonisation romaine fut intensive et l'autre, la langue de la population illyrienne des zones de montagnes, atteinte superficiellement par la romanisation¹⁴. Cette opinion est en accord avec la conclusion de prof. E. Çabej, tirée au cours de ses études étymologiques sur l'albanais, que "l'élément hérité est prépondérant dans la partie du lexique relative à une manière de vivre près de la nature, avec une économie d'élevage et agricole, alors que l'élément emprunté est prédominant sur la partie du lexique relative à une activité multilatérale dans le domaine de la culture matérielle et morale. De toute façon, continue l'auteur, une chose peut être affirmée en toute sûreté: la quantité de l'élément emprunté et la quantité d'élément hérité montrent d'une part le degré de l'influence étrangère sur l'albanais, d'autre part le degré de résistance de cette langue"¹⁵.

Dernièrement, le facteur historique et psychologique, l'esprit de l'insoumission, l'instinct de l'autodéfense, cultivé historiquement, les efforts incessants pour conserver la langue, les mœurs et ses traditions, tout cela a contribué à rendre possible la survie de la langue albanaise.

Nombre de chercheurs n'ont pas manqué de mettre en évidence ces traits des Albanais. A. Meillet, en parlant de la vaste influence du latin sur le vocabulaire albanaise, n'oublie pas de dire que "dans leur pays ils (les Albanais - SM) gardent tenacement leur langue, comme leur nation a son caractère propre; et tout petit qu'il est, leur groupe est résistant"¹⁶. De même

¹⁴ A. Desnickaja, *Mbi prejardhjen e gjuhës shqipe*, dans "Studime" 5, 6, 7, Prishtinë, 2001, p. 181-192.

¹⁵ E. Çabej, *Studime etimologjike në fushë të shqipes*, I, Tiranë, 1982, p.114.

¹⁶ A. Meillet, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, 1928, p. 29.

le savant roumain Jon Aureliu Candrea confirme la même chose à propos des Albanais: "Ces habitants des montagnes ne se sont jamais soumis à la moindre autorité. Les anciens Grecs ont occupé uniquement la côte de l'Adriatique, car ils eurent des villes importantes comme Apollonie et Dyrrachium; les Roumains laissèrent ces tribus indépendantes; ni les empereurs de Constantinople, ni les maîtres de la Rascia ne réussirent jamais à les soumettre à leur administration¹⁷."

En résumant ce que nous venons d'exposer jusqu'ici, nous pouvons dire que l'albanais, qui réussit à survivre comme une langue à part dans les territoires s'étendant à l'Ouest des Balkans, n'est pas un produit conservé quelque part, dans une zone montagneuse et isolée et implantée plus tard dans les territoires actuels. L'albanais est le résultat d'un processus historique normal, étendu dans le temps et dans l'espace. Durant ce processus dans les territoires des Illyriens il y a eu sans doute des déplacements de la population du pays soit des centres urbains vers les zones montagneuses internes pendant les invasions étrangères, soit des zones montagneuses internes vers les centres citadines et les zones côtières en temps de paix. Il y a eu donc un contact constant de la population locale des différents territoires. C'est pour cette raison que la langue albanaise, en tant qu'une entité linguistique et culturelle, résultat de ce processus historique, comporte dans son lexique et dans sa structure grammaticale cette matière linguistique locale, laquelle a été mieux conservée dans les zones internes montagneuses, ainsi que la matière linguistique qui a été élaborée dans les territoires urbains en symbiose avec le latin et qui avait beaucoup subi l'influence de ce dernier.

Toutefois, l'albanais a pu survivre; ce n'aurait pas été un grand péché si elle fut romanisée, mais ce fut une grande chance qu'elle a été conservée

¹⁷ J. A. Candrea, *Limba albaneză în raporturile ei cun limba română*, Bucuresti, 1930. P.15.

dans les territoires du Sud-Est de l'Europe. Au lieu d'avoir eu une autre langue romane balkanique, l'on a une langue toute particulière, héritière d'une civilisation ancienne qui constitue une valeur authentique dans le trésor de la culture mondiale.

Jani THOMAI

LEXICOGRAPHIE INTERBALKANIQUE: VU DE L'ALBANAIS

Tout d'abord nous voudrions mentionner et souligner que les conditions désormais connues géographiques et historiques (et même politiques) des Balkans, les contacts entre pays voisins, les ressemblances typologiques des langues ainsi que les échanges culturels et les besoins de communication entre les Etats dans de différents domaines de la vie, comme l'éducation, la culture, les sciences, le business de même que l'ensemble des intérêts des études scientifiques dans le domaine de la lexicologie comparée ou de l'étymologie, ont stimulé entre autres la rédaction des dictionnaires bilingues (plus rarement plurilingues) albanais – une autre langue balkanique et vice-versa. Sur ce point une observation ayant comme point de départ la langue albanaise serait suffisante à constituer le concept ainsi que le terme de *lexicographie interbalkanique*, qui sans doute couvre un espace plus large que celui qui s'engage unilatéralement de la langue albanaise, puisqu'il englobe également les dictionnaires bilingues à la base des autres langues balkaniques.

Les éléments principaux de cette observation relèvent de la linguistique et de la théorie lexicographique. Parmi ces éléments l'on pourrait citer: la typologie des dictionnaires, leur variété et leur volume selon chaque langue, l'ancienneté du point de départ historique, les langues et leur part dans les dictionnaires, le but et la destination des dictionnaires, la qualité scientifique face à la théorie lexicographique contemporaine, les circonstances restrictives et les conditions stimulantes. Soulignons maintenant quelques données sur certains de ces éléments:

La typologie lexicographique

On sait que la lexicologie albanaise commence par le dictionnaire bilingue latin-albanais de Frang Bardhi, "*Dictionarium latino-epiroticum*" (*Dictionnaire latin – albanais*), qui date de 1635 et contient environ 5000 mots latins et 2700 mots albanais. Cette oeuvre a été inspirée et conditionnée par les mêmes circonstances de l'époque qui ont incité la

création d'autres documents fondamentaux de la langue albanaise. Sur le plan balkanique la lexicologie albanaise connaît comme premières oeuvres deux petits dictionnaires plurilingues du 18^e siècle: "*Fjalor greqisht – vllahisht - shqip*" (*Dictionnaire grec – valaque - albanais*), rédigé par Théodor Kavalioti et "*Fjalor greqisht – vllahisht – bullgarisht - shqip*" (*Dictionnaire grec – valaque – bulgare - albanais*), rédigé par Daniel Voskopojari. Sur le plan général de la typologie lexicographique, il reste plus sensible le poids des dictionnaires bilingues et parmi eux prédominant, pour des raisons d'ordre divers, les dictionnaires: l'une des langues balkaniques - albanais. À part les dictionnaires variant selon le volume (de poche, petits, moyens) dont certains vont être repris plus bas, l'on a rédigé également des dictionnaires de types divers selon les différentes matières. Ainsi, à part les dictionnaires généraux, l'on a rédigé et publié des dictionnaires terminologiques bilingues comme "*Fjalor terminologjik serbokroatisht-shqip*" (*Dictionnaire terminologique serbo-croate-albanais*) (Prishtina, 1961), rédigé par Shefqet Veliu, Sulejman Drini, Adulla Zajmi; "*Fjalor i terminologjisë së ekonomisë (serbokroatisht-shqip)*" [*Dictionnaire terminologique d'économie (serbo-croate – albanais)*] (Prishtina, 1973), rédigé par Hajrulla Gorani; il y a eu de même la publication des dictionnaires phraséologiques bilingues grec-albanais comme "*Fjalor greqisht - shqip*" (*Dictionnaire grec - albanais*) (Berat, 1999) et plurilingues comme "*Fjalor frazeologjik ballkanik*" (*Dictionnaire phraséologique balkanique*) en cinq langues: albanais, bulgare, grec, roumain, serbo-croate (Tirana, 1999), avec environ 5000 unités phraséologiques, rédigé par Jani Thomai, Xhevat Lloshi, Rusana Hristova, Ana Melonashi.

La variété et le volume

Même si l'on ne peut pas rendre compte ici de l'entière bibliographie des dictionnaires albanais – une autre langue balkanique et vice-versa, l'on tâchera de présenter seulement ceux qui marquent une frontière ou un nouveau type. Dans la lexicographie interbalkanique, partant de la langue albanaise, la lexicographie bilingue albano-serbo-croate peut être considérée comme la plus riche, surtout avec des dictionnaires de poche et du type moyen. Comme on l'attendait, cette lexicographie connaît un épanouissement important après la deuxième guerre mondiale, quand sont

publiés plus de dix dictionnaires bilingues, surtout avec la publication de *"Fjalor serbokroatisht - shqip"* (Dictionnaire serbo-croate - albanais), 1947, rédigé par Voisslav Dançetoviç, Aleksandër Xhuvani, Kostaq Cipo et Eqrem Çabej, un petit dictionnaire avec un corpus lexical de l'albanais en dialecte tosqe. À la même époque l'on met en circulation *"Fjalor serbokroatisht - shqip"* (Dictionnaire serbo-croate - albanais), rédigé par Kujundziç, suivi d'autres dictionnaires bilingues plus volumineux, dont on pourrait citer *"Recnik Srpskogo ili Hrvatskogo i arbanaskogo jazika"* (Dictionnaire de la langue serbe ou croate et albanais), publié à Zagreb, 1950, avec 40000 mots, rédigé par Henri Bariç; *"Fjalor serbokroatisht - shqip"* (Dictionnaire serbo-croate - albanais), 1953, rédigé par Sokol Dobroshi; *"Fjalor serbokroatisht - shqip"* (Dictionnaire serbo-croate - albanais), 1976, rédigé par Mikel Ndreca, avec 30000 mots; *"Fjalor shqip - serbokroatisht"* (Dictionnaire albanais - serbo-croate, Tome 2, Prishtina, 1980), rédigé par Mikel Ndreca, Nazmi Rrahmani; *"Fjalor serbisht - shqip"* (Dictionnaire serbe - albanais), Tirana, 2003, avec 30000 mots, rédigé par Hasan Çipuri. Pourtant les dictionnaires les plus volumineux et les plus qualitatifs serbo-croate - albanais et albanais - serbo-croate peuvent être considérés ceux rédigés par l'Institut Albanologique de Prishtina. Un groupe de lexicographes réunis au sein de cet Institut (Abdulla Zajmi, Medi Bardhi, Sulejman Drini, Latif Mulaku, Gani Luboteni, Sitki Imami) a rédigé à Prishtina, en 1974, *"Fjalor serbokroatisht - shqip"* (Dictionnaire serbo-croate - albanais), contenant à peu près 50 000 mots et en 1982 un autre *"Fjalor shqip - serbokroatisht"* (Dictionnaire albanais - serbo-croate), du même volume à peu près .

Après la lexicographie serbo-croate - albanaise l'on pourrait classer celle albano-grecque, surtout avec: *"Fjalor shqip-greqisht"* (Dictionnaires albanais - grec) de 1971 et *"Fjalor greqisht - shqip"* (Dictionnaire grec - albanais) de 1993, avec à peu près 50000 mots chacun, tous les deux rédigés par Niko Gjini. À part ceux-ci, parmi les autres publications l'on pourrait citer aussi deux dictionnaires: *"Fjalor greqisht-shqip"* (Dictionnaire grec - albanais), Athènes, 1997, élaboré par Kostandinou G. Papafile et *"Fjalor greqisht - shqip"* (Dictionnaire grec - albanais), Tirana, 2001, rédigé par Hysen Sinani.

En ce qui concerne la langue bulgare, l'on a jusqu'à maintenant seulement un dictionnaire qui attire l'attention, c'est "*Fjalor bullgarisht - shqip*" (*Dictionnaire bulgare-albanais*), Sophia, 1958, élaboré par Thoma Kacorri, T. Tartari, S. Pasho, L. Grabocka.

Il est quelque peu plus élevé le nombre des dictionnaires construits autour du macédonien. Le premier dictionnaire macédonien - albanais est celui rédigé par Mile Qervezirovski et Lutvi Rusi, publié à Skopje, "*Fjalor maqedonisht - shqip*" (*Dictionnaire macédonien - albanais*), qui remonte à 1967. Puis il y a "*Fjalor (dykatësh) maqedonisht-shqip e shqip-maqedonisht*" [*(Double) dictionnaire albanais - macédonien et macédonien - albanais*], rédigé par Kimete et Adnan Agai, contenant à peu près 13000 mots. Plus récemment l'on a publié à Tirana, en 1995, "*Fjalor shqip-maqedonisht*" (*Dictionnaire albanais - macédonien*), élaboré par Ramazan Çadri, pour arriver tout récemment à un dictionnaire plus volumineux, "*Fjalor maqedonisht - shqip*" (*Dictionnaire macédonien - albanais*), avec environ 42000 mots, rédigé par Haki Ymeri et Zihni Osmani, publié à Skopje en 2000.

Contrairement aux prévisions, il est absent le nombre des dictionnaires fondamentaux sur le roumain. Comme nous savons, en Roumanie (comme en Bulgarie), demeurent depuis longtemps des communautés et des sociétés albanaises, qui ont consacré une grande partie de leur temps aux différentes activités culturelles et politiques. En Roumanie aussi il y a eu un grand contingent d'étudiants et de spécialistes albanais qui ont suivi là des études et des recherches dans des disciplines différentes. D'autre part, une grande communauté valaque vit depuis des années en Albanie. Malgré ces circonstances très favorables au développement d'une lexicographie bilingue albanaise - roumaine et vice-versa, le dictionnaire le plus ancien est seulement celui de Šerban Tabacca "*Albanez-Român Dictionar Român-Albanez*" (*Albanais-roumain Dictionnaire Roumain - albanais*), publié à Bucarest en 1966, dictionnaire de poche, contenant 13000 mots, dont l'auteur lui-même s'exprime dans la préface, qu'il ne se donne pas pour objectif d'offrir une réflexion très approfondie scientifiquement. Aux années '90 cette branche de la lexicographie interbalkanique connaît un essor important avec de nouveaux dictionnaires, comme: "*Fjalor rumanisht - shqip*" (*Dictionnaire roumain -*

albanais”), publié à Tirana, en 1999, avec environ 20000 mots, rédigé par Vangjel Kovaçi, et “*Fjalor rumanisht - shqip*” (*Dictionnaire roumain - albanais*), Tirana, 2000, contenant également 20000 mots, rédigé par Jorgji N. Papailia, Dionis Bubani etc.

A la fin de cette observation sur la variété de la lexicographie interbalkanique (toujours vue de la langue albanaise), c’est le tour de la langue slovène avec “*Fjalor sllovenisht - shqip*” (*Dictionnaire slovène - albanais*), élaboré par Nikollë Berisha et publié à Tirana en 2002.

L’ancienneté historique

En ce qui concerne l’ancienneté historique de la lexicographie interbalkanique vue de la langue albanaise il n’y a pas quelque chose de particulièrement spécifique à signaler; en général l’ancienneté de l’élaboration et de la publication de ces dictionnaires a été conditionnée par les circonstances historiques et politiques, par l’intensité des échanges culturels et aussi par la situation géopolitique comme c’est le cas des dictionnaires albanais-serbo-croate et vice-versa, rédigés et édités en Kosovë. À part les deux petits dictionnaires de Théodor Kavalioti et de Daniel Voskopojari, lesquels n’atteignent ni quant au volume ni quant à la stature scientifique, le niveau souhaité par leur typologie et leurs valeurs historiques, l’on accorde la première place, quant à l’importance, au dictionnaire de la langue albanaise “*Leksikon tis alvaniqis glosis*” (*Dictionnaire de la langue albanaise*) de Kostandin Kristoforidhi, publié à Athènes, en 1904, avec 12000 mots environ. Sa typologie a été spécifiée dans sa réédition de 1961 intitulée, “*Fjalor shqip - greqisht*” (*Dictionnaire albanais - grec*), même si l’objectif de l’auteur était simplement la composition d’un dictionnaire de la langue albanaise.

La destination et les valeurs

Puisque nous parlons de ce dictionnaire, nous pouvons ajouter quelque chose maintenant sur la destination et les valeurs générales des dictionnaires albanais – une autre langue balkanique et vice-versa. On sait par la théorie lexicographique que la rédaction des dictionnaires suit deux objectifs principaux: mettre en lumière la richesse lexicale, phraséologique et sémantique des langues et servir d’appui à la pratique linguistique, c’est-à-dire à tous ceux qui voudraient trouver un support dans ces dictionnaires pour l’appréhension et la compréhension des langues différentes. Le premier

objectif vise aussi à donner une contribution dans les études scientifiques. En général, l'on pourrait dire que les dictionnaires albanais-une autre langue balkanique et vice-versa, qui sont rédigés et publiés jusqu'à présent, ont visé avant tout le deuxième objectif, donc celui pratique, c'est-à-dire venir en aide à ceux qui apprennent des langues ou qui ont besoin de comprendre des mots ou des expressions des autres langues. Cet objectif, le niveau scientifique actuel ainsi que la préparation et l'expérience lexicographique des rédacteurs ont déterminé la typologie des dictionnaires selon le volume (de poche, moyens et petits) et en parfaite conformité avec cette typologie, les proportions de représentation des différentes couches lexicales, le niveau de l'analyse sémantique et le volume des structures sémantiques, quand ces choix se sont manifestés vraiment et délibérément scientifiques. Même la première ambition de la rédaction de ces dictionnaires, c'est à dire la mise en évidence des richesses lexicales, phraséologiques et sémantiques des langues et en conséquence la visée comparative, particulièrement dans les dictionnaires les plus volumineux, a été au service de l'utilisation pratique de ces outils linguistiques. Entre-temps la qualité scientifique et les valeurs de ces dictionnaires doivent être jugées en tenant compte des circonstances dans lesquelles ils ont été rédigés. Ainsi il faudrait prendre en considération le niveau général de la lexicographie balkanique et à son intérieur de celle albanaise contemporaine, la formation et l'expérience scientifique des rédacteurs, les intentions susmentionnées, l'héritage lexicographique albanais, de même que la discipline traitée et le niveau de sa connaissance. Tout de même, tous ces dictionnaires albanais – une autre langue balkanique et vice-versa, élaborés et publiés jusqu'à maintenant, constituent en eux-mêmes un héritage et une tradition lexicographique nationale proprement albanaise en prenant ainsi le statut d'une composante légitime de la lexicographie interbalkanique qui inspire à envisager pour le moment trois principaux projets scientifiques:

1. L'engagement dans la rédaction des autres dictionnaires bilingues albanais-une autre langue balkanique et vice-versa, plus volumineux, plus qualitatifs et plus contemporains, de manière à répondre aux exigences énumérées ci-dessus. Dans le cadre de l'intégration balkanique, ces dictionnaires ne sont pas simplement nécessaires, mais ils deviennent indispensables. À part cela, pour la rédaction de ces outils, nous disposons

actuellement de bonnes conditions de collaboration et de communication scientifiques, ainsi que d'autres facteurs indispensables dans le domaine de la lexicographie (les lexicographes, les fichiers électroniques, les nouvelles techniques et les méthodes contemporaines plus rapides et plus fiables).

2. L'incitation à entreprendre la rédaction d'un dictionnaire fondamental balkanique d'un substrat général, lexical et sémantique. Les valeurs scientifiques, comparatives et pratiques d'un tel dictionnaire sont compréhensibles et sa rédaction paraît à présent tout à fait possible. Il faudrait ajouter encore que ce dictionnaire nous donnerait la possibilité de relever cette couche lexicale commune des langues balkaniques, qui constitue ce qu'on appelle "le noyau linguistique balkanique".

3. L'encouragement à initier la rédaction d'un historique ou d'une histoire de la lexicographie interbalkanique, une autre oeuvre très utile et facile à réaliser. Cet historique lexicographique balkanique pourrait être accompagné d'une bibliographie complète des dictionnaires bilingues et plurilingues élaborés jusqu'à maintenant.

Les dimensions et la physionomie de ces oeuvres seront précisées dans les projets respectifs. L'organisation du travail et la réalisation des ouvrages dépendent de nos désirs et de notre bonne volonté.

Cătălina VĂTĂȘESCU

**REPARTITION EN DOMAINES LEXICAUX DES TERMES
D'ORIGINE LATINE CONSERVES EN ROUMAIN ET EN
ALBANAIS**

(L'exemple des descendants roumains et albanais des mots latins
désignant les voies de communication)

Les mots latins conservés en roumain et en albanais ont fait l'objet d'une série impressionnante de travaux comparatifs signés par Br. Miklosich, H. Schuchardt, G. Meyer, N. Jokl, H. Pedersen, W. Meyer-Lübke, Ov. Densusianu, I. A. Candrea, S. Pușcariu, Th. Capidan, M. Bartoli, C. Tagliavini, P. Skok, Al. Philippide, I. Şiadbei, E. Çabej, Al. Rosetti, W. Bahner, H. Mihăescu, I. Fischer, Gr. Brâncuș, H. Haarmann, E. Banfi, G. B. Pellegrini, A. V. Desnickaja, G. R. Solta, C. Pogirc, J. Kristophson, B. Janson, Addolorata Landi, P. Di Giovine, M. A. Gabinschi, A. lu. Rusakov, N. S. Suhacev, M. Sala, Mioara Avram, Victoria Popovici.

La plupart des chercheurs ont été intéressés par la conservation en roumain et en albanais - par rapport aux langues romanes occidentales - de l'inventaire lexical latin. De règle, ils ont constaté la présence ou l'absence en roumain et/ou en albanais des séries de termes, en accordant moins d'attention au fait si ces mots se sont conservés dans les mêmes domaines lexicaux qu'en latin ou non et si le roumain et l'albanais incluent les mêmes mots dans les mêmes domaines lexicaux ou dans des domaines différents. Inversement, il est intéressant de constater si dans un certain champ lexical les deux langues utilisent les mêmes mots latins, ou des mots différents. Le jeu entre le changement et la conservation de la structure des domaines onomasiologiques, qu'on peut observer dans l'évolution du latin au roumain et du latin qui a influencé la phase ancienne de l'albanais à l'albanais attesté, peut être vraiment instructif pour l'évolution parfois convergente, parfois divergente des zones du latin balkanique. Les riches résultats des travaux précédents permettent maintenant une telle approche, qui pourrait mettre en évidence des aspects culturels et de civilisation.

Comme illustration, nous avons choisi quelques termes désignant en latin les voies de communication et la manière dont le roumain et l'albanais les ont conservés ou les ont remplacés.

Comme on le sait, les langues romanes ont perdu la majorité des noms qui désignaient en latin les différentes espèces de chemins¹. Pourtant, un de ces termes, VIA, a été conservé par toutes les langues romanes, à l'exception du roumain². A l'avis de S. Puşcariu³, le roumain a spécialisé comme terme générique pour la notion de «chemin» un mot latin du domaine pastoral, CALLIS «sentier dans la montagne utilisé par les troupeaux, piste des troupeaux, sentier tracé par les animaux»⁴, en éliminant VIA, mot qui, se référant à la route qui conduisait à la ville, appartenait au vocabulaire urbain. Pourtant, selon Al. Rosetti, le sens de «via» est attesté pour CALLIS dès le latin, sans être une évolution spécifique au roumain; par contre, elle apparaît en italien aussi⁵.

En ce qui concerne le rapport entre le roumain et l'albanais, H. Mihăescu considérait que l'albanais a emprunté le mot qui a survécu dans les langues romanes occidentales et qui était courant dans le latin classique, VIA, alors que le roumain a conservé un mot populaire, CALLIS⁶. Donc, la présence de VIA en albanais a été considérée comme une marque unissant cette langue et les langues romanes occidentales. Si la majorité des auteurs ont souligné le fait que les conditions extra-linguistiques de l'évolution du

¹ Voir, par exemple, L. Şăineanu, *Incercare asupra semasiologiei limbii române*, édition soignée par Livia Vasiliuţă, Timișoara, 1999, p.220, S. Puşcariu, *Locul limbii române între limbile romanice*, en S. Puşcariu, *Cercetări și studii*, édition soignée par Ilie Dan, préface de G. Istrate, Bucarest, 1974, pp.160-161; S. Puşcariu, *Limba română. I. Privire generală*, préface de G. Istrate, notes et bibliographie par Ilie Dan, Bucarest, 1976, p.317; H. Mihăescu, *La romanité dans le Sud-Est de l'Europe*, Bucarest, 1993, pp.112, 412.

² *Istoria limbii române*, Academia RSR, vol.11, rédacteur responsable I. Coteanu, Bucarest, 1969, p. 124.

³ S. Puşcariu, *Romania de est și de vest în domeniul limbii*, en S. Puşcariu, *Cercetări...*, p.463; voir aussi *Dicționarul limbii române*, Academia Romana, s.v. cale.

⁴ G. Giuşu, *Dicționar latin - român*, Bucarest, 1983.

⁵ Al.Rosetti, *Istoria limbii române*, Bucarest, 1986, p. 182

⁶ H. Mihăescu, *Les éléments latins de la langue albanaise*, en «Revue des Etudes Sud-Est Européennes» IV (1966), 1-2, p.II, 26.

roumain n'ont pas permis la conservation de ce terme de civilisation romaine⁷, il y a d'autres spécialistes pour lesquels la présence du mot en albanais permettrait de supposer que le roumain a connu aussi le mot⁸.

Ceux qui considèrent que l'albanais a conservé lat. VIA tout comme les langues romanes occidentales laissent de côté la sémantique du terme albanais *vijë*. On n'a pas insisté jusqu'à présent sur le fait que dans l'albanais contemporain, le premier sens est «ligne, raie, traînée, trace, sillage» et que le sens qui semble ancien et qui a été très probablement emprunté au latin est «canal d'irrigation, ruisseau, rigole»; «canal d'un moulin, bief d'un moulin»⁹. En albanais le mot latin est entré avec son sens spécial «canal, tuyau, conduit»¹⁰ et non pas avec son sens principal, conservé par les langues romanes, «route, chemin». On peut supposer que du sens «fossé», qu'il a retenu du latin, l'albanais a développé le sens agricole de «sillon» et le sens de «ligne», courant aujourd'hui.

Le terme *vijë* avec le sens «canal» est très important dans le recueil de normes juridiques coutumières, connu sous le nom de *Kanuni i Lekë Dukagjinit*¹¹, où l'on trouve deux chapitres dédiés à l'utilisation commune du moulin et du canal d'irrigation d'un village. Il y a des communautés qui ont un seul canal pour moulin (*vija e mullinit*, au pluriel: *vi e mullijve*, puisque plusieurs moulins se trouvent le long d'un seul canal, dont chaque moulin se sert à tour de rôle) et pour irriguer les cultures (*vija e arnajve*). C'est l'emploi du canal pour l'arrosage qui a priorité, puisque, sans récolte, les moulins n'ont pas de travail (§343). Il faut souligner à cette occasion l'existence de cet

⁷ Voir aussi G. Bonfante, *Studi Romeni*, Roma, 1973, p.272.

⁸ J. Kristophson, *Romanische Elemente im Albanischen*, en «Zeitschrift für Balkanologie» 24(1988) 1, p.80

⁹ *Fjalor i gjuhës së sotme shqipe*, Tiranë, 1980, V. Kokona, *Fjalor shqip — frëngjisht*, Tiranë, 1977; D'ailleurs, en 1908, le dictionnaire de la Société "Bashkimi" enregistre seulement les sens «canale, rigagnolo, solco, ruga, scolo» (*Fjaluer i rii i shqypes, perbâam preje shoqniët t'Bashkimit*, Shkodër, nouvelle édition, Prishtinë, 1980). De même, dans S. E. Mann, *An Historical Albanian - English Dictionary*, London - New York - Toronto, 1948, p.557, les premiers sens sont «channel, furrow, ditch, groove, waterway, canal, sewer»; voir aussi A. Leotti, *Dizionario albanese - italiano*, Roma, 1937.

¹⁰ G. Guțu, *Dicționar...*, s.v.

¹¹ *Kanuni i Leke Dukagjinit, përmbledhur dhe kodifikuar nga Sh. Gjeçovi*, me biografi dhe parathënie të Prof.dr. S. Pupovcit, Prishtinë, 1972; voir surtout §§341 et suiv., 351 - 386.

ensemble de régies, qui détaillent toutes les conditions nécessaires assurant l'établissement et le maintien - d'une génération à l'autre - du trajet du canal, l'ordre de l'accès à l'irrigation et les soins et les réparations exigés par le bon état du canal. Il est hors de doute que nous sommes en présence d'une réalité importante de l'agriculture traditionnelle albanaise. Il faut retenir quelques syntagmes: *udha e vijës* «la voie du canal» (§§345-348), *âma e vijës* «le lit du canal» (§357), *vija kalon* «le canal passe» (§§353,359), *pjestar n'ujët e vís* «participant à l'arrosage à l'aide du canal d'irrigation» (mot à mot: «participant à l'eau du canal», §365). Il est très intéressant le titre d'un paragraphe de *Kanun*: *Vija e mullinit lype udhën e vet* «le canal (le bief) du moulin exige sa propre voie» (§345). Les deux paragraphes suivants précisent quelle est la largeur de la voie (*udha*) permettant le passage d'un cheval avec son fardeau et donnent l'explication de la nécessité de cette voie: la voie (*udha*) est utilisée par le meunier pour le nettoyage du canal (*vija*) et pour le réglage du débit. On voit, donc, que le terme pour la notion de «route» est *udhë* et non pas *vijë* et que le texte fait la distinction, à l'aide des deux mots, entre les deux notions: «voie» et «canal».

Il faut observer que s'il n'a pas conservé lat. VIA avec le sens de «route», l'albanais inclut dans le vocabulaire des voies de communication le descendant de l'adjectif PUBLICA du syntagme VIA PUBLICA: l'adjectif *pukë* est utilisé en albanais seulement en combinaison, à savoir avec le même terme *udhë* (et non pas avec *vijë*): *udhë pukë* «route principale». Déjà en 1635, Fr. Bardhi traduisait lat. *publica via* par *udhe pukë*¹². Employé uniquement avec le terme désignant la route, *pukë* devient nom avec la sens «grande route commerciale, très circulée», et même le nom d'une région, *Puka*, que Fr. Bardhi expliquait en 1637, dans un rapport au Vatican, comme dû au fait que la région en question était traversée par une route très fréquentée¹³. Le souvenir de la grande route romane *Via Egnatia*, qui parcourait l'actuelle Albanie, semble lié au terme *pukë* et non pas au terme *vijë*, inclus dans un autre domaine lexical qu'en latin¹⁴.

¹² F. Blanchus, *Dictionarium latino — epiroticum, Romae 1635*, édité par M. Roques, *Le dictionnaire albanais de 1635*, Paris, 1932, p. 115; voir aussi K. Ashta en «Buletin shkencor i Institutit Pedagogjik dyvjeçar të Shkodrës», *Shkodër XII* (1975) 1, p.81; *udhë pukë* «strada publica» (Bashkimi, p.368), "public way, thoroughfare" (Mann, p. 407).

¹³ K. Ashta, *l.c.*, p. 93.

¹⁴ Selon L. Săineanu, *l.c.*, p. 429, en roumain aussi l'on aurait le souvenir de la voie romaine traversant le défilé de Turnu Roşu, nommée *Calea Troianului*.

Le descendant albanais du lat. VIA n'a pas fait concurrence au terme antérieur *udhë*¹⁵. Comme l'a montré E. Çabej, *udhë* est entré en concurrence avec *rrugë*, emprunt plus tardif fait à l'italien¹⁶, sur lequel nous reviendrons. Il faut noter que dans le très grand nombre d'expressions et syntagmes communs inventoriés pour le roumain et l'albanais par Gr. Brâncuș, se correspondent *cale* et *drum*, *udhë* et *rrugë*¹⁷ et jamais *vijë*. Dans les quelques expressions ou le dictionnaire explicatif de 1980 l'équivaut au terme *rrugë*, *vijë* semble être plutôt présent avec son sens «ligne»: *është në vijë*, *erdhi në vijë*. De même, les dérivés sont formés en partant du sens «ligne»: *vijoj* vb. «continuer, suivre», *vijim* «suite», *vijëz* n. «petite ligne», *vizë* «idem» et les verbes qui en dérivent (*vijëztoj*, *vizoj*, *vizat*, *vizatoj*), le composé *vija* - *vija* «raye».

Une innovation tardive du latin vulgaire semble être l'évolution sémantique qui fait que RUGA «ride» désigne la «rue»¹⁸. En albanais, comme nous avons déjà mentionné, le mot est entré tôt de l'italien (fait prouvé par le maintien de *g* intervocalique)¹⁹, devenant synonyme de *udhë*. Le mot latin RUGA n'a pas été conservé par le daco-roumain, mais il s'est maintenu avec une intéressante évolution sémantique en aroumain. Aroum. *arugă*, correspondant au daco-roum. *strungă*, signifie «endroit par où l'on fait entrer les brebis dans l'enclos; l'entrée dans un parc à moutons»²⁰. Il faut retenir l'explication de G. Giuglea, selon laquelle en aroumain nous sommes en présence du même développement sémantique qu'en Occident, appliqué toutefois pas au domaine des voies de communication, mais au domaine

¹⁵ L'étymologie du mot est controversée: du vieux grec ou autochtone (sans que le radical puisse être précisé); voir B. Demiraj, *Albanische Etymologien*, Leiden - Boston - Köln, 1997 et Vl. Orel, *Albanian Etymological Dictionary*, Amsterdam - Atlanta, 1997, avec bibliographie.

¹⁶ E. Çabej en "Studime filologjike" XXI (IV) (1967) 1, pp. 69-70.

¹⁷ Gr. Brâncuș, *Concordance lingvistice romano - albaneze*, Bibliotheca thracologica XXX, Bucarest, 1999, s.v. *cale*.

¹⁸ Pour la discussion autour de l'histoire de ce mot et de l'histoire de sa diffusion dans les langues romanes voir W. Bahner, *Einige spezifische Aspekte des rumänischen Wortschatzes in der Frühphase der rumänischen Sprachentwicklung*, en *Mélanges de linguistiques dédiés à la mémoire de Petar Skok*, Zagreb, 1985, pp.71-77.

¹⁹ Pourtant, M. E. Huld, *Basic Albanian Etymologies*, Columbus, Ohio, 1984, p. 110, n'exclut pas l'origine latine.

²⁰ T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân*, II-eme éd., Bucarest, 1974.

pastoral²¹. Le sens principal est celui de «passage». Giuglea met en évidence les relations entre les notions de «ride», «sillon», «fosse», que nous sommes d'avis qu'on peut remarquer aussi dans l'évolution de l'alb. *vijë*. Nous considérons qu'on peut parler également d'une autre correspondance entre l'albanais et le dialecte aroumain: les deux termes que nous avons signalés ont été intégrés dans les domaines pastoral et agricole.

Pour conclure, nous revenons à l'importance que le canal d'irrigation a dans l'agriculture traditionnelle albanaise. Dans le texte du *Kanun*, on trouve moins fréquemment que *vijë* le synonyme *vadë*, présent aussi dans le livre de Gj. Buzuku. G. Svane explique ce terme comme un emprunt fait au serbe et caractérisant le dialecte guègue²². Dans ce domaine, spécifique pour l'albanais, celui des dénominations pour le canal d'irrigation, entre aussi *vazhdë* «trace», que G. Svane considère comme un isolement du composé bulgare *vodovažda* «canal»²³. En albanais, tout comme *vijë*, le mot a gagné le sens «ligne, trace», mais il n'a pas gardé le sens «canal». Il faut, pourtant, observer, que *vazhdë* a formé, ainsi que *vijë* «ligne, trace», un verbe dérivé, ayant le sens «continuer»: *vazhdoj*.

²¹ G. Giuglea, *Cuvinte românești si romanice*, édition soignée par Florenta Sădeanu, Bucarest, 1983, pp. 55, 66.

²² G. Svane, *Slavische Lehmwörter im Albanischen*, Copenhague, 1992, pp.39, 243.

²³ G. Svane, *l.c.*, pp. 37-38.

Esat STAVILECI

PROCESSES AND DEVELOPMENTS IN THE SOUTHEASTERN EUROPE AND THE KOSOVA ISSUE

Introduction

This congress has addressed issues of interest for the people, states and the nations of Southeastern Europe throughout centuries. The theoretical discourses for these issues are valuable and they might assist and I hope they will assist to enlighten the magnitude of the processes and the developments in Southeastern Europe. The reviews of the Kosova issue in the present and in its future only confirm these discourses, particularly having under consideration the fact that in the historical crossroads through which the Kosova issue is passing today, viewed as an integral dimension of the unsolved Albanian issue, this issue itself provokes critical thinking.

1. When we talk about Europe in general the first component is the one of its clear indetermination, therefore there are increases, developments and changes that occur within it that component that "mean a change of system or structure as the times goes by". In particular the European Union represents an example of "regional economic and political integration" and it is right to say that "EU as an international organization, the European Union exceeds the objectives of the intergovernmental bodies and has important elements of supra-nation".

2. The organizers of the congress have included as the first "big" topic Southeastern Europe as a geopolitical concept and immediately afterwards the processes and the developments within it. Concepts are if you could say so "instruments to understand the developments". Geopolitics represents "the approach towards politics", which in itself represents "the determination that is made in politics". Geopolitics is in fact "an expression of continuity in the politics". However, it is wrong to think that by defining the phenomena you have solved the problem, because definition of the phenomena is a much more complicated problem as "there is a big distance between word and its meaning as well as between the name and the object".

Therefore a number of studies in the field of political science and political theory have been focused on Southeastern Europe.

3. Although it is "preferable" to talk more about the future than the past, it is worth returning to the political history of the Kosova issue in order to put that in to our use and enlighten the present in order to foresee the future. The greed of the Balkan neighboring states to expand their territories in Kosova's expense as well as their program that denied the existence of the Albanian nation are generally known in the history. In this perspective any serious analysis of the Kosova issue would be insufficient without a previous historical review of the Kosova problem itself. I am emphasizing this fact because the political theory was never in the Albanian's favor and their entire national being. The political history of Albanians is in fact a history of the oppression of their national being. This applies equally even to Kosova as a divided part of the Albanian issue. The issue of Kosova as one and maybe even the main problem of the unsolved Albanian issue have not emerged today. The Kosova issue was designed by the division of the Albanian ethnic body and its Albanian majority populated territories in the Balkans, a division that was approved by the London Congress (1913) and confirmed (stamped) by the second Versay Conference (1918-20), on which occasion in the middle of the Balkan wars half of the nation and half its territory "did not only remain outside of the new Albanian state but remained occupied by the neighboring countries, mainly Serbia".

4. Since than the Kosova issue is connected to the basic foundation of "the aspirations of the Albanian population of Kosova to be in charge of their political faith". The dissolution of the former Yugoslavia gave "a new and a strong impulse in a new geopolitical context" to the issue of Kosova in Southeastern Europe and beyond. In fact the dissolution of Yugoslavia presented the issue of Kosovo and its future in a "different institutional, political and international light", which gave it a Balkan and European dimension.

5. The issue of Kosovo is very important today for finding the paths of peace and cooperation in southeastern Europe and beyond. Finally, as Academic Gazmend Zajmi stated in its book *Vepra 1*, published by the Kosova Academy of Science and Art in Prishtinë, 1997 (page 59), "in order to understand the importance of the Kosova issue today and tomorrow, we

must understand the importance of the relations between Serbian and Albanian nations in the Balkans as the two biggest nations in the Balkanic relations with the weight not lesser than the relations between other nations in the Balkans for the peace, stability and cooperation in this part of the Southeastern Europe.”

6. The ethnic, historical, political and international character of Kosova today, defines its political-state position tomorrow. The issue of Kosova in its essence represents the issue of self-determination. That is in fact a natural and historical right of the majority population of Kosova, which must be respected not only on “ethnic basis” but also on the basis of “democratic reason” as a recognized right even by the current international law”.

7. The Serbian possessive positions towards Kosova, which refer to the history are not based in the methodological aspect of the evaluating the ethnic character of a territory as well as in the aspect of material historical truth, since Kosova despite such statements is neither a “cradle of the Serbian people” nor a “cradle of the Serbian state”. (For more details see: Dr. Gazmend Zajmi, Dimensions of the question of Kosova in the Balkans, Academy of Sciences and Arts of Kosova, Kosova Information Center, Prishtina, 1994)

8. The file of former Yugoslavia cannot be considered as “closed” without the just and entire international valorization of the ethnic body of Kosova and the political will of its people. Existence of Albania as an Albanian state cannot stand as an obstacle for the state status of Kosova. The truth speaks of a state of all nationalities that live in Kosova. Otherwise, the existence of two Albanian states in the Balkans can become a handicap rather than a geopolitical advantage for the Albanian people in the Balkans, particularly given their aspirations for centuries to live in one state.

9. Southeastern Europe needs deeper and long-term visions to secure the stable peace and cooperation between its nations. The humanist development in Southeastern Europe would remain incomplete without the inter-ethnic humanity. This fact should be the basic component for the perspectives of the Kosova’s future in Southeastern Europe. Not by “dressing” Kosova with the “joint coat” and enlist it as a member of the

European mechanisms “without a name”, but instead by creating the possibilities for Kosova to establish a functional state.

10. One thing is very obvious: the lack of Kosovo status blocks many development processes and keeps Kosova as a “hostage”. In the Kosova without a defined status, transitional, economic and political processes remain blocked; the privatization process is delayed; establishment of market economy principles is delayed; definition of property rights is delayed; the competencies of the provisional institutions of self-government are restricted; there is a lack of laws that enable the state-making process; the national, regional and international integration is not possible and Kosovo is generally unable to establish its economic and political systems.

11. The present situation and position of Kosova cannot remain as such for a longer time. This is clear for “everyone that is politically aware, that thinks with historical visions for the progress of inter-ethnic relations as it should be clear to the “international community and the international mechanisms that are involved in resolving the complex issues of the area of previously national Yugoslavia”.

12. Kosova has inherited many problems from the post-apartheid society as well as many other problems deriving from the five-year international administration of UNMIK. Kosova lacks development policies and as a consequence the rhythm of economic life is very slow. In addition, there is a lack of mechanisms for the implementation of policies.

13. Kosova faces restrictions that make the institutional governance rather difficult. Kosova still does not have a “constitution” but has instead the “Constitutional Framework”, which as UNMIK Regulation is not a “basic law”. Its title is much more symbolic than substantial. Kosova’s people are neither citizens nor nationals in the democratic meaning of the term, because they “vote for institutions whose right and reason of existence derives not from the people’s vote but from a different authority”. Besides this the right to vote and the institutions for which a citizen votes are not guaranteed, instead they are conditional and based on the good will. As a result these rights are not as they should be permanent and ultimate.

14. If we are looking not only at the causes of the situation but also at the instruments to overcome the situation we must emphasize the need for

the increase of the quality of governance as well as the overall life in general; facilitation of a partnership between UNMIK in a supervisory capacity and the national institutions with decision-making capacities; establishment of the democratic institutions which cannot be build without the transfer of reserved competencies from UNMIK; transfer the accountability for Kosova's governance to national institutions; to secure and guarantee the administrative security of Kosova and provide for the exercise of the national institution's competencies in the entire Kosova territory; to open international and national institutions for the citizens of Kosova, on who's behalf they shall operate; to clarify the purpose of standards for Kosova and to relate them to the need for the functional state based on the western-European advanced criteria of building democratic and comprehensive representational institutions, rule of law and good neighboring relations.

15. Kosova and its issue "touch upon an ethnic issue, which is broader than the Kosova territory and population, although its territory and population are not irrelevant in comparison with many European states".

Final Remarks

Based on a mosaic of ethnic, historical, geopolitical, political-constitutional and political-international arguments, Kosova as a region and a geographic, demographic and political entity with its ethnic and territorial attributes is one of the inter-ethnic knots of the Balkans; one of the increasingly important inter-ethnic knots of the Southeastern Europe and beyond; the just and entire resolution of which entails the independent state within the realities of the time, inter-ethnic conflicts and tensions would be left to the past and history, while a chance in the future shall be given to the humanity, friendship and respect between nations.

(addition)

House Committee on the International Relations

Hearing on Kosova

Statement from Esat Stavileci, Ph.D.

Professor of Law, University of Prishtina, Kosova and

University of Tetova, Macedonia

April 11, 2000

After the war, many positive changes have taken place in Kosova, for which the majority of the population is grateful of the international community, especially to the United States, which has repeatedly given the Albanian people of Kosova the hope for a better life, in the wake of the collective trauma from the Serbian genocide, the scope of which still remains concealed from the rest of the world.

Today, the international community is recommending to the Albanian people that they strengthen their dedication to peace and willingness to embrace their Serbian oppressors. They suggest that we look ahead to the future and the possibilities that it holds out to us. It will indeed be of great value to the Albanian people of Kosova if they understand that the path to peace and prosperity is a better alternative to endless violence and potential isolation within the international community.

However, in spite of all the positive changes that have been made in postwar Kosova, they are not enough, and decisive steps have to be taken to transform the status quo. The biggest problems facing postwar Kosova are de facto partitioning of Mitrovice, the incarceration of Albanian prisoners in Serbian jails in violation of international law, who are subject "kangaroo courts" and have no access to valid legal procedures of any kind, the ongoing presence of Serbian military forces within the internationally mandated "security zone", and acts of violence and lack of properly functioning judiciary.

The people of Kosova are convinced that independence represents the only just solution for Kosova, as well as for stability in the region, the achievement of which is the objective of the international community. We believe that ultimately independence will emerge as the only acceptable and lasting solution to the Balkan conflict.

There are evident, positive factors that favor developments in the direction of independence for Kosova, taking into consideration the presence of the international community on the ground as a starting point and based on UN Resolution 1244 and promise of the people of Kosova to abandon communism and to embrace democracy.

Other factors also have to be taken into consideration in determining the final status of Kosova:

First, the geographical and political map of former Yugoslavia has been changed. In contrast to the biased and unprincipled interpretations of the Badinter Commission, Kosova has the status of an equal unit in the confederal presidency of the former Yugoslavia.

Second, the 1974 Constitution was the legal basis of the creation of the former Yugoslavia and, therefore, it should be the basis for its dissolution.

Third, based on juridical/constitutional facts, Serbia and Montenegro cannot become the successor of former Yugoslavia without legal consequences, two which are especially significant...In addition, the "Federal Socialist Republic of Yugoslavia", based on the 1974 constitution, no longer exists.

Fourth, Kosova has not participated in any way with Serbia and Montenegro in the creation of a so-called New Yugoslavia. It should be noted that there are many, many voices in Montenegro calling for the independence of Montenegro from Serbia.

Fifth, Kosova has been put under a temporary international civil administration, and this fact alone is leading Kosova towards secession from Serbia-Montenegro. In addition, the Rambouillet agreement is not and cannot be considered a valid document under international law, which would give the right to the so-called Federal Republic of Yugoslavia to keep Kosova under "her umbrella".

There are at least ten arguments in favor of the independence of Kosova. They are:

(1) Ethnically and demographically, Kosova consists of a dominant Albanian majority living with a discrete national territory.

(2) The political will of the majority of the people of Kosova is to "live within their own territory according to their own set of rules".

(3)The right of self-determination of the Albanian people of Kosova is a national right, to be exercised within their individual territory.

(4)The existence of Kosova as a constituent, equal unit in the confederal presidency of the former Yugoslavia is well established in the Constitution, where its territory and borders are clearly delineated.

(5)The former Yugoslavia is in the process of dissolution. Bosnia, Slovenia, Macedonia, Croatia, and Serbia are independent. Therefore, Kosova is entitled to the same right.

(6)There is congruence between the ethnic character of the territory and the ethnic character of the government.

(7)The complex historical and political individuality, geography, and national structure of Kosova are clear.

(8)The Albanian people of Kosova have a natural, objective right to independence, because they are overwhelming majority of the population in Kosova and because they are a large and integral part of the entire Albanian population in the Balkans.

(9)Kosova has a strong social and economic base, which makes statehood a viable option.

(10) Kosova's right to independence is also a matter of social and political justice, because the Albanian population has been subject to massive human rights violation on a scale approaching genocide.

The independence of Kosova as a solution to the Balkan conflict is not only in the interest of the Albanian nation, but it is also the interest of the Serbian people. It will eventually lead to a democratization of the region and improved relationships among ethnic groups and between the Balkans states and the international community. Ultimately, it is more rational to put an end to a conflict than to keep it forever open. Therefore, I, along with the majority of Kosovar Albanians, believe that independence is the only choice.

Dritan EGRO

**THE PLACE OF ALBANIAN LANDS IN THE BALKAN
GEOPOLITICS DURING THE OTTOMAN INVASION**
(the 14th – 15th centuries)

Introduction

The Balkan Peninsula had been an available dwelling space for *Turks* since the 6th century,¹ but the first Turkish presence in Albanian lands is documented at the outset of the 11th century.² At the turn of the 11th century the first Turkish colonies were created around the Lake Ohrid.³

The Turkish-Albanian contacts became more common by the 13th century, when Muslim Turks served as mercenary soldiers in the Angevine and Byzantine provincial armies. In 1280-1, Michael VIII Palailogos used Turkish mercenaries to stop the advance of Charles I Angevine (d'Anjou) in Eastern Albania. In 1337, the Byzantine emperor Andronikos III Palailogos subjugated the Albanian nomads living between Kanina and Arta with the help of a Turkish army from the Emirate of Aydın (ca. 1337). The emir of Aydın, Umur beg, was remembered later by Ottoman ghazis as the first Turkish conqueror of the Balkans and was considered as the spiritual leader of the ghaza in Balkans.

In 1358, the despot of Janina, Nikephoros, John VI Kantakouzenos' son-in-law, invited Turkish soldiers to Arta in order to fight against his

¹ İnalçık H., *Türkler ve Balkanlar*, "Balkanlar", Ortadoğu ve Balkan İncelemeleri Vakfı, Eren Yay., İstanbul 1993, p. 9.

² In the Battle of Butrint (1081) the Normans of Robert Guiscard faced a Byzantine army that included about 2000 Turkish mercenaries: Norris H. T., *Islam in the Balkans - Religion and Society Between Europe and the Arab World*, Hurst & Company, London 1993, p. 33. For additional information, see: İbrahimi N., *Kontaktet e para të Islamit me popujt ballkanikë në periudhën paraosmane*, Logos-A, Shkup 1997, p. 44-5

³ Ternava M., *Popullsia e Kosovës gjatë shek. XIV-XVI*, Instituti Albanologjik i Prishtinës, Prishtinë 1995, p. 391.

neighbouring enemies.⁴ All contacts between Balkan people and Muslims before 1352 had been spontaneous and with no long-term expectations.

The Ottoman Advance in the Balkans

About 1350, the state of Southeast Europe might be considered a standing invitation to conquest by any powerful neighbour. The genuine threat was the Dushan's advancement toward Constantinople, which led to the first Turkish settlement in Europe. The earthquake in Galipoli (ca. 1454) and the death of S. Dushan (ca. 1355) facilitated the definitive settlement of Ottoman Turks in Europe. Meanwhile, in taking charge of expansion and settlement in Thrace, the Ottomans gained a decisive advantage over other Turkish emirates.⁵ Such a step changed completely the destiny of the *Ottoman beğlik*, but also sealed the fate of a region for a long period with a considerable measure of finality.

In general, none of the Balkan rulers understood the imminence and magnitude of the Ottoman danger, and if at times they pressed for war against the infidel, it was principally for reasons of political/feudal expectancies. In fact, S. Dushan proposed an ecclesiastical and political union (ca. 1353) with the Latins, but his death deprived him of being the leader of Christianity in *Romania* (the Balkans) against the Ottomans.⁶

⁴ For more recent information and bibliography on this topic, see: Zachariadou E. A., *Marginalia on the History of Epirus and Albania*, "Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes", no. 78 (1988), pp. 195-7; Sufflay M., *Serbët dhe Shqiptarët*, Rilindja, Prishtinë 1968, p.171; Inalcik H., *The Rise of the Turcoman Maritime Principalities in Anatolia, Byzantium and the Crusades*, "The Middle East and the Balkans under the Ottoman Empire - essays on economy and society", Bloomington 1993, p. 320; Idem, *Arnawutluk*, "The Encyclopaedia of Islam" (new edition), vol. I, Leiden - London, 1960, p. 653-4. At this time linguists have documented the first presence of Turkish loan words in the Albanian language: Çabej E., *Për një shtresëzim kronologjik të huazimeve turke të shqipës*, "Studime gjuhësore", vol. V, Rilindja, Prishtinë 1975, p. 275.

⁵ Inalcik H., *Osmanlı Tarihine Toplu bir Bakış*, "Osmanlı", vol. I, Ankara 1999, p. 61

⁶ Luttrell A., *The Crusade in the Fourteenth Century*, "Latin Greece, the Hospitallers and the Crusades (1291-1440)", Variorum Reprints, London 1982, p.146

Only by 1357 did Western Europe begin to see the Ottomans as the principal enemies of Christendom, and, in a short time, the first Crusade campaign against the Ottomans set out (ca. 1359).⁷ Pope hoped to find voluntaries among Albanians in order to participate in the crusade against Ottomans.⁸ In 1364, the Byzantine emperor asked the empress Helen, the widow of S. Dushan, for a common action against the Ottomans.⁹

With the Serbian defeat of Marica (ca. 1371) the Turkish domination over Southern Slavs began. With the death of Dushan (ca. 1355) the idea of Serbian Empire disappeared in name and reality; it was no longer a Serbian Empire, but only a conglomerate of territorial principalities. Serbian princes agreed to pay tribute and to serve in the Ottoman army. In other words, the Serbs and Byzantium recognized Ottoman suzerainty. But among the Serbian princes of Western Macedonia it was an Albanian family, the Gropa, who also became an Ottoman vassal and recognized the Ottoman suzerainty.¹⁰ Suddenly after the Battle of Marica, the Ottoman raiders penetrated the valleys and plains of Macedonia and Albania and reached the Adriatic, devastating the country.¹¹ These might have been the first Ottoman incursions into Albanian lands. They caused a great concern in the Vatican and Hungary. Thereby, the following year, in 1372, Pope Gregory IX (1370-8) made a call to Hungary to take the lead of the Holy League against the Ottomans.¹² From that moment on the Ottomans were a serious threat not

⁷ İnalçık H., *The Ottoman Turks and the Crusades, 1329-1451; 1451-1522*, ed. K. M. Setton: *A History of the Crusades*, vol. VI.: "The Impact of the Crusades on Europe", The University of Wisconsin Press 1989, p. 237-8

⁸ Ducellier A., *La façade maritime de l'Albanie au moyen age*, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki 1981, p. 553-4

⁹ Soulis G. Ch., *The Serbs and Byzantium During the Reign of Tsar Stephen Dushan (1331-1355) and His Successors*, Dumbarton Oaks 1984, p. 91

¹⁰ *Ibid.*, p. 100.

¹¹ Luttrell A., *The Crusade in the Fourteenth Century*, p. 146

¹² Rossi E., *Saggio sul dominio Turco e l'introduzione dell'Islam in Albania*, "Rivista d'Albania", XXI, anno III - fasc., dicembre 1942, p. 200

only for Balkan principalities, but even for Hungary and Italy. In response, the Pope planned a project for crusade, which would start from Durrës.¹³

In 1377-8 the Christian intervention in Aegean was abandoned by Western powers in favor of resistance to the Turks on the eastern shores of the Adriatic.¹⁴ On the other hand, prince Lazar, realizing the Turkish menace, achieved reconciliation between the Greek and the Serbian Orthodox Churches. The Synod of Constantinople gave the Serbs the right to have not only an archbishop, but also an independent patriarch, who would not submit to anybody.¹⁵ Shortly after, in 1375, the Patriarchate of Constantinople officially recognized the Patriarchate of Peja (Peč).¹⁶

The Battle of Kosovo (June 28, 1389) illustrated the valor of alliance between the Balkan Christian armies in the course of efforts to stop the Ottoman advance in the Balkans. But it was too late. The defeat of the Balkan coalition in Kosovo legalized the establishment of the Ottoman domination in the Balkans and marked the beginning of the Ottoman – Hungarian rivalry over the area between the Balkans and Central Europe.¹⁷ The anti-Ottoman resistance was a peacemeal of feudal character. Only fear of Ottomans could unite the Balkan princes separated by feudal ambitions.*

At the beginning of 1380s the sultan Murat I managed to create a Balkan empire constituted by vassal local princes. Because of its rapid expansion through the Balkans, this Islamic Empire was transformed into a

¹³ Luttrell A., *1389 Öncesi Osmanlı Genişlemesine Latin Tepkileri*, "Osmanlı Beyliği (1300 – 1389)", Tarih Vakfı Yurt Yayınları, İstanbul 1997, p.137

¹⁴ Luttrell A., *Popes and Crusades: 1362-1394*, "Latin Greece, the Hospitallers and the Crusades (1291-1440)", Variorum Reprints, London 1982, p.579

¹⁵ Soulis G. Ch., *The Serbs and Byzantium ...*, p.104-5

¹⁶ Luttrell A., *Gregory XI and the Turks: 1370-1378*, "Latin Greece, the Hospitallers and the Crusades (1291-1440)", Variorum Reprints, London 1982, p. 391

¹⁷ İnalçık H., *The Ottoman Turks and the Crusades, 1329-1451; 1451-1522*, pp. 247-8.

* On the presence of Albanian princes and their troops at the Battle of Kosovo, see: Mehmet Neshri, *Kitab-ı Cihan-nüma*, "Lufta shqiptaro-turke në shekullin XV - burime osmane", prepared by Selami Pulaha, Univ. Shtetëror i Tiranës - Instituti i Historisë dhe Gjuhësisë, Tiranë 1968, p. 80

Balkan/European state. In 1389, although having already perceived well the Ottoman danger, the Western powers were busy with their trade, local conflicts and randomly used the "crusade projects" as a pretext to put in charge 'the church tax' over the peasantry.¹⁸

Sultan Bayezid I inaugurated a new policy by establishing direct control over vassal countries in a number of swift military expeditions. Bayezid was responsible for the transformation of the Ottoman State from a semi-feudal state of vassals and powerful uc-begs into a real Islamic Sultanate with traditional institutions.¹⁹ It is interesting to note that starting with the reign of Bayezid I, the Ottoman State in the Balkans consisted of a Muslim minority ruling over a Christian majority.²⁰

It was the Ottoman occupation of Salonica (ca. 1394) and the Ottoman sieges of Constantinople (ca. 1394) that caused the Crusade of Nicopolis (ca. 1396). The expedition of Nicopolis may be regarded as the last of the crusades in any effective sense, though Europe was filled with plans for such action for a century to come.²¹

In the end of the 14th century the crusade was viewed not as a continuous struggle between civilizations or continents, but as a particular event or expedition with a religious character.²² The Papal calls for crusade in the second half of the 14th century began to be formulated as a defensive struggle to save Southeastern Europe from increasing Ottoman danger. This meant, firstly, the protection of European interests in the Balkans, and secondly, to save Byzantium and Eastern Christendom.²³

The Balkan Peninsula since the second half of the 14th century constituted a geography of possible contacts on a large scale or of clashes

¹⁸ Luttrell A., *1389 Öncesi Osmanlı Genişlemesine Latin Tepkileri*, pp.147-8

¹⁹ İnalcık H., *Ottoman Methods of Conquest*, p.104-5,

²⁰ Braude B - B. Lewis, *Introduction*, "Christians and Jews in the Ottoman Empire", eds. B. Braude - B. Lewis, vol.I, Holmes & Meier Publishers, London-New York 1982, p.10.

²¹ Vaughan D. M., *Europe and the Turk*, Liverpool, at the University Press 1954, p.39

²² Luttrell A., *The Crusade in the Fourteenth Century*, p. 123

²³ İnalcık H., *The Ottoman Turks and the Crusades, 1329-1451*, p. 239

between European/Christian and Islamic/Turk conceptions of life and social mentality.²⁴ This time antagonism and contradictions between Ottomans and Balkan society was caused by basic differences between forms of religio-cultural existence.

First Contacts between Albanians and the Ottomans in the 14th century

After the Battle of Marica none of the Albanian personages perceived well the Ottoman danger, and none of them proved to have defensive or crusading plans; daily interests and political intrigues prevented them from making a fair diagnosis of the new political situation. They did not pay necessary attention to the immediate Ottoman peril, but they sought to benefit from the Serbian defeat to enlarge their territories in Eastern Albanian lands.²⁵ Between 1371-1378, the Orthodox Church of Ohrid came under the control of the Albanian noble, Andrea Gropa. While in the beginning of the 1380s the Ohrid region recognized Karl Thopia as its ruler.²⁶

As in the 1370s the Ottomans made some incursions led by frontier begs just to terrorize the native aristocracy, in the 1380s the historical records signal the first organized and well-planned attacks. According to the so-called 'Chronicle of Janina', an Ottoman army was invited into Southern Albania as allies of the Lord of Janina, Toma Preljubovic, who was engaged in a struggle with the neighbouring Albanians. Ottoman troops came under the lead of Kavala (Kephalia) Shahin, the uc-begi of the region.* The Ottoman fought against the armies of Zenebish and Mazarak in the region of

²⁴ Vaughan D. M., *Europe and the Turk*, p.1

²⁵ The political boundaries of the Balshas were enlarged from Prizren to Kostur in the east. Soulis, G. Ch., *The Serbs and Byzantium ...*, p.103

²⁶ Grozdanov Cv., *Ohrid i Ohridskata Arhiepiskopija vo XIV vek*, "Istorija", no.1(1980), p.179-180

* Later, the famous Ottoman military commander Şehabettin Şahin paşa. For more information, see: İnalçık H., *Krahina e Krujës dhe Dibrës rreth vitit 1467*, "Konferenca e Dytë e Studimeve Albanologjike (12-18 janar 1968)", vol. I, Universiteti Shtetëror i Tiranës – Instituti i Historisë dhe i Gjuhësisë, Tiranë 1969, p.183

Delvina. In 1382, Kavala Shahin reappeared in the region of Janina and this time conquered a fortress, Revnik, situated southwest of Konica.²⁷

A turning point in the first contacts between the Albanian nobility and the Ottomans was the Battle of Savra (ca. 1385). The Ottomans, this time, were invited by Thopias in order to help them against the Balshas. The Balshas were defeated by the Ottoman army and suddenly Georg I Balsha surrendered Shkoder to Kavalla Shahin.²⁸ During the Ottoman expansion into the Balkans local seigneurs had to deal first with the frontier begs,^{*} and when the Christian seigneurs made a major attempt at driving them away the local nobles were faced with the Ottoman army under the sultan.²⁹ After the Battle of Savra Albanian princes became vassals of the Ottomans.³⁰ In other words, Albanian lands became *dar al-'ahd*.³¹ By Islamic Law such agreements made with the 'infidels' were to be observed in good faith,³² but

²⁷ *Lufta shqiptaro-turke në shek. XV - burime bizantine*, ed. K. Bozhori, Universiteti Shtetëror i Tiranës - Instituti i Historisë dhe i Gjuhësisë, Tiranë 1967, pp. 21-33. For more information, see: Zachariadou, E. A., *Marginalia on the History of Epirus and Albania*, "Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes", no. 78 (1988), pp. 199-200.

²⁸ İnalçık H., *Krahina e Krutës dhe Dibrës rreth vitit 1467*, p. 183.

^{*} For details on the activity of Ottoman frontier begs in the Balkans, see: Kiel, M., *Studies on the Ottoman Architecture of the Balkans*, Variorum Reprints, London 1990

²⁹ İnalçık H., *The Ottoman Turks and the Crusades, 1329-1451; 1451-1522*, p.239.

³⁰ İnalçık H., *Ottoman Methods of Conquest*, "The Ottoman Empire: Conquest, Organization and Economy", Variorum Reprints, London 1978, p.104; Zachariadou E. A., *Marginalia on the History of Epirus and Albania*, p. 20

³¹ *Dar al-'ahd* or *Dar al-Sulh*, a territory in which the Muslim rulers continue to govern their people through their own agents, with a measure of autonomy under a form of Muslim suzerainty. The extent of the autonomy and the weight of the suzerainty vary considerably to the seigneurial attitude toward the Ottomans: Lewis B., *The Political Language of Islam*, The University of Chicago Press 1988, p. 80

³² In 1383 the Ottomans attacked Novo Brdo: Drançolli J., *Monumentet e kultit katolik gjatë mesjetës në Kosovë*, "Krishtërimi ndër shqiptarë", Simpozium ndërkombëtar, Tiranë 16-19 nëntor 1999, Konferenca Ipeshkvnore e Shqipërisë, Shkodër 2000, p. 149. While Vuçitern was conquered by sultan Murat I in 1389: *Evliya*

perpetual ghaza, thought it might be temporarily deferred under certain conditions; this was also a stipulation of Islamic law.

Only one year after the Battle of Kosovo, in 1390, the Ottoman troops of Bayezid I pillaged the Albanian coastland of the Ionian Sea and regions around Durres.³³ The interest of Bayezid over Albania disturbed seriously Venice. The first signs of Ottoman-Venetian rivalry over Albania were appeared in 1387.³⁴ The death of Gjergj Thopia (ca. 1391), the ruler of Durrës, was awaited by two forces: Kostantin Balsha, the ally of Bayezid, and the Catholic archbishop of Durrës, bishop of Kruja, Tanush Thopia, Pogon Skura, Andrea III Muzaka and other Albanian seigneurs, all allies of Venice.³⁵ In 1394, Bayezid launched an offensive in Albanian lands in order to break out the Venetian influence and to exercise pressure on Albanian vassals. The establishment of Ottoman rule in Albania is directly related to Ottoman – Venetian rivalry in Albania and this military campaign.³⁶ However, during the 90's the Ottomans managed to conquer the south-

Çelebi in Albania and Adjacent Regions (Kosovo, Montenegro, Ohrid), eds. R. Dankoff & R. Elsie, Brill, Leiden 2000, p.15. In 1385-6 the Ottomans threatened seriously Vlora. The Ottoman army, probably under the command of the Sultan himself, laid siege to the city before May 1386: Jirecek K., *Valona im Mittelalter*, in: "Illyrisch-Albanische Forschungen", ed. L. Thalloczy Band I, München und Leipzig, 1916, p.179. Balshas in 1387 were *harac-güzar* of Ottoman: Idrisi Bitlisi, "Heşt Bihişt", *Lufta shqiptaro-turke ne shekullin XV - burime osmane*, prepared by Selami Pulaha, Univ. Shtetëror i Tiranës - Instituti i Historisë dhe Gjuhësisë, Tiranë 1968, p.132. From a letter of Dukagjins adressed to Ragusa we learned that this noble family, in 1387, had secured a peace deal with the Ottomans: Angelov D., *Certains aspects de la conquête des peuples balkaniques par les Turcs*, "Byzantinoslavica" 17 (1956), p. 245

³³ "Laonik Hallkokondili", *Lufta shqiptaro-turke në shekullin XV - burime bizantine*, prepared by K. Bozhori, Univ. Shtetëror i Tiranës - Instituti i Historisë dhe Gjuhësisë, Tiranë 1967, p. 43

³⁴ Inalcik H., *Arnawutluk*, "The Encyclopaedia of Islam", new edition, vol. I, London - Leiden 1960, p. 653

³⁵ Sufflay M., *Serbët dhe Shqiptarët*, p.134

³⁶ Inalcik H., *Krahina e Krujës dhe Dibrës rreth vitit 1467*, p.181, 183

eastern part of Albania³⁷ and to carry out a survey of this area.³⁸ During these years the Ottomans conquered major Albanian cities (Durrës, Kruja and installed a Serbian ally in Vlora).³⁹

In 1392-94, Venice had to take more serious steps in order to protect its possessions in the Balkans, Constantinople and the Aegean.⁴⁰ The Venetians succeeded in becoming once again masters of Shkodra, Drishti and Shën-Shirgj, though the sultan did not recognize Venetian re-occupation of these places.⁴¹ Karl Thopia, because of the Ottoman fear and panic, delivered Durrës to Venice.⁴²

Concerning the city of Vlora, the Ottoman regarded it strategically. Being the nearest point of the Balkans with the Appenine Peninsula (meaning the Vatican), very early it had been one of the crucial strategic objectives of the Ottomans in the Balkans and a very important point in their plans for invasion of Italy. The Ottoman permanent interest in conquering

³⁷ "Kritobuli prej Imbrosit", *Lufia shqiptaro-turke në shekullin XV - burime bizantine*, ed. K. Bozhori, Univ. Shtetëror i Tiranës - Instituti i Historisë dhe Gjuhësisë, Tiranë 1967, p.104; Musachi G., *Breve memoria de li discendenti de nostra casa Musachi*, p. 323

³⁸ İnalçık H., *Hicri 835 tarihli Suret-i Defter-i Sancak-i Arvanid*, 2. baskı, Türk Tarih Kurumu Yayınları, Ankara 1987, p. III-V; İnalçık H., *Ottoman Methods of Conquest*, p.109

³⁹ Zachariadou E. A., *Marginalia on the History of Epirus ...*, p. 206. In 1394-6 Kruja had been under direct Ottoman administration: İnalçık H., *Krahina e Krujës dhe Dibrës rreth vitit 1467*, p.183

⁴⁰ İnalçık H., *The Ottoman Turks and the Crusades, 1329-1451*, p. 252-3

⁴¹ Zachariadou E. A., *Marginalia on the History of Epirus ...*, p. 207. For a systematic chronology of events in the turn of the 14th century, see: Cordignano F.-G. Valentini, *Saggio di un regesto storico dell'Albania*, Tipografia dell'Immacolata, Scutari 1937-40.

⁴² Jirecek K., *Die Lage und Vergangenheit der Stadt Durazzo in Albanien*, in: "Illyrisch-Albanische Forschungen", ed. L. Thalloczy, band I, München und Leipzig, 1916, p. 163.

this city in the second half of the 14th century can be only explained in this manner.⁴³

Toward 1390, when the Ottomans expanded their territories in Western Macedonia and Albania, they included also in their territories the Orthodox Church of Ohrid.⁴⁴ The Ottomans recognized it and took under their protection. The Orthodox Archbishopric of Ohrid was an Orthodox Church, which understood well Ottoman expectations and entered as a whole into the Ottoman structure. Therefore, the ecclesiastical organization of the Church of Ohrid was extended further during the Ottoman expansion in this region.⁴⁵ Sultan Bayezid I benefited much from the divergencies existing between the Orthodox and Catholic Churches:

“As long as the Franks have two popes, I am not afraid to fight them. When they have only one, I shall be obliged to make peace with them”.⁴⁶

The political success in the Balkans strengthened the conviction of the Ottomans that Islam was undoubtedly superior. In all cases of conversion from Christianity to Islam, new Muslims had a political superiority relied on the military success and the moral/cultural prestige of the strongest party. By the end of the 14th century Islam constituted a new reality for the peninsula, a religion and culture that might spread, thus seriously threatening Christianity, its culture and its ecclesiastical organization in the Balkans.

⁴³ On the period of transition (1386-1424) from the control of native seigneurs and Venetian interests to Ottoman rule, see: Miller W., *Valona*, "Essays on the Latin West", Cambridge University Press 1921, pp. 435-7

⁴⁴ Grozdanov Cv., *Ohrid i Ohridskata Arhiepiskopija...*, p.182

⁴⁵ This Orthodox Church was founded as a patriarchate by the Bulgarians in the heyday of their medieval empire, but it was reduced to the Archbishop of Ohrid by the Byzantines: Skendi S., *The "Millet" System and Its Contribution to the Blurring of Orthodox National Identity in Albania*", in: Braude, B & B. Lewis, "Christians and Jews in the Ottoman Empire", vol. I, Holmes & Meier Publishers, London-New York 1982, p. 244

⁴⁶ Zachariadou E. A., *Marginalia on the History of Epirus ...*, p. 203

The Ottomans and Albanian Lands in the 15th century

Albanian principalities were situated in the midst of the clash between Ottoman and Venice strategic interests; for a while, they were bilateral vassals of the Ottomans and Venice. Such a scenario was almost the same as that of Bosnia and Serbia where native nobles were bilateral vassals, both of the Ottomans and Hungary.

In the summer of 1417 the Ottomans captured three important cities of southern Albania, Vlora, Berat and Kanina. So, the Ottomans became masters of a port in the Adriatic Sea, and from that moment on the Albanian lands in Turkish hands became, as had been feared, a base for attack against the Jonian islands and even Italy.

After the conquest of Salonica (ca. 1430), the Ottomans adopted a more aggressive policy in the Balkans. They clearly understood that the territory south of the Danube would be secure only if it were under their direct control. Therefore, they had to counter Hungarian claims to Serbia, and Venetian claims to Albania and Peloponez. Ottoman troops attacked the territories of Gjon Kastrioti, who was trying to escape from the obligations of vassality. Finally, war was declared against Venice during which the Ottomans achieved the real conquest of Albania from Northern Epirus to Kruja and formed the province of Arvanid *İli*. The Ottoman survey of land and population made in spring 1432 meant bringing most of Albania under direct Ottoman administrative control. This survey might be regarded as the real starting point of the long Albanian resistance under the lead of Scanderbeg.

The Albanian portion of Via Egnatia participated in an active regional and international trade. Furthermore, we should connect the interests of the sultan Murad II in Via Egnatia with his efforts to secure the conquest of Albania against Venetians, who, at that time, dominated routes of Adriatic Sea.

The period of the Ottoman vassality was a transitory period, which lasted differently in different regions of Albanian lands. In Kosovo the period of vassality lasted from 1389 to 1455, when the Ottoman established their rule and made registration of the land and population. In the southeastern regions (Përmet-Korçë-Konicë) this period lasted only 10 years

(1382-1392). In Southern and Central Albania it was ended toward the turn of the second decade of the 15th century, when sultan Murat II managed to recuperate the losses of the Interregnum Period (1403-1412). The situation in North Albania was quite different. The severe landscape and the peculiar political formation supported by tribal organizations were serious obstacles for the final establishment of Ottoman rule. The resistance of Scanderbeg and the presence of Venice in littoral Albania had prevented the establishment of Ottoman rule before the year 1479.

The Ragusian documents tell us that Albanian uprisings in the 1430'ies became very important in the plans of king Sigismond of Hungary in order to create an anti-Ottoman front in the Balkans, and Albanian lands seem to be the first place from where the general attack would start. But the defeat in Varna (ca. 1444) sealed the political destiny of the Balkans under the Ottoman rule. From that moment onwards the Balkan Peninsula was separated geo-politically and culturally from Western Europe. After the crusading disaster of Varna no danger threatened the Ottomans from Hungary. Accordingly, the sultan's eyes turned toward Albania and Greece, for it was only from these quarters that he envisaged any serious threat to the security of his European possessions.

Albania, Bosnia and Hungary were nevralgic points of terrestrial frontiers of Christianity and Islam. If the Ottomans would definitively capture Hungary and Albania, then they have only to get hold of the gates of Europe, to penetrate toward the heart of Christendom.

Mehmet II undertook the first military campaigns against Serbia and the mining cities of Kosovo. After the capture of Novobrdo (June 1, 1455) the whole southeastern part of the Serbian Despotate was occupied in a few days. The fall of Novobrdo, regarded as one the remaining bastions of Christianity, produced a great devastating impression in Hungary and Italy. The fall of Bosnia (ca. 1463) into Ottoman hands troubled all Christian Europe. Now, the states most threatened by Ottoman menace were Albania and Hungary. Actually only Albania was a Balkan region, which still was preventing the Ottoman advancement towards Italy.

No one believed that the first defeat of Mehmed in Shkodra (summer 1474) would move the sultan to abandon his ambitions in Albania. The Ottoman actions showed clearly that sultan Mehmed II had earlier

planned nothing less than to make himself master of all Italy and thereby of the Catholic Church. The Albanian bastion formed the last barrier to Ottoman westward advance. Scanderbeg was very conscious about the geopolitical location of Albanian lands, while he personally has said: "If I am defeated, Italy could perceive the consequences".

Conclusions

Albania, as a natural part of the peninsula, shared the same fate with their regional neighbours. There were stages of the Ottoman advance in Balkans, which to the degree that they sealed the destiny of other Balkan people, also sealed the fate of Albanians. The Ottoman passing to Tsympe (ca. 1352), the first settlement in Gallipoli (ca. 1354), and the battles of Marica (ca. 1371), Kosovo (ca. 1389) and Varna (ca. 1444) were the historical milestones through which the peninsula started to change political rulers, the form of governing, the rhythm of life, and demographic/religious situation.

Muzafer BİSLIMI

BALKAN PEOPLES ABOUT SCANDERBEG AND HIS UPRISING AGAINST OTTOMAN EMPIRE

There are a small number of leaders of liberation movements in the last 5 centuries, who taken place not only into Albanian, but also into World historiography, as it is the case with the Albanian National hero, Gjergj Kastrioti – Skënderbeu.

In the bibliography, published in Paris into 1881 from George Petrovich is cited 185 units, historical or literary, which facing this period and the person of Scanderbeg¹.

This bibliography today is multiplied.

In the bibliography, published in Tirana in the year 1968, on the occasion of 500 years of the death of Scanderbeg are enumerated more than 1000 heading published into more of 20 languages (including Esperanto)². This number today is assuredly surpassed.

In the time when Ottomans were in the most powerful stage of their history, when all Balkans and Europe were exposed to the risk of the Ottoman invasion, at the 15th century, Scanderbeg and Janosh Huniadi were the only who gave a resistance to the Ottoman army. After the death of the Janosh Huniadi in 1456³, Scanderbeg continued to resist and fight against the Ottomans wave in Albania alone.

¹ Georges T. Petrovich, *Scanderbeg, Georges Castriota - Essai de bibliographie raisonnée*, Paris, Ernest Leroux, 1881, 187, from: Marin Barleti, *Historia e jetës dhe veprave të Skënderbeut*, Tiranë, 1964, 7-44.

² A. Kostallari, *Figura e Skënderbeut në letërsinë botërore*, simpoziumi për Skënderbeun, Prishtinë, 1969, 303; M. Bislimi, *Betejat e Skënderbeut me Osmanlinjtë*, Shkup, 2003, 5-23; M. Бислими, Борбите на Скендербег со Османлиите, со посебен осврт на Македонија, Скопје, 2001, 5-29.

³ M. Бислими, *Борбите*,...138.

Scanderbeg organized an insurrection in the 1443 and in the time when Ottomans was culminated in their power, all 25 years (1443-1468) until his death (17 January 1468 at Lezha) he gave a strong resistance against the Ottomans invader.⁴

Beside this heroic act, important not only for Albanians, but for all peoples in the Balkans and Europe, Scanderbeg was desirable national hero, and he took important place into the domestic Albanian, Balkan, European and World historiography and literature, national creature and other domain of literature.

In this article, we give a short view of the presentation way of the person of Scanderbeg from the Croat noble poet Andrija Kacic-Miošić, in the Serbian historiography and from the Macedonian poet Grigor Prlicev.

The Croat noble A.K.M. at the middle of the 17th Century had written one poem, in which, besides others, he wrote also about Scanderbeg. This book was published one year before his death at 1759 in Venice. For the writing of this poem, the author availed of a big number of Latin sources and for Scanderbeg he availed of the Biography for Scanderbeg of Marin Barleti and Anonymous of Tivar.⁵

In the text of this book, which partly is at prose and partly at poem, the author started with events before and after the birth of Jesus. He mentioned the term Slovin (Slovinski), Slave. With this term, he named also the Ilirs, Slaves (Serbs, Croats, Bulgarians, etc.), Albanians and all peoples in the Balkans. Probably, with this term he alludes to all Balkan peoples.

He wrote on Scanderbeg on the page 108 until 175, namely from his birth at 1404 -1405 until his death at 1467-1468. A. K. M. gives the first years and the second ones are the real years of the birth and the death of Scanderbeg⁶.

⁴ M. Barleti, *Historia*,...45-490; M.Bislimi, *Betejat*,... 27-134.

⁵ Andrija Kačić Miošić, *Razgovor Ugodni*,...Zagreb, 1896, 108.

⁶ M. Barleti, *Historia*,...488-490; F. S. Noli, *Historia e Skënderbeut*, Prishtinë, 1968, 11-112; *Historia e Shqipërisë*, I, Tiranë, 1959, 308; M. Бислими, *Борбине*,...166-168; M.Bislimi, *Betejat*... 39-60, 129-134; J. Радоњић, Тураћ Кастриота Скендербег и Арбанија у XV веку, Београд, 1942, док.334, 191.

A.K.M. explain firstly the event in short, and then he rhymed the same event into poem. Therefore, he brought several episodes of the life of Scanderbeg. After the explication of the penetration of the Ottomans in Albania and the tacked hostage of Scanderbeg, and his three brothers in Edrene (Adrianopol), the author magnified the heroic act of Scanderbeg at hostage, when he attached the confidence of the Sultan Murat the II. (1421-1451). Then he gave a picture of the battles of the Ottomans in the Balkans and Albania, the battles of the Ottomans with the Hungarians in Nish and the defection of Scanderbeg from the Ottomans and preparing of his uprising against them.

Then followed the fighting of Scanderbeg with Sultan Murat the II, the letters of Hungarian King Vladisav to Scanderbeg, and the battles of Scanderbeg with Firus Pasha, Mustafa Pasha, and the marriage of his sister Mamica and the pique of Dukagjins with Lek Zaharia. Andréa Kacic described also the relations of Scanderbeg with the Republic of Venice and the war with them. In addition, author dedicated the large attention and space to the battle of Murat II by the fortress of Svetigrad (Koxhaxhik) in 1449 and its taking from the Sultan after three months of siege, and after remaining of the fortress without water. Onwards we have the effort of the sultan Murat the II for invading the capital of Scanderbeg, the fortress Kruja in the 1451 and the death of the Sultan Murat the II in the same year⁷.

Further, we find the fighting of Scanderbeg against the one of the most powerful sultans of the Ottoman Empire, the conqueror of the Constantinople (1453.), Mehmed the II Fatih (Conqueror) (1451-1481). There the author described the betray of the soldier of Scanderbeg, Mojsi Golemi (Musa, as it is mentioned from the author) and the Scanderbeg grandson Hamza Kastrioti (Amexha at Andria Kacic).

Andrija Kacic describes also the short peace of Scanderbeg with Mehmet the II Fatih at 1463. (He gave the year 1459.). Then followed the battles of Scanderbeg with the French baron in Italy, where Scanderbeg is going to help his ally in Italy, the King of Naples – Ferdinand.⁸

⁷ A. Kačić Miošić, *Razgovor Ugodni*,... 108-175.

⁸ Ibid.

At the poem we have also the battles of Scanderbeg with few ottoman soldiers as: Hasan Bey, Jusuf Bey, Balaban Pasha, etc., and the capture of Mojsi Golemi and several captain of Scanderbeg and theirs execution by ottomans.

At the end of the parts for Scanderbeg, Andria Kacic gave a picture from the last fight of Scanderbeg with Ottomans, the siege of Kruja and the death of Scanderbeg, where the author alluded in the year 1467, but Scanderbeg's death had happened on the 17 January 1468, in Lezha. He died from fever.

The heroism of Scanderbeg has left deep tracks, also at the Serbian people. The person of Scanderbeg and his heroic acts have been the object of interesting, particularly at the end of the 19th and the beginning of the 20th century. Namely, the Serbian historiography at this period, inflated from the expansive aspiration of their own state policy towards Albanian territories. The Serbian politicians were trying to show to their people and the world that *"the Albanians don't have their own history, their own historical persons and state, and at the beginning, they were civilized under Serbian authority"*. They strove to prove that Scanderbeg, by origin was Serbian, beside his confession and that *"the soldier of Scanderbeg was an Albanian"*. For this "discovered" thesis, the author, Nikola Vulic, wrote at the book on Scanderbeg, on page 3. Author wrote, that until then there is not any suspicion for the Albanian origin of Scanderbeg. He reposes the genealogy of Gjon Muzaka, the Albanian noble, at the beginning of the XVI. Century⁹.

According to author, the Serbian theses had been based on the name of Scanderbeg's ancestors, who were with slaves' origin. However, if it is so, it is a big question, how we can conclude about the name and the nationality of the men, especially in that period, namely in the 15th century. This is impossible even today, and much more in the 15th century, when the names were much mixed.

For illustration on the Ottoman census book from the 15th century, in one family it's happened that the head of the family, namely the father

⁹ Н. Вулиц, Тураћ Кастриотић Скендер-бег, Београд, 1893, 3, 51, 68, 298, 305.

has a typical Albanian name, like Gjon, Gjergj, Gjin, etc., and their sons have mixed names, like: two sons have characteristic Albanian names and the other ones have characteristic slave names like: Petko, Milosh, etc.¹⁰

The abovementioned Serbian thesis has never been substantiated with documents and facts, because in the whole Latin's, Greek's and Ottoman's documentation or in the biography of Scanderbeg, nowhere it isn't induced, that Scanderbeg comes from Serbian origin.

The Serbian historiography from that period has nearly the same attitude to the Albanians, and we can find that at many of the Serbian historians of that period¹¹.

This chauvinistic thesis in Serbian historiography for this period, assisted and financed by the State, is criticized entirely by the Serbian author Dimitrije Tucovic, in his book "Serbia and Albania", published at Beograd in 1914, where the author has explained the politics of Serbian ruling authority¹².

This attitude was latter gradually abandoned from the Serbian historiography, which latter published books and documents on Scanderbeg and his uprising, where readers of the documents and facts were left to conclude for each historic events and person by themselves, as it is the case with documents of Jovan Radonjic published in 1942 in Beograd.¹³

The person of Scanderbeg and his uprising against the Ottomans in the XV century have left also big tracks and impression at Macedonian

¹⁰ Турски документи за Историјата на Македонскиот народ, Опширен пописен дефтер број 4, 1467-1468, ред. Методија Соколоски, Александар Стојановски, Скопје, 1971, 594; Турски документи за Историјата на Македонскиот народ, Опширни пописни дефтери од XV век, ред. М. Соколоски, Том. III, Скопје, 1976; М. Бислими, Борбите на Скендер-бег,... 49-60; М. Bislimi, *Betejat*,... 39-47.

¹¹ Н. Вулиц, Ђураћ Кастриотић Скендер-бег, Београд, 1893; С. Гопцевић, Горна Арбанија и њена лига, Нови Сад, 1903; В. Ђорђевић, Арнаути и Велике Силе, Београд, 1913.

¹² Д. Туцовиц, Србија и Арбанија, Београд, 1914.

¹³ Јован Радоњић, Ђураћ Кастриота Скендербег и Арбанија у XV веку, Београд, 1942, 191, док. 334.

people. Scanderbeg was sung from the people and that was the reason why Grigor Prlicev wrote the poem "Scanderbeg". This poem showed the facts, that the insurrection of Scanderbeg had left a deep track into the consciences of the Macedonian people¹⁴.

With this poem, whose original was written at Greek language, Grigor Prlicev was competing at the competition of the University of Athens at 1862. Before this, he won in this competition at 1860 with the poem "Armatolos", written and published in the Greek language.

He knew the Albanian history and the famous history of Scanderbeg from before, but the greatest part of the Albanian history he learned in the time when he was a teacher in Tirana at 1847-1848.

Prlicev took the third siege of Kruja and the killing of Ballaban pasha by the hands of Scanderbeg as the central point in his poem for Scanderbeg, at 1467. He put them, like two central persons in the poem, confronted and at the permanent fighting.

In one side, Scanderbeg, who led his peoples, in the defending of the fatherland, and in the other side, Ballaban pasha, Albanian renegade, who stood it at the Ottomans side against his homeland.

In the center of the poem are the clashes between Scanderbeg and Ballaban pasha, but, Prlicev uses epic forms and synthetic style, in order to express the moments of the fighting of Scanderbeg with the Ottomans, from the beginning of the Uprising till the end of the siege of fortress Kruja and the death of Ballaban pasha.¹⁵

With one word, Scanderbeg left deep tracks, into all Balkan peoples, his person was sung by peoples of the Balkans and Europe. For this reason,

¹⁴ А. Матковски, Опорот во Македонија, т.4, Скопје, 1983, 84-97; Крепосништвото во Македонија, Скопје, 1978; 404; А. Стојановски, Македонија во турското средновековие, Скопје, 1989, 458; Дервенциството во Македонија, Скопје, 1974, 357; Градовите во Македонија XIV-XVII век, Скопје, 1981, 174; Обид да се орфрли претпоставката дека Светиград е Коцаџик, ГИНИ, XII/1-2, Скопје, 1978, 225-239; Т. Томоски, Прашањето за Коцаџик, Историја, IV/2, Скопје, 1968, 93-99; Г. Прличев, Скендербеј, Скопје, 1974.

¹⁵ Г. Прличев, Скендербеј, ... 325; G.Prlicev, Skënderbeu, Tiranë, 1967, 130.

all this peoples of the Balkans insist to represent him like their own National hero.

The Popes looked at Scanderbeg the fighter for Christianity.

But uncontested, it is a historic fact, which is substantiate with many historic facts, that Scanderbeg was an Albanian and he fights like Albanian against the Ottomans and other enemies for the independence of Albanian people.

Milan DJURCINOV

"LES ECOLES NATIONALES" DANS LES LITTERATURES ET LES ARTS DE L'EUROPE SUD-EST

Lorsque j'ai accepté la proposition de notre honorable président, M. André Guillou, d'être le rapporteur à la section sur ce thème, j'étais conscient d'avance de la tâche lourde et responsable que je devais accomplir. Elle l'est, avant tout, par son ampleur: il est presque impossible, en vingtaine minutes seulement, de présenter une problématique si complexe. Cela ne pourrait être expliqué d'une manière satisfaisante qu'à travers une synthèse comparative, mais, malheureusement, les recherches dans ce domaine - études et monographies comparatives sur les cultures des peuples balkaniques, - sont rares dans la science comparative. Il ne m'est resté rien d'autre que, dans une courte période de quelques mois, de compiler moi-même, mes propres connaissances sur le sujet et de vous présenter le tableau suivant de mes aperçus:

Tout d'abord - Que représentent "les écoles nationales" chez les peuples de l'Europe SUD-EST? Est-il possible de préciser leur apparition historique et déterminer leurs caractéristiques principales?

Il s'agit du développement littéraire et artistique des cultures balkaniques qui étaient marquées dans une période de leur évolution historique par une très forte connotation nationale. Pour la plupart d'elles c'était la période de la fin du XVIII^e et les premières décennies du XIX^e siècle. Dans quelques-uns des pays de l'Europe SUD-EST pourtant, ce processus s'est déroulé d'une manière analogue, mais bien plus tard, à la fin du XIX^e, et même au début du XX^e siècle. Chez les peuples qui ont vécu "deux tiers de leur histoire sous la domination des Empires de plusieurs continents", il s'agit des entre-périodes où ils ont constitué leur propres états nationaux et où, poussés par le grand désir de confirmer leur identité nationale, ils insistent de définir leurs langues codifiées comme moyen d'expression littéraire et culturelle. C'est par là que chez tous les peuples balkaniques ces périodes portent le terme de "renaissance". Ils culminent à

l'époque du romantisme et se réduisent peu à peu pendant le réalisme avec sa désintégration à la fin du XIX^e siècle. Il faut remarquer qu'en sens synchronique, il existe de nombreuses divergences et incohérences parmi les "écoles nationales" des peuples de l'Europe SUD-EST. Il est très important de constater que, de l'aspect historique leur apparition est conditionnée directement par le moment de leur libération des dominations impériales qui paralysaient leur développement culturel et rendaient impossible leur essor authentique durant des siècles antérieurs. Mais, on ne peut pas accepter cette dépendance des circonstances historiques dans le sens absolu. Je donnerai ici l'exemple des Grecs et des Serbes qui ont rejeté les premiers le joug ottoman, établissant les fondements de leur état national. Pourtant, on trouve une grande différence dans la définition de la norme standardisée de la langue littéraire chez ces deux peuples. Chez les premiers on avait entamé une polémique entre les "réformateurs" et les "traditionalistes" qui a continué plus d'un siècle, tandis que les Serbes ont réalisé relativement tôt leur réforme linguistique grâce au grand exploit philologique de Vouk Karadžić qui s'est reflété favorablement sur les autres peuples slaves balkaniques: croates, bulgares, macédoniens.

De l'aspect des tendances intégratives, d'ailleurs assez rares dans cette période, il est intéressant d'envisager le cas des Croates chez qui apparut, au cours du XIX^e siècle, sous l'influence des illusions romantiques et le rêve de l'unité linguistique et culturelle de tous les Slaves du sud, le mouvement de l'Illirisme à la tête duquel se trouvaient le Croate Ljudevit Gaj et le Slovène Stanko Vraz, bien que sur le sol Slovène ce mouvement fût marginal. Il faudrait souligner aussi qu'en Bulgarie et en Macédoine l'Illirisme n'avait aucune influence directe. Ce fait nous indique que dans la formation des langues nationales se croisent deux processus contraires qui passent parallèlement: le convergent et le divergent. Dans le cas de l'Illirisme, il est en question le premier qui ne s'est pas répondu plus largement, mais a réussi à aider les Serbes et les Croates de former une langue unique, bien qu'en deux variantes: serbo-croate et croato-serbe. Tout cela nous montre que l'apparition des "écoles nationales" ne dépend pas d'une légitimité générale, ni d'une unanimité. Il faudrait, sans doute, en ajouter l'expérience historique des Roumains qui, déjà dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, avaient "l'école transilvane" qui portait l'idée

d'indépendance et d'émancipation nationales, mais qui était en relations les plus étroites, dès ses premiers pas, avec l'influence culturelle et religieuse occidentale (l'église uniate, domination latine et la francophonie). Ayant en vue tout cela, il ne nous sera pas difficile de comprendre la constatation paradoxale des chercheurs modernes sur les identités nationales en Europe du XIX^e et XX^e siècles, selon laquelle: "il n'y a rien de plus international que la constitution des idées nationales". (Anne-Marie Tiesse). Nous y ajouterons l'opinion des célèbres slavistes et balkanologues qui accordent une attention particulière à la question des contacts linguistiques entre les langues domiciles et "la langue de prestige" et leur importance dans l'étape initiale de constitution des nations modernes avec quoi se complète la mosaïque de la situation des "écoles nationales" dans toute sa complexité. La présence considérable de l'allemand parmi les Slovènes, les Croates et partiellement les Serbes, celle du français chez les Roumains, du grec, du bulgare et du serbe chez les Macédoniens, du russe chez les Serbes, de l'italien chez les Albanais, du vieux grec chez les Grecs, ne signifie pas le ralentissement du processus de l'émancipation linguistique nationale, mais aussi les contacts à travers lesquels "la langue de prestige" exerce une suite d'actions positives sur la langue authentique littéraire qui vient d'être formée.

L'exemple de la renaissance roumaine est, dans ce sens assez paradigmatique. Nous en avons déjà parlé: l'histoire roumaine de la fin du XVIII^e et tout au cours du XIX^e siècle est extrêmement favorable pour des recherches et des interférences comparatives. Bien que la lutte des Albanais pour leur libération nationale eût lieu avec un certain retard dans son acte final, elle se développait aussi sous une forte influence des Lumières et le romantisme européen. Les plus importants représentants de la renaissance albanaise Yeronim de Rada, les frères Naim et Sami Frachéri, tout agissant dans les terrains non albanais, ont une orientation entièrement nationale. Chez les Grecs on trouve de nombreux exemples analogues. Il suffira de mentionner ici l'exemple de l'école Yonienne et le poète extraordinaire Dyonisios Solomos. Des caractères similaires marquent aussi la Renaissance des Macédoniens et des Bulgares, sans prendre en considération le statut politique et étatique de leurs représentants. Le poète polyglote d'Ohrid, Grigor Prlicev, avec son œuvre, est présent en trois milieux balkaniques: le

grec, le macédonien et le bulgare; peut-on (dans un discours comme celui-ci) éviter le fait de son grand poème "Skenderbay" (1861), exemple symptomatique du phénomène du multiculturalisme chez les peuples balkaniques dans le passé? Dans ce poème l'auteur, d'origine macédonienne, traite le sujet du héros national légendaire d'origine albanaise, et par-dessus tout - se sert de la langue d'une troisième nationalité – le nouveau grec, s'appuyant largement sur la tradition culturelle, poétique et linguistique antique - celle d'Homère. Aussi, le célèbre représentant de la Renaissance bulgare, Ljouben Karavelov, réalise son activité littéraire et sa mission idéologique, d'une manière suggestive, en trois milieux balkaniques différents, écrivant en trois langues différentes.

C'est pourquoi -le multilinguisme est une caractéristique très fréquente et essentielle pour les "écoles nationales" dans la sphère de la littérature, et aussi pour les plus grands représentants de la renaissance nationale. Quelques-uns d'eux commencent leur activité littéraire à une des "langues de prestige", pour continuer plus tard, atteignant le plein épanouissement de leurs forces créatrices, à une autre, leur langue maternelle C'est le cas de Fr. Presern chez les Slovènes, de Petar Preradovic chez les Croates, de Branko Radicevic chez les Serbes, qui ont tous débuté en écrivant leurs poèmes en allemand. Chez les poètes macédoniens on s'aperçoit de la même chose, bien que d'une façon un peu modérée. Dès que les conditions historiques le permettent, tous ces écrivains abandonnent "la langue de prestige", reprennent leur langue maternelle et deviennent les principaux messagers de la renaissance dans leur pays. Je ne peux ne pas citer ici le cas du poète macédonien Koco Ratzine qui commença à écrire et à publier ses poèmes en bulgare et en serbe, pour devenir peu après le fondateur de la poésie moderne macédonienne, l'écrivant en sa langue nationale originale.

Ce qui est commun pour toutes les "écoles nationales" balkaniques (qui sont) liées très étroitement à l'époque de leur "renaissance" nationale, est le fait qu'elles s'appuient toutes les riches sources de leur folklore national et leur patrimoine populaire., La période de la "Renaissance" témoigne un grand intérêt aux traditions, ce qui s'identifie avec les sources inépuisables du folklore populaire. Il n'est pas par hasard que chez tous les peuples balkaniques de cette période apparaît un grand nombre de

collectionneurs de l'héritage national et la publication des premiers recueils des œuvres populaires de tous les genres, présentés en traduction aux différentes langues étrangères . Il est intéressant de souligner que dans ce travail étaient engagés activement les mêmes auteurs et représentants des "écoles nationales" comme traducteurs, rédacteurs et animateurs. Cet élan d'exprimer sa propre identité nationale par la traduction populaire n'est pas contradictoire à communication mutuelle et l'interférence du folklore réalisé dans les différents milieux des peuples de l'Europe SUD-EST. C'est encore une preuve (de plus) que le pluralisme culturel marque le mieux cette époque. Il s'étend et dépasse facilement les bornes et les frontières régionales et nationales.

Tout de même, pour l'histoire de la littérature, mais aussi pour l'histoire en général, le plus important est le fait que chez les plus grands représentants des littératures nationales nouvellement constituées s'aperçoivent de très étroites relations entre leur expression individuelle et les profondes sources de la tradition populaire. C'est le cas des écrivains déjà mentionnés: Jeronim de Rada et Naim Francheri chez les Albanais, Preradovic et Mazuranic chez les Croates, Francé Prechern chez les Slovènes, Solomos et Palamas chez les Grecs, Vasilie Aleksandri chez les Roumains, Branko Radicevic chez les Serbes, Hristo Botev et Ivan Vazov chez les Bulgares, Grigor Prlicev chez les Macédoniens, pour ne mentionner que les poètes les plus remarquables.

Ce processus et cette fructueuse pénétration des littératures balkaniques est un phénomène très intéressant pour les recherches scientifiques, non pas seulement du XIX^e mais aussi du XX^e siècle, jusqu'à nos jours. A ce point nous sommes confrontés à une curieuse solution et synthèse entre les impulsions archaïques et l'expression poétique moderne qui représente une transmission très impressive chez certains représentants de la littérature moderne balkanique. Je voudrais citer ici quelques uns d'eux: Momcilo Nastasijevic et Vasko Popa chez les Serbes, Ismail Kadare chez les Albanais, Blaze Koneski, Radovan Pavlovski, Zivko Cingo, Petre Andreevski chez les Macédoniens; bien sûr, il y a aussi des exemples analogues, chez les autres peuples balkaniques , mais c'est une très large matière et peut-être aussi - sujet de débat pour un de nos futurs Congrès.

Sans doute, le terme d'"École nationale" dans le sens duquel nous avons parlé ci-haut, n'est pas présent uniquement dans la littérature et la linguistique; il existe aussi dans la peinture, dans l'architecture, dans l'art du théâtre surtout et, ce dernier temps, dans la cinématographie des pays balkaniques. Je regrette que, faute du temps, je n'aie pas la possibilité d'en parler. Je ne m'arrêterai brièvement que sur un domaine qui me paraît dans ce sens assez paradigmatique. C'est la musique et la création musicale. Bien qu'avec un certain retard par rapport à la littérature, on y trouve (aperçoit) des personnalités et des créateurs qui pourraient être aussi nommés d'initiateurs de l'idée nationale et fondateurs des "écoles nationales" particulières. Pour être plus concret, je citerai ici quelques noms qui méritent d'être mentionnés dans ce contexte: chez les Croates ce seraient Vatroslav Lisinski et Ivan Zajc, chez les Serbes - Stevan Mokranjac, chez les Roumains - Eneskou et, plus récemment encore, Panco Vladigerov chez les Bulgares et M. Théodorakis chez les Grecs.

Je vais terminer cet exposé avec quelques références:

Premièrement - Sans égard de toutes les divergences et particularités, il est incontestable que les "écoles nationales" ont joué un rôle positif dans la résurrection des forces nationales ensevelies, tout en suscitant la création artistique de tous les peuples balkaniques, qui, grâce aux conditions défavorables, étaient paralysées et aliénées durant de longs siècles. Ces écoles ont éveillé leur confiance en eux-mêmes et proclamé leur présence authentique parmi les peuples européens bien plus avancés (qu'eux). Ainsi ont-ils affirmé le mieux leur renaissance culturelle, morale et spirituelle. Leur importance est la plus remarquable dans la sphère de la langue et de la littérature, parce qu'elles ont ouvert la voie d'auto-identification de chacun des peuples, impliquant ainsi l'idée de Herder: "une langue — une nation".

Au sein des "écoles nationales" ont apparu de grands créateurs qui dépassent presque toutes les réalisations individuelles des époques antérieures, dont les œuvres sont gravées sur la mémoire de l'Europe culturelle et du monde entier, comme des valeurs les plus élevées.

Deuxièmement - Ayant en vue tous les incontestables succès, il ne faut pas négliger le fait que les "écoles nationales" étaient déterminées par le moment de leur formation, par les conditions historiques qui ont hissé l'idée

nationale au premier plan, comme la tâche primaire de toute entreprise culturelle.

Troisièmement - C'est pourquoi, il est inutile de comprendre les "écoles nationales" comme un modèle culturo-historique optimal. Leur importance et leur valeur sont conditionnelles, nullement - absolue. Leur existence et leur rôle, aujourd'hui, dans les conditions modernes, ne peuvent pas se perpétuer; il est particulièrement dangereux que de telles tendances viennent en relation avec l'esprit étroit du nationalisme, de l'isolationnisme et s'offrent comme recette pour défense des identités culturelles contre l'attaque de l'actuelle unification planétaire. Le comparatiste français Jean Body écrit (avec de bonnes intentions) dans l'introduction de son livre "Les littératures et les nations au XX^e siècle : "Le XIX^e siècle était connu comme l'époque des nationalités. Le XX^e a de bonnes chances de ne répéter jamais les temps des nationalismes". Hélas, ses prévisions ne se sont pas réalisées. Presque toute la région de l'Europe SUD-EST, avant et après les désintégrations accomplies, est devenue le polygone sur lequel les fantômes et les passions euphoriques ont surgi des couloirs de l'histoire. A la différence du passé, les nouvelles "écoles nationales" n'ont lancé pas un seul nom de créateur, ni quelque réalisation exceptionnelle artistique. Ce n'est point étonnant, parce que les critères de valorisation sont à présent complètement déplacés: le "bon" n'est que ce qui est "le nôtre"; il n'y a pas d'intérêt à ce qui est "bon" chez le voisin.

On aurait pu s'imaginer assister au processus de résurrection des renaissances nationales, mais par malheur, elles sont comblées de mégalomanie, d'intolérance et d'animosités mutuelles. Cependant, on a l'impression que ce dernier temps la culmination des "renaissances" de ce type soit passée et on entend de plus en plus des voix raisonnables, dégrisées de la boisson enivrante des euphories nationales. Je suis sûr que dans cet éclaircissement des horizons en face de nous, nous entendrons la voix de ceux qui, comme le grand écrivain croate et yougoslave Miroslav Krleža croient que -*"il existe d'innombrables choses qui nous unissent, beaucoup plus que celles qui, comme l'héritage du passé, nous séparent"*.

Litterature consultée

- Guillou A., *Frontières*, "Bulletin A.I.E.S.E.E", No. 28-29, Bucarest, 1998/99.
- Hobsbaum E., *Naciiite i nacionalizmot po 1780* (Nations and nationalism since 1780), Skopje, 1993.
- Istori/ w`nyh i zapadnyh slav/n*, Moskva, 1969.
- Koneski B., *akedonskiot jazik vo razvojot na drugite slovenski jazici*, Skopje, 1968.
- Langue et nation en Europe centrale et orientale du XVIII ème siècle à nos jours*, Cahiers de l'JLSL, No.8, Genève, 1996
- Neupokoeva I. G., *Istori/ vsemirnoj literatury*, Moskva, 1976.
- Pogačnik J. Zdravec F. *Istorija slovenačke književnosti*, Beograd, 1973.
- Povijest svjetske književnosti (albanska, bugarska, novogrčka, rumunjska književnost)*, t. 1-7, Zagreb, 1977.
- Smith D. A. *Nacionalni identitet*, Beograd, 1998.
- Stalev G., *Istorija na makedonskata literatura 1800-1945 I del, Makedonskata literatura vo 19 vek*, Skopje, 2001.
- The National Idea as a Research Problem*, The Polish Academy of Science, The Institute of Slavonic Studies, Warszawa, 2002.
- Thiesse A.-M., *La création des identités nationales en Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, 1999.

Andromaqi GJERGJI

PROCESSUS D'INTEGRATION DANS LES CULTURES POPULAIRES DU SUD-EST EUROPEEN

Les peuples du Sud-Est européen ont eu un passé mouvementé, caractérisé par des périodes de paix et de bonnes relations, alterné d'autres situations turbulentes, pleines d'incompréhensions et d'intolérance. Pour bien comprendre ces phénomènes, il faut tenir compte de la diversité des cultures ramassées dans un espace assez restreint. D'autre part, l'on sait bien que dans leur passé historique des facteurs sociaux-politiques ont conditionné un certain rapprochement culturel entre eux. Il suffit de rappeler ici l'influence de la civilisation hellénique et de celle romaine dans l'Antiquité, ensuite l'influence de la culture byzantine à la phase de son plus grand épanouissement. Il vient après l'influence islamique, laquelle a rayonné dans bien de domaines de la culture populaire aussi et non seulement chez les islamisés mais plus largement sans oublier certainement pas l'influence de la civilisation européenne occidentale. Ces contacts n'ont pas influé seulement sur le mode de vie des hautes couches sociales, mais sur les larges couches populaires également.

Dans l'histoire des peuples de cette partie de l'Europe il y a eu donc des périodes plus ou moins fréquentes pendant lesquelles les contacts devenaient difficiles en raison des guerres, des querelles et des affrontements violents et d'autres pendant lesquelles des régions entières vivaient dans une sorte d'auto-isolement conscient, afin de mieux garder leur héritage ethnique. Cela est passé notamment dans les régions des frontières interethniques, surtout à des moments où les relations entre les Etats respectifs étaient tendues. Bien que limités et conditionnés par des facteurs divers, les contacts culturels entre les peuples s'interrompaient provisoirement mais reprenaient de nouveau.

Parmi les contacts qui favorisaient le processus d'intégration, l'on doit mettre en évidence les échanges des biens culturels et le rapprochement de ceux qui produisaient des biens nécessaires à chaque communauté. Tels

étaient par exemple, les maîtres ambulants des différentes professions qui, individuellement ou en groupes, se déplaçaient un peu partout dans la péninsule à la recherche du travail. C'était le cas des moissonneurs et des faucheurs saisonniers, des boulangers et des pâtisseries, des maîtres couturiers, des brodeurs et des orfèvres de talent etc., provenant des diverses régions et des divers groupes ethniques. Un rôle important a été joué certainement par les marchands qui, en suivant les caravanes de bêtes de sommes par des chemins peu sûrs, transportaient diverses marchandises. Un facteur favorable à l'échange des produits et au réveil économique et social ont été les diverses foires qu'on organisait dans tous les fameux centres artisanaux-marchands de la péninsule, surtout aux XVIII^e-XX^e siècles, comme c'étaient les fameuses foires de Plovdiv, de Djuma Pazar, de Nevrocope, de Serrez, de Dolian, de Mavronoros, dans lesquelles participaient beaucoup de marchands et d'artisans venant de diverses contrées.

Ces multiples contacts ont apporté graduellement la naissance de certains traits communs dans divers domaines des cultures traditionnelles des Balkans. Ces traits se sont manifestés dans divers domaines des cultures traditionnelles des Balkans. Ces traits se sont manifestés pendant les derniers siècles avec une variété fascinante de formes et de décors régionaux, comme c'est le cas par exemple des textiles et des broderies traditionnelles ou des costumes populaires. On peut remarquer que dans les ateliers des maîtres brodeurs circulait déjà un fond considérable de motifs de décoration, profondément liés à la symbolique chrétienne, qui se développe non seulement dans les ateliers urbains mais également dans l'art rural. En Albanie, cette influence est plus évidente chez les produits des maîtres orfèvres et brodeurs.

La civilisation byzantine, son merveilleux héritage culturel, qui nous est transmis par de nombreux petits chef-d'œuvres des arts appliqués, est un patrimoine très précieux dont se sont inspirées diverses générations de maîtres d'art. Pour en donner un exemple, il suffit de rappeler quelques rares exemplaires de broderie religieuse comme les "epitafios", "aer" ou linge liturgique ou bien, une peinture brodée représentant le Christ dans son lit de mort et autres personnages mineurs. Ils sont conservés dans divers musées de la Grèce, de la Bulgarie, de la Roumanie, de la Serbie etc., datant du XIV^e

au XVII^e siècle. Parmi eux se trouve l'épithaphe de Glavenica, région de Berat, datant de 1373, peut-être l'un des plus anciens exemplaires connus dans les Balkans. Il se trouve dans l'une des salles du Musée Historique de Tirana.

Pendant les siècles qui ont suivi, ces broderies de luxe servent à décorer surtout les costumes de cérémonie des prélats de l'église mais aussi les habits de la haute aristocratie, où les motifs décoratifs occupaient une place de plus en plus importante, au détriment des symboles religieux. D'un siècle à l'autre, il se fait remarquer un enrichissement des motifs végétaux et géométriques, qui pénètrent graduellement dans la borderie laïque. Des chercheurs de cette sphère d'art ont à juste titre souligné comme une particularité de la broderie du moyen âge le lien et l'influence que celle-ci a eue sur la broderie populaire des derniers siècles, si bien quant aux motifs que quant aux techniques (selon la bien connue Corina Nicolescu), dans certaines zones de l'Aire balkanique. Donc, en ce qui concerne l'héritage culturel byzantin, il y a eu après sa large diffusion, un long processus d'assimilation par la culture populaire, dont elle avait emprunté bien sûr quelque chose.

Durant le XVII^e et le XVIII^e siècles les métiers d'art des principales villes des Balkans ont subi une autre vague d'influences venant de l'Orient, l'art islamique, qui a touché plusieurs sphères: broderies, textiles surtout celles de soie, parures en métal etc. Dans des villes comme Shkodra, Berati, Ioannina etc., deviennent très connues, pour leurs fines broderies, diverses parties des vêtements de la population urbaine. Les meilleurs exemplaires de leurs ouvrages font partie, il y a longtemps, des collections des musées dans plusieurs pays balkaniques, européens et ailleurs.

Pendant la deuxième moitié du XX^e siècle les relations sociales entre les pays balkaniques ont été très réduites, à cause des divergences politiques. Les Albanais vivaient au-dedans de leurs confins politiques quoique, au-delà de ces confins, il y ait eu des populations de également albanaises avec lesquelles les relations étaient interdites. Au début des années '90 tout a changé et pourtant les Albanais ont encore de grandes difficultés à se déplacer vers l'Europe. Au contraire, les étrangers peuvent entrer facilement en Albanie. L'anglais est parlé un peu partout. Les articles

de mode sont présents etc. Il n'y a pas de place pour le pessimisme, les cultures traditionnelles défieront cette vague en expansion.

Presque quinze ans après la grande ouverture vers l'Occident, l'on peut poser la question: quel est le destin de la culture populaire albanaise et des cultures des autres pays balkaniques?

Deux sont les événements les plus frappants qui ont touché les pays en question, une véritable explosion de mouvements migratoires par des dizaines de milliers de personnes de toute catégorie sociale vers les pays de l'Europe, considérée comme la terre promise pour tous. Des paysans et des citadins, des adultes et des jeunes, des filles ou des garçons s'éloignent à la recherche d'une vie meilleure. Ces mouvements migratoires durent depuis quelques années dans la direction de l'Italie et la Grèce surtout. Mais, il est survenu un grand déplacement interne également. Des paysans venant des régions les plus pauvres, à la recherche d'un travail, se sont graduellement installés dans les proches périphéries des villes et surtout aux alentours de la capitale, en formant de petites communautés provenant de la même région, tout en gardant des relations continues avec les villages d'origine. Leur intégration à la vie quotidienne des habitants de la ville progresse lentement mais en préservant entre-temps le patrimoine culturel hérité de leur région, c'est-à-dire les chants, les danses, certains rites de mariage, les fêtes traditionnelles, une mentalité différente en ce qui concerne la vie en famille, etc.

Ce sont là presque les mêmes phénomènes qu'on rencontre dans les milieux des émigrants albanais qui se trouvent dans d'autres pays, surtout parmi la première et la deuxième génération des émigrés.

Après tant de mouvements migratoires et de déplacements internes, pour arriver à l'intégration l'on a besoin de la coopération, de la solidarité et de la tolérance de tous. La démocratie politique et l'économie du marché ne sont pas suffisantes. Peut-être faut-il tenir davantage compte du rapprochement des identités culturelles.

Bibliographie

- Burke P., *opular Culture in Early Modern Europe*, Scholar Press, England 1994.
- Gjergji A., *Points de rencontres interethniques dans les arts appliqués des pays balkaniques*, in "Culture Populaire Albanaise", X^e année, Tirana 1990.
- Haberlandt A. *Volkskunst der Balkanlander*, Wien 1919.
- Spencer E. Esq., *Travels in Europian Turkey*, London 1853.

Ndoc PAPLEKA

PARALLELES BALKANIQUES DU MYTHE D'ŒDIPE

La présence, dans la tradition orale albanaise, des récits semblables au mythe d'Œdipe a été mise en évidence pour la première fois par le folkloriste P. Marin Sirdani, dès 1930. Lors de la publication du conte "Nama e Orës" (La malédiction de la fée), il écrivait: "*J'ai entendu ce conte dans deux ou trois endroits à Pult, mais il est, sans doute, raconté au moins partout en Dukagjin, car tous les contes sont racontés de la même façon dans toutes ces montagnes-là. La fable correspond évidemment à celle de la mythologie grecque sur Œdipe...*"¹.

A part les deux récits publiés par le chercheur ci-dessus mentionné, nous avons trouvé trois autres récits recueillis dans d'autres régions. Donc, jusqu'à présent l'on connaît les cinq variantes qui suivent: la variante de Pult², la variante de Zadrimë³, la variante de Lusni⁴, la variante de Tropojë⁵, la variante de Mirditë⁶

L'existence même de ces cinq variantes et leur étendue géographique relativement large, témoigne qu'il ne s'agit pas d'un texte extrait, apporté par quelque personne particulière, laquelle, dans des circonstances données, l'aurait importée des aires culturelles étrangères et introduit dans le milieu albanais. De même, la structure et le style des récits, le niveau culturel de leurs narrateurs nous convainquent que les variantes albanaises du mythe d'Œdipe n'ont pas d'origine savante.

Emprunt ou polygénèse?

¹ *Hylli i Dritës*, Shkodër, 1930, p. 207.

² *Ibid.*, pp. 187-289.

³ *Ibid.*, pp. 290-291.

⁴ Raconté par Ramazan Alia, 65 ans, laboureur; recueilli à Lusni par Fejzulla Gjabri en 1978.

⁵ Raconté par Brahë Alia, Tropojë; recueilli par A. Papeka, le 14 mai 1979.

⁶ K. Shtjefni, *Mirdita, doke dhe zakone*, Tiranë 1998, pp. 87-90.

Avant d'examiner les variantes susmentionnées, nous allons nous arrêter brièvement sur le problème de l'origine des récits albanais, analogues au mythe d'Œdipe. Faute d'anciennes données écrites, tout comme dans d'autres créations du folklore albanais, même dans ce cas, nous sommes forcés à rester au niveau des hypothèses qu'il sera difficile de vérifier de façon nette.

L'hypothèse de l'emprunt, l'établissement des liens directs entre les textes albanais et le mythe grec sont très tentateurs, non seulement en raison de la ressemblance évidente entre eux mise en évidence depuis longtemps par P. Marin Sirdani, mais en raison aussi de la proximité géographique entre les territoires où habitaient les Albanais et la Grèce antique. A ce dernier facteur s'ajoute le niveau élevé du développement de la civilisation hellène, son puissant rayonnement sur toute l'aire méditerranéenne. A part les trouvailles archéologiques témoignant de l'influence de la culture hellène sur celle illyrienne-albanaise, il y a aussi les emprunts linguistiques dont l'éminent linguiste albanais E. Çabej écrivait: "*Par le sud pénétra tôt la culture hellène, commençant à l'époque de Mycènes et se poursuivant pendant toute l'époque antique, partiellement par voie terrestre et partiellement par les établissements grecs sur la côte illyrienne*"⁷.

Toutefois, l'objectivité scientifique nous oblige à considérer que les analogies typologiques ne sont pas toujours génétiques aussi. Cela veut dire que parallèlement à l'hypothèse de l'emprunt l'on doit accepter celle de la polygenèse, qui s'appuie sur la théorie des archétypes universaux. Selon cette théorie, à une phase donnée du développement de la société humaine, le cerveau de l'homme avait acquis des idées, des concepts et des figures semblables ou approximatives, indépendamment du milieu géographique dans lequel vivaient les hommes. C'est ce que l'on remarque même dans le cas du mythe d'Œdipe. Dans son livre "Anthropologie structurale", Claude Lévi-Strauss souligne: "*Pourtant ces mythes, arbitraires en apparence, se traduisent avec les mêmes caractères, et souvent avec les mêmes détails,*

⁷ E. Çabej, *Disa aspekte të kulturës popullore shqiptare në vështrim gjuhësor*, Studime filologjike, nr. 2, 1977, p. 11.

dans diverses régions du monde"⁸. Ce chercheur a mis en évidence la ressemblance entre certains phénomènes mythologiques documentés en Grèce antique et certains phénomènes pareils présents chez quelque population précolombienne, où toute possibilité de contact direct ou indirect est exclue. Il explique: "*Comme nous l'indiquons plus loin, nous avons choisi le mythe d'Œdipe comme le premier exemple, en raison des analogies remarquables qui semblent exister entre certains aspects de la pensée grecque archaïque et celle des Indiens Pueblo à qui sont empruntés les exemples suivants. On notera à ce sujet que le personnage du Sphinx, tel que Mme Delcourt l'a restitué, coïncide avec deux personnages de la mythologie nord-américaine (qui n'en forment sans doute qu'un seul)*"⁹.

Dans le cas des textes albanais, une donnée frappe aux yeux, et l'on ne peut pas la négliger: toutes les variantes de jusqu'à présent ont été rassemblées dans des régions intérieures, surtout montagneuses, retirées du littoral et surtout loin de la frontière séparant les territoires habités par les Albanais et la Grèce.

En considérant les arguments ci-dessus, nous sommes d'avis qu'il est difficile de donner une réponse exacte à la question si les textes ressemblant au mythe d'Œdipe dans le folklore albanais ont été empruntés à l'ancienne culture hellénique ou s'ils sont des créations authentiques, autochtones. La question reste ouverte à des discussions ultérieures non seulement concernant la version albanaise, mais aussi celle serbe ou roumaine dont nous allons parler ci-dessous.

Analogies et différences entre les variantes albanaises

Avant de passer aux comparaisons interethniques, nous allons comparer les variantes intra-ethniques, présentes dans la tradition orale albanaise.

a. Mythèmes de la variante de Pult

1. Le père entend la prédiction néfaste de "Ora e Malit" (Fée de la montagne). 2. Les parents jettent le nouveau-né dans la mer. 3. La mer le ramène sur le rivage, où une chèvre l'allait. 4. Le nouveau-né est pris par

⁸ C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, 1974, p. 229.

⁹ C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, 1974, p. 238.

un voyageur 5. Devenu grand, il doute des parents adoptifs et quitte son domicile. 6. Le jeune tue dans la rue le roi monté sur une charrette. 7. Le peuple proclame le jeune homme roi et lui donne la reine en mariage. 8. Le couple royal met au monde un garçon. 9. Le prophète dit que le roi et la reine peuvent être proches parents. 10. Apprenant qu'il a épousé sa mère, le roi égorge à coup de couteau la reine, son fils et soi-même et tous s'ensevelissent par la maison s'écroulant.

b. Mythèmes de la variante de Zadrinë.

1. La mère entend la prédiction néfaste de "Ora". 2. Les parents jettent dans la mer le nouveau-né, mis dans une boîte. 3. Le nouveau-né est porté sur le rivage par les vagues et une brebis l'allaite. 4. L'enfant est trouvé et élevé par un batelier. 5. Quand il grandit, il est engagé par un monsieur pour garder sa fruiterie. 6. Le gardien tue accidentellement le propriétaire venant le contrôler la nuit. 7. La femme du propriétaire et le gardien apprennent qu'ils sont mère et fils.

c. Mythèmes de la variante de Lusni

1. Une étrangère prédit que le fils tuera son père. 2. Les parents jettent à l'eau le nouveau-né. 3. L'eau l'amène à un moulin; il est élevé par la meunière. 4. Le jeune homme travaille comme gardien chez un propriétaire terrien. 5. Le gardien tue par mégarde le propriétaire venant le contrôler la nuit. 6. On apprend que la femme du propriétaire et le gardien sont mère et fils.

d. Mythèmes de la variante de Tropojë

1. Le père entend le présage néfaste de "Ora". 2. Les parents jettent dans le fleuve le nouveau-né, mis dans une boîte. 3. Celui-ci est ramené par le fleuve au bord et il est allaité par une chèvre. 4. L'enfant trouvé est élevé par le chevrier. 5. Devenu grand, il apprend qu'il est un enfant trouvé et il quitte son domicile. 6. Il est engagé comme gardien par un propriétaire de vigne. 7. Le gardien tue involontairement le propriétaire qui va le contrôler la nuit. 8. Avant de se marier, la veuve et le gardien apprennent qu'ils sont mère et fils.

e. Mythèmes de Mirdita

1. Le père entend la prédiction néfaste des "Zana të malit" (Fées de la montagne). 2. Les parents jettent dans un fleuve le nouveau-né, attaché dans son berceau. 3. L'eau emmène à un moulin le berceau, et le meunier emmène chez soi le nouveau-né. 4. Ayant grandi, le fils migre avec son

troupeau de brebis. 5. Après une querelle, il tue au revolver le propriétaire d'un pâturage. 6. Le jeune décide d'en épouser la veuve, mais lorsqu'il se met au lit avec elle, il pleut de la pluie mélangée de sang, et un pigeon blanc se pose entre. 7. Le voyant leur apprend qu'ils sont mère et fils. 8. Le jeune homme et la veuve vivent ensemble comme mère et fils.

En comparant les mythèmes ci-dessus, il en résulte qu'il y a des ressemblances et des différences. Dans les variantes *a*, *b*, *d* et *e*, la prédiction néfaste que le fils qui va naître tuera son père et épousera sa mère, est faite par une créature de puissance surnaturelle: "Ora" ou "Zana e Malit". Ce n'est que dans la variante *c* qu'une telle fonction est assumée par une étrangère, laquelle joue, semble-t-il, le rôle de la voyante.

Le père n'est roi que dans la variante *a*, tandis que dans les autres variantes, un homme commun, dans la variante *b*: propriétaire d'une fruiterie, dans la variante *c*: propriétaire terrien, dans la variante *d*: propriétaire d'une vigne, dans la variante *e*: propriétaire de prairies.

Dans les variantes *a*, *d* et *e*, la prédiction néfaste est entendue par le père du fils, dans la variante *b*, c'est la femme enceinte qui l'entend; dans la variante *c* on laisse entendre que les deux parents l'entendent.

Dans toutes les variantes albanaises, pour se débarrasser du nouveau-né, l'on le jette à l'eau: dans les variantes *a* et *b* dans la mer, dans les variantes *d* et *e* dans le fleuve. L'objet où est mis le nouveau-né avant d'être jeté dans l'eau, est différent: dans les variantes *b* et *d* c'est une boîte; dans la variante *e*, c'est un berceau; dans les variantes *a* et *c*, cet objet n'est pas mentionné.

Dans les variantes *a*, *b* et *d*, le nouveau-né est ramené au bord par l'eau du fleuve ou de la mer, dans les variantes *c* et *e* il n'est pas dit s'il est nourri du lait de quelque bétail ou non.

Le nouveau-né est adopté dans la variante *a*: par un *voyageur*, dans la variante *b*: par un *batelier*; dans les variantes *c* et *d*: par une *meunière* ou un *meunier*; dans la variante *e*: par un *berger*.

Le jeune homme travaille comme gardien chez un propriétaire lequel est son vrai père et il est tué accidentellement par celui-là. Dans la variante *a*, il tue dans la rue le roi qui est son vrai père. Dans la variante *e*, il tue au revolver, après une querelle, le propriétaire d'une prairie qui est son vrai père.

Après le parricide accidentel, le jeune homme est couronné roi dans la variante *a*; il hérite tout dans toutes les autres variantes.

Dans la variante *a*, la vérité sur le lien de sang entre le jeune homme et la veuve, qui sont donc mère et fils, est découverte par un *voyant*, dans la variante *e*, par un *prophète*. Dans la variante *b*, le jeune homme et la veuve se racontent la vie et comprennent qu'ils sont mère et fils. Dans la variante *d*, le jeune homme a le pied engourdi avant d'entrer dans la chambre à coucher, une pluie mêlée de sang commence et entre eux se pose un pigeon.

Parmi les cinq variantes albanaises recueillies jusqu'à présent, l'inceste n'est rencontré que dans l'une d'elle: c'est la variante *a*. L'inceste est évité *in extremis* dans les variantes *d* et *e* grâce à une intervention divine. Dans les variantes *b* et *c* l'inceste ne peut pas se produire parce que la mère et le fils apprennent juste à temps leurs rapports de parenté.

IV. Version grecque

Les chercheurs sont d'avis que le mythe d'Œdipe est très ancien. Selon Claude Lévi-Strauss, les ouvrages des tragédiens grecs, qui se réfèrent à ce mythe, sont des créations tardives, où domine le caractère littéraire: "*Le mythe d'Œdipe nous est parvenu dans des rédactions fragmentaires et tardives, qui sont toutes des transpositions littéraires, plus inspirées par un souci esthétique ou moral que par la tradition religieuse ou l'usage rituel, si tant est que de telles préoccupations aient jamais existé à son sujet*"¹⁰.

a. Mythèmes de la version grecque

Selon les considérations que la mythologue Edith Hamilton¹¹ a exprimées à propos du mythe d'Œdipe, les mythèmes de la version grecque sont les suivants:

1. L'oracle de Delphes prévient le roi de Thèbes, Laïos, qu'il va être exécuté de la main de son fils dont on attend la naissance.
2. Laïos fixe les pieds au nouveau-né et le remet aux bergers pour qu'ils l'abandonnent dans un lieu désert.
3. Un berger, apitoyant le nouveau-né, le remet au messager du roi de Corinthe, Polybe.
4. Devenu grand, Œdipe apprend que Polybe

¹⁰ C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, 1974, p. 235.

¹¹ E. Hamilton, *La mythologie, les dieux, les héros, les légendes*, 1962, p. 318-323.

n'est pas son vrai père. 5. Œdipe consulte l'oracle de Delphes, lequel lui apprend la terrible prédiction qu'il va tuer son père. 6. Œdipe fuit Corinthe pour que la terrible prophétie ne soit pas accomplie. 7. Sur sa route il se querelle avec un étranger, qui n'est autre que Laïos, son père, lequel frappe le jeune garçon à coup de bâton et celui-ci le tue. 8. Aux portes de Thèbes, Œdipe affronte le Sphinx et résout sa célèbre énigme ce qui provoque la mort du Sphinx, sauvant ainsi Thèbes du monstre. 9. En vainqueur du monstre, on lui offre la couronne de Thèbes et la main de la reine veuve, Jocaste. 10. Le couple royal aura deux fils et deux filles. 11. L'oracle de Delphes prédit que Thèbes serait débarrassée de la peste seulement en tuant l'assassin de Laïos. 12. Le prophète aveugle, Tirésias, découvre que l'assassin de Laïos c'est Œdipe. 13. Ayant appris la vérité sur l'inceste, Jocaste se pend, Œdipe se crève les yeux et quitte Thèbes.

b. Analogies entre la version grecque et la version albanaise.

1. Dans la version grecque la terrible prédiction est faite par un être surhumain: Apollon; dans quelques variantes albanaises par "Orèt" ou "Zanat e Malit". 2. La terrible prédiction est entendue par le père tout comme dans les variantes albanaises *a, d* et *e*. 3. Œdipe grandi apprend qu'il vit avec un père adoptif et non pas avec son vrai père, tout comme dans les variantes albanaises *a* et *d*. 4. Œdipe fuit le pays où il a grandi comme dans les variantes albanaises *a, b, c, d*. 5. Œdipe tue, sans le savoir, son père après s'être querellé avec lui, tout comme dans la variante albanaise *a*. 6. Œdipe est couronné et épouse sa mère comme dans la variante albanaise *a*. 7. La vérité sur l'assassinat de Laïos et sur l'inceste est découverte par le prophète Tirésias, tout comme elle est découverte par la voyante et le prophète dans les variantes albanaises. 8. Œdipe se punit comme dans la variante albanaise *a*.

c. Différences entre la version grecque et le version albanaise.

1. Dans la version grecque, Œdipe est fils de roi, tandis que dans les variantes albanaises *b, c, d, e* ses parents sont des gens simples. 2. Dans la variante grecque, au nouveau-né l'on attache les pieds, alors que dans des variantes albanaises il est mis dans une boîte, comme dans le mythe grec de

Persée¹². 3. Dans la version grecque, le nouveau-né est porté dans une forêt déserte, tandis que dans les variantes albanaises il est jeté dans la mer ou dans le fleuve, tout comme dans le mythe grec de Persée¹³. 4. Dans la version grecque, le nouveau-né est livré au messager d'un roi lointain, tandis que dans les variantes albanaises c'est la mer ou le fleuve qui le fait retourner sur le rivage, tout comme dans le mythe de Persée¹⁴. 5. Dans la version grecque, il manque le mytheme de l'allaitement du nouveau-né par une brebis ou une chèvre. 6. Dans la version grecque, l'on parle de Sphinx et de la solution de son énigme par Œdipe, alors que dans les variantes albanaises ce mytheme n'existe pas. Selon Lowell Edmunds, l'absence de ce mytheme est un phénomène qu'on trouve dans le folklore de beaucoup de peuples: "*Si l'on passe à la comparaison avec des formes de récits populaires proches parents ou analogues au mythe d'Œdipe, on aperçoit que le motif du monstre-extermineur ou le motif de la solution d'une énigme sont absents*"¹⁵. Quoiqu'il en soit, nous ajouterions que l'énigme résolue par Œdipe est partiellement présente dans une légende albanaise sur Scanderbeg, publiée dans la revue "Albania"(1897-1909). Dans ce texte, l'on dit: "*Scanderbeg s'aperçut que le vieillard était intelligent, c'est pourquoi il se mit à le taquiner le sourire au lèvres: "Est-ce que les deux marchent bien, mon vieux", lui dit-il. "Hé! Tu ne vois pas que je leur ai ajouté le troisième" – lui répondit Koka*"¹⁶. La réponse de celui-ci fait comprendre qu'à l'âge de la vieillesse l'homme se fait aider par un troisième pied qu'est le bâton. 7. Dans la version grecque l'inceste arrive alors qu'il est évité dans les variantes albanaises *b*, *c*, *d*, et *e*. Dans ce cas l'on doit dire que l'inceste est absent dans les formes archaïques du mythe grec également. Jean-Pierre Vernant écrit: "*Dans le récit d'Hérodote, où l'épisode de l'inceste maternel ne figure pas, une curieuse séquence occupe peut-être, par rapport au*

¹² E. Hamilton, *La mythologie, les dieux, les héros, les légendes*, 1962, p.168.

¹³ *Chants d'autrefois*, rassemblés et édités par Christea Sandra Timoc.

¹⁴ *Ibid.* p. 169.

¹⁵ *Métamorphose du mythe en Grèce*, Genève, 1988, p. 218.

¹⁶ *Mbledhës të hershëm të folklorit shqiptar (1635-1912)*, III, Tirana, 1962, p.

*meurtre du père, une punition analogue*¹⁷. 8. Dans la version grecque, Œdipe se punit, alors que dans les variantes albanaises *b*, *c*, *d* et *e* il n'y a aucune autopunition, car il y manque sa cause: l'inceste. Même en ce qui concerne le mythème d'autopunition, les mythologues précisent qu'elle n'a pas été présente dans les plus anciennes versions d'Œdipe: "On pourrait en parler largement et pour ce faire, on devrait mettre en évidence par exemple que dans le contenu légendaire des premières versions du mythe il n'y a pas la moindre trace de l'autopunition, étant donné qu'œdipe meurt tranquillement sur le trône de Thèbes, sans se crever les yeux"¹⁸.

V. Version serbe

Dans le deuxième volume du livre "La Turquie d'Europe", Ami Boué a rassemblé beaucoup de données sur la culture traditionnelle des peuples de l'Europe du Sud-Est. Entre autres, l'auteur signale la présence du mythe d'Œdipe dans la poésie orale des Serbes¹⁹. Comme il nous a été impossible de trouver le texte littéraire intégral, nous avons été obligés de nous baser sur le sujet de la chanson telle que présentée par A. Boué.

a. Mythèmes de la version serbe

1. Saint Sava élève un enfant trouvé au bord de la mer qu'on avait mis dans un bahut et on lui donne le nom de Siméon. 2. Devenu grand, Siméon erre à travers le monde cherchant ses parents. 3. Sans le savoir, Siméon épouse sa mère. 4. Ayant appris l'inceste, il s'enferme dans une tour dont il verrouille la porte et en jette les clés dans la mer. 5. Trente ans après, avec les clés trouvées dans un poisson, l'on déverrouille la porte de la tour et là l'on trouve les restes de Siméon.

b. Analogies entre la version serbe et la version albanaise

1. L'enfant non-désiré est jeté dans la mer comme dans les variantes albanaises *b* et *d*. 2. Le nouveau-né est mis dans un bahut comme dans les variantes albanaises *b* et *d*. 3. Devenu adulte, le fils cherche ses vrais parents

¹⁷ J.-P. Vernant, P. Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, I, Paris, p. 62.

¹⁸ *Ibid*, II, Paris 1986, p. 81.

¹⁹ A. Boué, *La Turquie d'Europe*, II, Paris, 1840, p. 106.

comme dans les variantes albanaises. 4. Siméon épouse sa mère comme dans la variante albanaise.

c. Différences entre la variante serbe et la variante albanaise

1. Dans la variante serbe la prédiction terrible est absente. 2. Dans la variante serbe, l'enfant trouvé est élevé par un saint, Sava, alors que dans les variantes albanaises il est élevé par un homme simple. 3. Dans la version serbe, l'on donne le nom de Siméon à l'enfant trouvé, dans les variantes albanaises il n'a pas de nom propre. 4. Siméon est puni par enfermement dans une tour, tandis que le protagoniste de la version albanaise par égorgement. 5. Dans la version serbe il est dit que les clés de la tour sont trouvées dans le ventre d'un poisson, tandis que dans la version albanaise ce mytheme n'existe pas. 6. Le texte serbe est chanté, donc il existe en vers, tandis que les textes albanais sont contés, donc, ils sont en prose. 7. Le texte serbe est recueilli tôt, avant 1840, tandis que les textes albanais ont été publiés en 1930.

VI. Version roumaine

Dans le livre "Mythe et tragédie, deux", des auteurs Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, il a été inclus également une version roumaine du mythe d'Œdipe, laquelle a été publiée pour la première fois à Bucarest, en 1967, dans le recueil folklorique "Chansons anciennes", rassemblées par Christea Sandra Timoc²⁰.

a. Mythèmes de la version roumaine

1. Les fées préviennent la jeune mariée enceinte que le garçon qu'elle va mettre au monde tuera son père et épousera sa mère. 2. Les parents mettent le nouveau-né dans un fût et le jettent au Danube. 3. Des marins emportent le fût dans une barque, y trouvent l'enfant et l'élèvent. 4. Devenu adulte, il apprend qu'il est trouvé. Il touche terre pour travailler quelque part. 5. Il s'est engagé comme garde-vignoble. 6. Le garde-vignoble tue involontairement le propriétaire qui s'y rend pendant la nuit pour le contrôler. 7. Avant de se marier, le garde-vignoble et la veuve découvrent qu'ils sont mère et fils. 8. Ils vivent ensemble, en se soignant l'un l'autre.

²⁰ J.-P. Vernant, P. Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie, deux*. Paris 1986, pp. 70-75.

b. Analogies entre la version roumaine et la version albanaise

1. Dans la version roumaine et dans les versions albanaises *a*, *b*, *d* et *e*, la prédiction est faite par des êtres à puissance surnaturelle (les fées). 2. Dans la version roumaine, la prédiction horrible est entendue par la jeune mariée enceinte, comme dans la variante albanaise *b*. 3. Dans la version roumaine, les parents jettent le nouveau-né dans le fleuve, tout comme dans les variantes albanaises *d* et *e*. 4. Dans la version roumaine, l'enfant est trouvé et élevé par des marins, comme dans la variante albanaise *b*. 5. Dans la version roumaine, les parents adoptifs du fils le font mettre pied à terre et trouver du travail, comme dans la variante albanaise *b*. 6. Dans la version roumaine, le jeune est engagé comme gardien chez le propriétaire d'un vignoble, comme dans la variante albanaise *d*. 7. Dans la version roumaine, le gardien tue involontairement son patron, tout comme dans les variantes albanaises *b*, *c*, et *d*. 8. Dans la version roumaine, l'inceste est évité grâce à l'entretien de la veuve avec le gardien, comme dans les variantes albanaises *b*, *c*, *d* et *e*. 9. La version roumaine a une fin heureuse, comme dans les variantes albanaises *b*, *c*, *d* et *e*.

c. Différences entre la version roumaine et la version albanaise

1. Dans la version albanaise, la terrible prédiction est faite aussi par une devineresse, variante *c*. 2. Dans la version roumaine, la prophétie est communiquée au récepteur en rêve, tandis que dans les variantes albanaises celui-ci est éveillé. 3. Dans les variantes albanaises *a*, *d* et *e*, la terrible prédiction est entendu par le père. 4. Dans la version roumaine, le père du fils est vigneron, comme dans la variante albanaise *d*, tandis que dans la variante albanaise *a*, il est roi. 5. Dans la variante roumaine, le petit est jeté dans le fleuve (Danube), tandis que dans les variantes albanaises *a* et *b* il est jeté dans la mer. 6. Dans la version roumaine, le petit est mis dans un fût, alors que dans les variantes albanaises il est mis dans une boîte ou lié en berceau. 7. Dans la version roumaine, l'eau emmène le petit chez quelques bateliers, tandis que dans les variantes albanaises *a* et *d* l'eau le ramène sur la côte, tout comme dans les variantes albanaises *c* et *e* et, de là, l'eau le ramène au moulin. 8. Dans la variante roumaine, le mytheme de l'allaitement du petit par une chèvre ou une brebis n'existe pas. 9. Dans la version roumaine, l'inceste ne se produit pas, tandis que dans la variante albanaise *a*, le fils épouse sa mère et ils ont un garçon. 10. Dans la version

roumaine, le gardien et la veuve découvrent la vérité de leur lien comme mère et fils, tandis que dans les variantes albanaises *a* et *e* ils apprennent la vérité par le voyant ou le prophète. 11. Dans la version roumaine il n'y a pas de signes fatidiques qui évitent l'inceste, comme dans les variantes albanaises *d* et *e*. 12. Le texte roumain est en vers, alors que les textes albanais sont en prose. 13. Dans la tradition roumaine il n'existe qu'un texte, alors que dans celle albanaise il en existe cinq et deux indications en plus. 14. Le texte roumain a été publié en 1967, les textes albanais ont été publiés antérieurement, en 1930.

VII. Mythes des versions balkaniques du mythe d'Œdipe

1. La terrible prédiction est faite par un être de puissance surnaturelle.
2. La terrible prédiction est faite par un voyant.
3. La terrible prédiction est entendue par l'un des parents, réveillé ou en rêve.
4. Le nouveau-né est abandonné dans un mont désert, d'où il est emmené par un messager.
5. Le nouveau-né est jeté dans l'eau (mer ou fleuve) et la houle le ramène au bord de l'eau.
6. Le petit est allaité par un animal.
7. L'enfant trouvé est élevé par un roi ou un saint.
8. L'enfant trouvé est élevé par des gens simples.
9. L'enfant trouvé a un nom propre.
10. Le nom propre de l'enfant trouvé n'est pas mentionné.
11. Le fils apprend que les parents qui l'ont élevé ne sont pas ses parents biologiques.
12. Le fils fuit le lieu où il a grandi pour que la prophétie ne soit pas accomplie.
13. Le fils quitte le pays où il a grandi et se met à chercher ses vrais parents.
14. Le fils est engagé comme gardien chez un propriétaire, qui est son vrai père.
15. Le fils tue, sans le savoir, son père (après une querelle dans la rue ou au sujet d'un pré, ou encore pendant le contrôle que le patron fait au gardien la nuit).
16. Le fils résout l'énigme du Sphinx et sauve la cité du monstre.
17. Le fils est couronné roi.
18. Le fils devient héritier de tous les biens et droits de son patron tué.
19. Le fils épouse sa mère et aura des enfants.
20. L'inceste est évité *in extremis*.
21. Après l'assassinat de son père et l'inceste, la cité est attaquée par la peste.
22. La vérité sur l'assassinat ou sur l'inceste est découverte par le prophète ou le voyant.
23. Le fils qui a tué son père et qui a accompli l'inceste se punit de lui-même.
24. L'inceste et l'autopunition ne sont pas réalisés, le mythe a une fin heureuse.

VIII. Tableau des ressemblances et différences entre les versions balkaniques sur le mythe d'Édipe

Mythèmes	Version grecque	Version serbe	Version albanaise	Version roumaine
M1	+	-	a,b,d,e	+
M2	-	-	c	-
M3	+	-	a,b,c,d,e	+
M4	+	-	-	-
M5	-	-	a,b,c,d,e	+
M6	-	-	a, b, d	-
M7	+	+	a	-
M8	+	-	b,c,d,e	+
M9	+	+	-	-
M10	-	-	+	+
M11	+	-	+	+
M12	+	-	-	-
M13	+	-	+	+
M14	-	-	b, c, d	+
M15	+	-	+	+
M16	+	-	-	-
M17	+	-	a	-
M18	-	-	b,c,e	+
M19	+	+	a	-
M20	-	-	b,c,e	+
M21	+	-	-	-
M22	+	-	+	-
M23	+	+	a	-
M24	-	-	b,c,d,e	+

IX. Conclusions

Après l'analyse des variantes albanaises du mythe d'Œdipe et leur comparaison avec les autres versions balkaniques, nous aboutissons aux conclusions qui suivent:

1. La tradition albanaise est plus riche qu'elle n'a été présentée par les études de jusqu'à présent, lesquelles ont traité surtout des éléments très connus ou elles ont fait des théorisations de caractère général. Cette remarque concerne la mythologie également, parce que, autant que nous le sachons, ni les mythologues ni les mythographes n'ont plus parlé, depuis 1930, de textes analogues ou ressemblants au mythe d'Œdipe.

2. Grâce au caractère conservateur du folklore albanais, il y a été conservé des éléments anciens, comme le remarque le chercheur roumain du folklore, Ovidiu Birlea, dont Adrian Fochi a écrit: "*L'auteur tient à faire ressortir la grande valeur scientifique du folklore albanais pour le fait qu'il conserve de nombreux et éloquents traits archaïques, tant sous le rapport des motifs musicaux et chorégraphiques que sous celui de l'essence des motifs littéraires*"²¹.

3. Dans l'aire de l'Europe du Sud-est, une place particulière revient aux éléments culturels et linguistiques communs entre les Albanais et les Roumains, ce qui prouve que ces peuples ont été voisins²².

²¹ A. Fochi, *Recherches comparées de folklore sud-est européen*, Bucarest 1972, p. 173.

²² E. Çabej, *Historia e gjuhës shqipe*, Tiranë 1973, p. 105.

Ali MUKA

LE VILLAGE ALBANAIS – UN CENTRE D'HABITATION EN TRANSFORMATION

Le village albanais est aussi ancien que ses habitants. C'est ce qui a été confirmé par les fouilles archéologiques, menées surtout depuis la deuxième moitié du 19^e siècle, par les sources documentaires et par les recherches scientifiques. La très ancienne tradition urbaine prend son origine d'une significative aire d'habitation rurale. Les Illyriens, ancêtres des Albanais, d'origine d'une population autochtone de l'époque néolithique, font apparition dans l'histoire humaine, sous leur propre nom et identité, au 5^e siècle avant l'ère moderne. La population préhistorique des Balkans Occidentaux définie comme proto-illyrienne ou pré-illyrienne est témoignée sur ces territoires 6000-2000 ans avant l'ère moderne. Les habitations néolithiques étaient concentrées sur trois aires représentatives de la civilisation du temps: Thessalie - Macédoine, Balkans Centraux et l'Adriatique. L'habitation palafitte de Maliq (région de Korça) est considérée comme le chef-lieu balkanique et la plus ancienne habitation de la péninsule. Des analyses incontestables de laboratoire le situent 4800 ans avant l'ère moderne. Les couches de formations, découvertes sur des sites de nécropoles de la zone rurale, témoignent d'une habitation ancienne. La civilisation néolithique a fait du progrès même à l'époque du cuivre, pendant laquelle la population établie a cultivé les céréales et les animaux domestiques. Le paysan préhistorique de cette aire cultivait au moins 4600 ans auparavant certaines variétés des céréales qu'on connaît aujourd'hui. A l'époque du fer aussi il y a eu une augmentation et un développement des habitations paysannes. Elles ont été établies dans les champs, sur les plaines ou aux pieds des montagnes, près des voies de communication fréquentées, dans les vallées, au pied des chaînes de collines ou à leurs flancs. La géographie de l'emplacement des villages a été celle d'aujourd'hui.

L'Antiquité serait considérée l'époque d'or pour l'histoire de ces territoires, en raison de l'éclat de leur civilisation et de la durée de celle-ci.

Un rôle de premier ordre y a joué la position géographique de l'Illyrie, qui se trouvait aux confins de deux grandes anciennes civilisations (hellénique et romaine), et ensuite l'encadrement de celle-ci dans l'ancienne culture byzantine. C'est avec l'Antiquité Tardive qu'a été lié aussi la crise économique et la menace permanente des invasions barbares, accompagnées d'un retour à l'économie rurale. Ce qui est caractéristique pour les villages c'est qu'ils étaient établis en petits groupes de demeures près des terres agricoles. Les anciennes terrasses établies aux flancs des collines et des montagnes, favorables également aux cultures des vignes et des arbres fruitiers, sont le témoignage d'une vieille tradition dans le Bassin Méditerranéen. La culture illyrienne de la Basse Antiquité a été la base sur laquelle a pris naissance l'ancienne culture dite *arëberore* et l'apparition des *Arbër-s* à la lumière de l'histoire. Les nécropoles découvertes au nord et au centre de l'Albanie mettent en évidence des traits de la culture *arbërore* et de l'ancienne culture albanaise. Ainsi, datant d'aussi anciennes périodes et étant une partie de l'histoire des Illyriens, l'histoire du village albanais appartient à cette origine-là qui jette une lumière sur la nature particulière et européenne de l'histoire nationale.

L'Albanie a été encadrée pendant 5^e-10^e siècles dans l'Empire Byzantin, l'un des empires à plus longue durée de la civilisation méditerranéenne. Sa position aux confins de cet empire faisait d'elle un nœud de la communication entre l'Est et l'Ouest et inversement. Le centre de sa gravitation économique était la campagne. A la veille de l'occupation ottomane et jusqu'au milieu du 20^e siècle le village albanais a une physionomie consolidée avec des confins déterminés. Le village est séparé du village... par des confins (KLD). Les confins sont marqués par des repères naturelles ou par d'autres signes distincts. Les principaux revenus provenaient des produits de la terre. L'agriculture dans les contrées albanaises avait fait un progrès considérable, tout comme chez les autres peuples des Balkans et du Bassin Méditerranéen. Beaucoup de zones rurales étaient spécialisées dans des processus particuliers de travail. Les laboureurs albanais étaient préférés dans toute l'Europe du Sud-Est, notamment pour le labour à la bêche, pour le jardinage et les moissons. En été, ils allaient faire les moissons dans les plaines de la Grèce, de la Macédoine et de la Bulgarie.

Parallèlement aux anciens villages qui mènent leur vie paysanne jusqu'à aujourd'hui, il y en a d'autres qui ont été formés au cours du temps. Il y a des terrains d'habitations rurales qui ont été abandonnés à des périodes différentes, pour des raisons sociales ou extra-sociales, tout comme il y en a d'autres qui ont été repeuplés plus d'une fois. Les voies et les moyens pour gagner la vie rurale n'ont pas été toujours de la même nature. On rencontre des villages qui sont puissants économiquement tout comme on en trouve d'autres qui sont pauvres; dans certains villages c'est l'agriculture qui est prioritaire, dans d'autres c'est l'élevage et dans d'autres encore les deux branches ont un développement équilibré. Une influence importante sur le développement des villages a eu l'introduction du maïs. Des villages établis aux grandes altitudes ont commencé à se diviser en deux ou trois niveaux d'habitation. Le phénomène a trouvé son écho dans l'affirmation: *l'on est descendu du seigle au maïs*. La famille et sa compacité, les migrations saisonnières etc. ont laissé des traces considérables. La variété dans l'exploitation du relief est évidente. Le village se présente structuré en quartiers, dont le nombre, l'étendue et le caractère sont différents. Il y a des villages compacts à différentes densités de demeures et des villages dispersés. Chacun de ces villages a eu son centre à lui, qui, bien que construit sans un critère urbanistique précis, a joué un rôle du point de vue social.

Le peuple albanais est témoin des puis des siècles comme une communauté ethnique à une mode de vie sédentaire. Cependant il a connu depuis longtemps la migration aussi, dans ses deux formes principales: *territoriale* (intérieure) et (extérieure) qui se poursuit aujourd'hui encore. Une forte interruption a caractérisé celle extérieure pendant les trois ou quatre décennies qui ont suivi la Deuxième Guerre Mondiale. Ses principales causes restent économiques. La migration intérieure a été considérable également entre les années '50 et '80 (20^e), où le plus grand déplacement est celui des zones montagneuses. Pendant les années 1958-1960, presque cents-milles personnes ont migré de ces zones; de 1961 à 1970 ce nombre a atteint la chiffre de cent-cinquante milles personnes. Le rythme moyen annuel de la deuxième phase a été environ deux fois de moins, ce qui sous-entend un contrôle plus fort sur cette sorte de migration.

Actuellement, c'est la migration extérieure qui est considérable. Si, après la dernière Guerre Mondiale, elle était inexistante en Albanie, à partir de l'exode connu du début des années '90, elle ne cesse d'être active. La transition pénible d'une part, et la relâche totale du contrôle sur les déplacements des gens, de l'autre, ont été accompagnées et s'accompagnent encore aujourd'hui d'un exil considérable: de court délai, de long délai ou permanente. Cette fuite des zones rurales, continue d'être considérée comme la voie presque unique pour satisfaire aux besoins économiques vitaux de la famille. Dans les villages il n'y a que de vieillards; la famille manque d'hommes pour travailler et défendre. Même la stratégie rurale la plus sophistiquée aurait du mal à freiner les potentielles conséquences négatives de ce mouvement migratoire. Il a été calculé que les envois financiers des émigrés constituent 30-50% des revenus des familles albanaises. Il n'est donc pas question d'arrêter ces flux migratoires, mais l'on doit prendre des engagements qui vont résoudre graduellement les problèmes qui les favorisent.

Les migrations constituent un phénomène complexe et important pour la société humaine. Elles ont occupé une place relativement importante dans le processus du développement historique des peuples divers, y compris celui albanais. Les chercheurs notent que, dans son essence, la migration doit être considérée comme un progrès social, comme un besoin ou une nécessité d'exploiter les diverses ressources économiques. Donc, la migration n'est pas une caractéristique des peuples nomades. La partie écrasante des peuples du monde aujourd'hui, considérés comme communautés ethniques, n'habitent plus sur les territoires de leurs ancêtres, d'autant moins de leurs aïeux. La majorité des hommes âgés de plus de 50 ans dans le monde entier n'habitent plus là, où ils sont nés. Le peuplement des régions de la planète, s'expriment les chercheurs, a contribué surtout au développement mental, à la connaissance de l'univers, à l'acquisition des expériences très utiles pour la vie. Ainsi, à notre époque non plus la migration ne cesse d'être un processus dans lequel se trouvent englobés presque tous les pays de la planète en général. Par rapport à la majorité des pays de l'Europe, les Balkans peuvent être considérés comme l'exemple typique de la migration en masse des paysans surtout.

Le village albanais n'a pas de différence essentielle par rapport aux villages des autres territoires de l'Europe du Sud-Est. Dans toute l'ex-Yougoslavie les types de villages sont trois: *dispersés*, *compacts* et *semi-compacts*. Dans telle région prédomine tel type de village, dans une autre c'est un autre type prédominant. En Bulgarie aussi il y a deux types de villages: les villages compacts (ou de campagne) et les villages irréguliers (ou montagnoux) créés, en général, sans un plan urbanistique préliminaire. Le village grec semble être différent de ceux des autres pays balkaniques. Les villages de la partie continentale de la Grèce sont du type méditerranéen-côtier, tandis que ceux de l'intérieur du pays ressemblent aux villages de la Macédoine et de Pirini.

Par un rapport de l'ONU sur la population urbaine-rurale dans 40 pays de l'Europe, en 2001, l'on apprend que la population rurale de Monaco et de Gibraltar est 0%, pendant que Lichtenstein en détient le pourcentage maximal – 78%. La moyenne des 40 pays pris ensemble est environ 40%. Parmi ces pays, la Belgique compte 3%; 13 pays comptent 8-25%, 12 pays 30-40%, 7 pays 41-50%, 5 pays 51-60%. Si l'on se réfère aux pourcentages des pays voisins, l'Albanie ne semble pas être "hors planète". Par rapport à l'Italie et à la Bulgarie, la différence est de 24%. Cette différence, par rapport à la Grèce et à la Macédoine, se réduit à 16%; par rapport à la Roumanie elle est 12%, par rapport à la Serbie et au Monténégro 9%; par rapport à la Slovénie 6% et avec la Bosnie-Herzégovine ce pourcentage est égal.

En 1938, le village albanais comptait 84,6% de la population, tandis qu'en 1983 elle en constituait 66,2%. Après la Deuxième Guerre Mondiale, le tiers (1/3) des arrondissements du pays ne disposait que d'une population rurale. Cette population était en haut pourcentage au début des années '80 dans certains districts du pays (à Dibër 90%, à Kukës 85%, à Lezhë 81,9%, à Fier 72,4% etc.) A ce début de siècle, l'on compte 66 villes, qui, peu de décennies avant, n'étaient que de petits chefs-centres ruraux. Selon certaines stratégies régionales élaborées pour 5 districts, l'on apprend que dans le district de Berat 60% de la population habite au village; dans le district de Shkodra 62,3%, dans le district de Kukës 75%, dans celui de Fieri 60%, alors que dans le district d'Elbasan 65%.

Le besoin de construire pendant les premières années de la transition a surpris les structures l'administration locale à l'improviste, ce qui a ouvert le chemin à l'action spontanée. Beaucoup de constructions de cette période, faites sur initiative privée, n'ont presque pas tenu compte du village e comme un ensemble organisé ayant ses contraintes normales. Les sols à construire sont choisis sans respecter les critères urbanistiques légaux, mais selon l'idée fixe que "*la propriété ou la terre est mienne, et je peux en faire tout ce que je veux*". On endommage la terre de labour et personne ne s'en préoccupe, bien qu'on sache qu'elle a des limites. Le sol où va s'élever la construction dépend si bien quant à sa position que quant à ses paramètres de l'initiative du paysan et c'est tout. Tout naturellement l'on se pose la question: est-ce que cela peut durer? Est-ce que les problèmes urbanistiques ruraux peuvent être livrés à la spontanéité? Une étude approfondie de l'état concret de chaque village à part, l'identification et la légalisation des structures qui peuvent continuer leur vie, la restructuration de quelque zone existante, la planification des zones nouvelles sont les problèmes qui se posent devant le village actuel, surtout montagneux ou accidenté. La définition de ladite *borne-limite* éviterait toute action abusive telle que l'usurpation ou l'utilisation des nouveaux sols sans critère. Les plans d'aménagement des villages sont très importants également. Ces deux éléments conduiraient au fonctionnement rationnel et harmonique des zones d'habitations et de leurs composantes. Un village standardisé, ayant une physionomie propre à lui, possède ou doit posséder normalement: la zone d'habitation, le centre et la zone économique, sans oublier les forêts ou généralement la zone verte aussi bien qu'un réseau organisé de routes principales et secondaires. Tout ceci est représenté dans le plan d'aménagement. En respectant les critères urbanistiques-techniques pendant l'accomplissement de chacune des tâches essentielles, l'on traite les paramètres fonctionnels et primordiaux. Seulement de cette manière le village répondrait aux exigences actuelles et perspectives. Des études complexes, réalisées par des spécialistes différents, demeurent à l'ordre du jour. Ces études non seulement satisferaient aux besoins concrets des familles rurales mais elles seraient d'intérêt plus large. Il faut préserver ces vieilles structures ou composants, qui ont défié le temps, et prendre garde de ne pas tout raser au nom de ce qui est nommé "nouveau".

Devant le village albanais, en particulier dans les zones reculées ou accidentées, demeure le défi économique. L'exploitation plus organisée des ressources qui favorisent la normalisation et l'amélioration des conditions de la vie est un défi significatif. Une plus grande attention vis-à-vis des migrations de toutes sortes est également une composante naturelle de ce défi. La préservation, la réhabilitation et l'exploitation plus rationnelle des ressources naturelles fournissent l'alternative du rétablissement des équilibres démographique, écologique, économique et socioculturel. La définition professionnelle et légale de la borne-limite et du plan d'aménagement urbain, tout en visant la préservation des potentiels naturels et des monuments de toute catégorie, y compris des éléments qui ont donné de l'individualité à tout centre d'habitation rural est un autre défi de nature complexe. L'aménagement du sol et la préservation de l'environnement du village exigent des programmes et des plans sur l'environnement et l'urbanistique.

Donc, le développement équilibré et harmonique ne peut pas donner de bons résultats sans l'urbanisation des villages aussi, en particulier de ceux qui offrent une perspective certaine. La préservation et la revitalisation de l'environnement naturel, en trouvant des voies et des moyens contemporains pour une exploitation, soit en favorisant le tourisme familial, massif et élitaire ou la création des établissements sportifs permanents, est aussi un autre défi. Il y a des impacts graves dans le domaine de l'environnement et des ressources naturelles: déboisement incontrôlé, augmentation incontrôlée du bétail en surexploitant les pâturages, érosion et dégradation de la terre accidentée et montagneuse, perte de la terre de labour en raison de l'urbanisation sans critère. Il ne faut pas oublier que le communisme a dû faillir parce qu'il n'a pas réussi à réaliser la hausse du niveau matériel, souligne Brzezinski; les expériences, poursuit-il, discriminèrent les prétentions morales. Si l'on obéissait au "capitalisme pillant" dans le village aussi, la perspective en serait incertaine.

Bien qu'en Albanie domine considérablement la population rurale, elle ne fait pas d'exception, d'aucune sorte, de son entourage dont elle est une partie naturelle. On doit connaître et tenir compte aussi bien de cette réalité que de l'expérience historique. Le monde est depuis longtemps inquiet par la situation écologique qui s'empire de jour en jour. Cela à

cause de la pollution alarmante de l'environnement. Les Albanais aussi partagent cette inquiétude majeure, laquelle, aux dimensions actuelles, ne peut pas admettre une action épisodique, ni de dilettante. Cela sous-entend qu'il nous est interdit de considérer l'aire rurale comme propriété de la marâtre mais nous devons certainement le considérer comme partie importante et indispensable de notre vie. Nous devons prendre conscience de ce que nous ne pouvons pas vivre sans l'un l'autre. Le relief des zones montagneuses offre des potentiels variés pour habiter et vivre. Je tiens à souligner cela parce que souvent dans l'imagination de ceux qui ne le connaissent pas de près, il est envisagé parcellisé, ce qui est vrai, mais il est entouré de "murs" montagneux, qui transmettent l'image d'un espace isolé et c'est tout. Personnellement, comme il y a une partie relativement limitée sur laquelle je n'ai pas pu mettre le pied, j'ai l'opinion qu'autre chose est l'isolement - disons naturel, un facteur toutefois gênant - et tout autre est le manque de l'infrastructure indispensable au sens moderne du mot. La création d'une infrastructure de ce type faciliterait sensiblement l'exploitation de cette aire, si bien par ses habitants que par la communauté en général.

Actuellement, un problème inquiétant est devenu non pas tellement l'érosion de la nature mais l'érosion humaine ou autrement dit *l'abandon*. Et si l'érosion humaine, qui est au fond l'exil des jeunes – pépinière de chaque peuple - se poursuit avec le rythme actuel et dans le même esprit, ne serait-ce que dans le sens que nous le saisissons depuis le début des années '90 (20^e), à la porte des villages reculés frappe de manière criante *le vide*. L'univers rural - dit un ami du village - est un univers des vieilles traditions et de ce qui est stable. Le paysan, - continue-t-il - fait susciter l'admiration par sa simplicité, son accueil, son intelligence et l'intuition dans la conversation, parce qu'il vit toujours plus près de la nature. Une sentence connue rappelle que les peuples survivent grâce à eux-mêmes. Un peuple qui sait résister aux temps, témoignent d'une grande culture, de niveau de civilisation. Dès le 19^e siècle, le grand philosophe albanais, Sami Frashëri, a légué aux Albanais le message: non à l'isolement du pays par des barricades contre ce qui est nouveau. F Jefferson dit: *la société s'instruit de son passé, corrige l'actualité et projette l'avenir*. Appuyer ce qui est nouveau ne veut pas dire ignorer les traditions positives qui ont passé l'épreuve de la vie avec

succès, mais savoir profiter de la chance et rattraper le rythme du temps. Conscients de ce que chez chaque peuple et chez tous les peuples il y a réellement des développements et des progrès non pas parallèles, l'une des tâches importantes demeure: faire appel à la mémoire et connaître le soi-même. Cela veut dire qu'on ne peut pas se détacher arbitrairement de l'histoire. On se mesure aux défis du temps non pas en nourrissant la mentalité de l'abandon du village, mais au contraire: en faisant renaître *le désir et l'aspiration de semer la terre, d'élever des enfants qui n'hésiteraient pas de parler, de chanter, de pleurer ou d'exprimer leurs souhaits en leur propre langue*. La nature a donné à l'Albanie un village beau et riche, c'est pourquoi chez son habitant, l'on doit faire revivifier la mentalité de *"la fourmi laborieuse"*.

La globalisation, par sa dynamique, est en train d'effacer les frontières entre États. Cela ne comprend pas une perte d'identité. L'identité fait partie de la conscience non seulement et simplement albanaise ou balkanique, mais mondiale en général.

Bibliographie

- Anamali S., *Arkeologjia dhe bujqësia*, Tiranë 1980.
Ceka N., *Ilirët*, Tiranë 2001.
"Historia e arkitekturës shqiptare", Tiranë 1979.
"Historia e popullit shqiptar", I^{er} et II^e vol.; Botim i ASH, Tiranë 2002.
Kojiç B., *Stara gradska i seoska arhitektura u Srbiji*, Beograd 1949
(Traduction albanaise déposée dans les AEICP).
Korkuti M., *Parailirët, Ilirët Arbërit*, Tiranë 2003.
Muka A., *Banesa fshatare dhe familja e madhe*, Tiranë 2001;
Vendbanimet fshatare të Shqipërisë së Mesme, "Kultura Popullore" 1-2/1992, Tiranë 1996 (fillimi) et "Kultura Popullore" 1-2/1993, Tiranë 1997 (fondi); *Për fshatin e malësive të Shkodrës*, "Kultura Popullore", 1-2/2002, Tiranë 2003 et "Kultura Popullore" 1-2/2003, Tiranë 2004 etc..
Pulaha S., *Fshati dhe popullsia e tij në trevat juglindore gjatë shek. XV-XVI*, "Etnografia shqiptare" 17, Tiranë 1997.

"Raport i popullsisë urbane-rurale", viti 2001, extrait de "Buletini i sekretariatit të Kombeve të Bashkuara".

Riza E., *Ndërtimet fshatare në Labëri*, Tiranë 1984.

Shkurti S., *Tradita bujqësore të shqiptarëve*, Tiranë 2002.

Shkurti S., *Vendbanimet fshatare dhe ekonomia bujqësore në Shqipërinë mesjetare*, "Etnografia shqiptare", Tiranë 1997.

Thomo P., *Banesa fshatare e Shqipërisë veriore*, Tiranë 1981.

Tirta M., *Migrime të shqiptarëve*, Tiranë 1999.

Vejsiu Y., Misja V., *Aspekte të zhvillimit demografik në Shqipëri*, "Seminari XVIII ndërkombëtar për gjuhën, letërsinë dhe kulturën shqiptare", Tiranë 1996.

Shpresa GJONGECAJ
Olivier PICARD

DRACHMES D'APOLLONIA ET DE DYRRACHION DANS LES BALKANS

Il est particulièrement approprié d'étudier dans un congrès consacré au Sud-Est européen la question de la diffusion dans les Balkans d'un nombre considérable de drachmes au type de la vache allaitant son veau qu'Apollonia a frappées dans une longue série d'émissions conjointes avec sa voisine Dyrrachion¹. A ce sujet, qui concerne un phénomène d'ensemble, mettant en action les peuples antiques d'à peu près tous les pays de la région, le réexamen du monnayage de la grande cité illyrienne, que les deux auteurs de cette communication ont entrepris depuis une quinzaine d'années, apporte quelques éléments nouveaux.

Rappelons d'abord qu'il s'agit d'un phénomène d'une ampleur considérable. C'est par milliers que des drachmes d'Apollonia et de Dyrrachion, qui sont de loin les plus nombreuses, ont été retrouvées sur le territoire de la Roumanie et de la Bulgarie actuelles, quelques unes sur des sites de l'ancienne Yougoslavie et de Hongrie²: ces découvertes ont été soigneusement étudiées par nos collègues de ces pays, notamment par les numismates roumains. Nous leur devons des cartes précieuses, celles de C. Preda, puis de Conovici qui a relevé 254 localisations de trouvailles isolées ou de trésors des monnaies des deux cités, de la Grèce aux Carpates. On constate quatre groupements principaux. Le premier qui est le moins important, se situe le long de la vallée de la Neretva, qui constitue dans ce secteur la principale voie d'accès vers l'intérieur. Le second se trouve entre la vallée de la Save et du Danube et dans la vallée du Danube depuis la

¹ Voir notre étude, *Les drachmes d'Apollonia à la vache allaitant*, RNum 2000, p.137-160, pl. II-III

² M. Torbagyi, *Umlauf der Münzen von Apollonia und Dyrrachium im Karpatenbecken*, Proceedings 11th Int. Numismatic Congress, Louvain La Neuve, 1993, I, p.119-122

région du confluent avec la Drave jusqu'aux Portes de fer, dans ce qui correspond en gros au territoire ancien des Scordisques (Strabon, VII,5-12). Le troisième recouvre une partie de la basse vallée du Danube, dans le Banat et la Valachie, jusqu'aux vallées de l'Arges et de la Ialomita, ainsi qu'aux sud du fleuve, avec de nombreux dépôts dans la chaîne des Balkans. Enfin le quatrième se trouve dans l'arc carpatique dans la Transylvanie actuelle. En revanche ce monnayage n'a pas été thésaurisé dans la province de Macédoine, non plus que dans la région des Détroits, qui pourtant étaient reliées à la côte illyrienne par la via Egnatia, laquelle avait succédé depuis peu à une route stratégique plus ancienne³. Ainsi ces trésors sont distribués sur une large bande de terrain qui s'étend d'Ouest en Est de part et d'autre du cours inférieur du Danube : c'est l'Illyrie et la Thrace au Nord de la chaîne des Balkans qui sont concernées, beaucoup moins la plaine centrale de Bulgarie, pas du tout la Thrace égéenne. Les quelques pièces de bronze des deux cités illyriennes qui ont été retrouvées dans les fouilles de Thassos⁴ relèvent d'une autre forme d'échanges. Cette région correspondait dans l'Antiquité à l'habitat de différents peuples, outre les Scordisques, les Daces et les Gètes, sans que les frontières entre eux qui furent mouvantes, soient faciles à déterminer. Nous avons beaucoup utilisé la carte établie par la regrettée F. Papazoglou dans son étude sur les tribus de la péninsule balkanique à l'époque préromaine⁵, qui y situe d'importantes tribus comme celles des Maides, des Mésiens ou des Dentheletes. En revanche, il ne semble pas que l'on ait retrouvé de trésor dans la région attribuée à l'autre peuple particulièrement connu à l'époque pour sa sauvagerie guerrière, les Bastarnes, à moins de situer ceux-ci nettement à l'Ouest du delta du Danube. Cette incertitude de la géographie antique nous amènera à employer l'expression, pour faire court, des « trésors des Balkans ». On

³ Voir Michele Fasolo, *La Via Egnatia I. Da Apollonia e Dyrrachium ad Herakleia Lynkestidos* (Rome, 2003), qui rappelle les antécédents : un itinéraire ancien devenu via regia sous les Macédoniens, qui fut utilisée entre autres par Cassandre.

⁴ O. Picard, *Illyriens, Thraces et grecs. La monnaie dans les rapports entre populations grecques et non grecques*, Iliria 1986-I, p. 137-144.

constate que ceux-ci se raréfient quand on s'approche des ports de la Mer Noire : la carte de ce monnayage diffère totalement de celle que l'on peut esquisser des trouvailles dans la même région des timbres amphoriques qui sont notre meilleur témoin du commerce du vin grec : ceux-ci sont particulièrement nombreux dans les ports comme Istria⁶ et, à l'inverse des monnaies, diminuent régulièrement au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la côte, à partir de laquelle les amphores pénètrent dans l'intérieur.

Massif, localisé dans une aire géographique bien précise habitée par différents peuples aux traditions guerrières bien établies, ce phénomène monétaire paraît avoir été limité à une période historique relativement brève. C'est sur la question de la datation que les progrès ont été les plus sensibles les dernières années. Les indices chronologiques dont nous disposons sont fournis par la présence des autres monnayages qui composent ces trésors et par les éléments de datation interne des émissions d'Apollonia et de Dyrrachion à l'intérieur de la longue série des drachmes à la vache allaitant. Après les premières observations de R. Münsterberg⁷, dont les conclusions ont été confortées par H. Ceka dans ses études fondamentales sur les monnayages illyriens⁸, et les travaux de N. Conovici⁹, G. Petranyi¹⁰ a attiré

⁵ F. Papazoglou, *The Central Balkan Tribes in Pre-Roman Times : Triballi, Autariates, Dardanians, Scordisci and Moesians*, Hakkert, Amsterdam, 1978.

⁶ A. Avram, *Histria. Le résultat des fouilles. Les Timbres amphoriques I. Thasos* (1996). O. Picard, *Monnaies de fouilles et histoire grecque: l'exemple de Thasos*, "Numismatic Archaeology", The Australian Archaeological Institute at Athens, Oxbow Monograph 75 (1997), p.29-39, pl.5-6.

⁷ R. Muensterberg, *MonatsblNumGesWien*, 1917, p.257-260.

⁸ H. Ceka, *Questions de numismatique illyrienne*, Tirana, 1972, auquel il faut ajouter *La datation des drachmes de Dyrrachion et d'Apollonie et l'époque de leur pénétration massive vers les côtes de la Mer Noire*, "Studia Albanica" 3, 1966-I, p. 213-224 ainsi que *Le trésor numismatique de Bakërr (Fieri)*, "Studia Albanica" 9, 1972-I, p. 49-68

⁹ N. Conovici, *Cultura si civilizatie la Dunarea de Jos*, 1, Calarasi, 1985, p.35-43 ; *Thraco-Dacica* 6, 1985, p.59-74 ; *Bulletinul Societatii Numismatice Române* 77-79, 1983-85, p.69-88. Voir aussi A. Sasianu, *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité I*, 1984 (1989), p.209-219.

l'attention sur certains critères de classement chronologique dans l'évolution des types, comme la présence de symbole au revers et leur remplacement dans certains cas par des monogrammes, la forme du Alpha qui est toujours à barre droite dans les premières émissions, puis dont la barre est brisée, ainsi que, de manière moins nette, le dessin du motif floral qui alterne entre un gravure très sèche (en 'baguettes de tambour', phase L2/a) et des pétales plus grasses (phase L2/b).

Nous avons pu préciser les choses, Sh. Gjongecaj et moi-même, en montrant qu'à Apollonia, mais vraisemblablement aussi à Dyrrachion, la responsabilité des émissions à la vache allaitant incombait non pas, comme on le croyait d'ordinaire, au monétaire dont le nom était gravé au génitif au revers, que l'on estimait être, sans argument probant, le prytane éponyme, mais bien le monétaire dont le nom figurait le plus souvent au nominatif au droit ; dans plus d'une émission sur trois, celui-ci est associé à plusieurs collègues du revers, qui paraissent avoir joué un rôle plus technique dans le travail de l'atelier. Le très précieux fichier onomastique réuni par H. Ceka¹¹ indique que les noms du droit sont au nombre d'environ 75 (il reste une petite imprécision due à d'éventuelles répétitions de noms -qui sont très rares- et à quelques incertitudes), définissant autant d'émissions, pour une période de quelque deux siècle (milieu IIIe - milieu Ier av. J.-C.). Trois ensembles de trésors, le premier composé de ceux qui ont été enfouis à la fin du premier quart du IIe siècle, le second de ceux qui ont été trouvés dans les Balkans et le troisième par les trésors albanais liés à la guerre entre César et Pompée, amènent à répartir ces émissions en quatre périodes. Les trésors des Balkans permettent de définir la troisième période, qui comporte 18 émissions d'Apollonia (nos n° 48-65). L'ordre de succession de ces émissions n'est établi de manière ferme et il n'est pas possible de retrouver

¹⁰ G. Petronyi, *Relative Chronology of the drachms of Apollonia and Dyrrachion in the final Period of Minting*, "Numizmatikai Közlelöny" 94-95, 1995-1996, p.3-18 ; *Comments on the Chronology of the final Minting Period of the Apollonian-Dyrrachian Drachms*, "Bulletinul Societatii Numismatice Române, 140-141, 1992-93, p.67-75.

la date exacte de chacune d'entre elles. Tout ce que nous pouvons faire est de proposer une première hypothèse pour l'ensemble, qui pourrait dater des années 120/100 à 80/70, mais des informations complémentaires permettront sans doute un jour de préciser cette datation. On notera toutefois que les neuf dernières émissions d'Apollonia ne se retrouvent que dans les trésors albanais et non dans ceux des Balkans. La circulation de ces drachmes dans les Balkans s'était donc interrompue quelques années avant le milieu du I^{er} siècle et cet arrêt n'a par conséquent aucun lien avec l'éclatement de la guerre civile.

Un autre indice chronologique est fourni par les autres monnaies de ces trésors, qui sont très souvent des deniers républicains, moins fréquemment des tétradrachmes de Macédoine Première et des tétradrachmes aux types thasiens, que l'on trouve davantage plus en Bulgarie, donc au Sud de la zone des drachmes à la vache allaitant. Ce terme, un peu complexe, de « tétradrachmes à types thasiens » montre que l'interprétation de ce monnayage pose problème, parce qu'il peut difficilement être considéré comme le monnayage ordinaire de la cité. Sans entrer dans le débat, nous noterons seulement que la chronologie de ces pièces a fait de gros progrès ces dernières années, grâce notamment aux travaux de Fr. de Callataÿ qui, à partir de plusieurs exemples de surfrappes, a montré qu'il fallait en placer la frappe dans les années 110-100 à 80¹².

Le monnayage des deniers républicains, fait d'émissions bien caractérisées par les noms et les types des *treviri monetales*, est évidemment le mieux daté. Leur afflux dans les Balkans constitue un phénomène exceptionnel : nulle part dans ce qui deviendra la *pars orientalis* de l'Empire romain, le denier ne circule à l'époque républicaine, sauf dans la région

¹¹ H. Ceka, *Listes de noms de monétaires*, in "Corpus des inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire II, Apollonia" (1997), sous la direction de P. Cabanes.

¹² Fr. De Callataÿ, *Un tétradrachme de Mithridate surfrappé à Maronée*, "Quaderni ticinesi di Numismatica e antichità classiche 20" (1991), p. 213-226, *Un tétradrachme hellénistique de Ténédos surfrappé à Thasos*, "Gazette Numismatique Suisse 43" (1993), p. 2-4; avec I. Prokopov, *An overstrike of a Hellenistic Tetradrachm of Thasian type on Athens in the popina Hoard (IGCH 930)*, *Nomismatika Chronika* 13 (1994), p. 37-39.

danubienne qui constitue donc réellement un cas à part, comme le montre le recueil des trésors de deniers républicains dressé par Crawford¹³, mis à jour et complété tout récemment par Pannov et Prokopov pour la Bulgarie¹⁴. En 1977, M. Crawford a esquissé une synthèse des données de ces trésors à partir des publications antérieures et de ses observations personnelles, en discutant les hypothèses précédemment proposées pour rendre compte du phénomène¹⁵. Rappelant le caractère massif des importations de deniers républicains, dont quelque 25.000 pièces se trouvent dans des collections roumaines, il note qu'ils appartiennent à des émissions émises entre *circa* 130 et 31 av. J.-C., pendant une période plus longue donc que les monnaies des cités d'Illyrie, et il souligne que les trésors ont été enfouis dans la deuxième partie de cette période, entre 80 et 31, avec un premier pic dans les années 80, puis un second dans la décennie 50-40. Tenant compte surtout de ce dernier, il en conclut que ces lots très importants de monnaies romaines n'auraient commencé à arriver dans les territoires balkaniques qu'à partir du milieu ou de la fin des années 60, donc seulement à partir du moment où commence la thésaurisation ; les nombreux exemplaires des émissions des décennies antérieures, qui avaient été massives, auraient été prélevés dont le numéraire circulant en Italie dans les années 80-60. Il propose alors de mettre cet afflux massif en relation avec le commerce des esclaves, les trafiquants italiens étant contraints dans ces années-là de venir alors chercher dans les Balkans la main d'œuvre servile qu'ils ne pouvaient plus se procurer en Méditerranée orientale, les victoires de Pompée sur les pirates en 67 ayant tari la source que constituait jusqu'alors la vente des captures faites par ceux-ci. Remarquons cependant que l'emploi de deniers pour acheter des esclaves constitue une nouveauté économique, les achats d'esclaves en Egée et en Méditerranée orientale ne s'étant pas traduits par

¹³ M. Crawford, *Roman Republican Coin Hoards* (Londres 1969).

¹⁴ E.I. Pannov – I. Prokopov, *An Inventory of Roman republican Coin Hoards and Coins from Bulgaria (IRRCH Bulg)*, *Glaux* 15 (2002).

¹⁵ M. Crawford, *Republican Denarii in Romania : the Suppression of Piracy and the Slave-Trade*, *JRS* 67 (1977), p.117-124 et *Coinage & Money under the Roman Republic* (Londres 1985, p.229-233).

des importations massives de numéraire romain. A la fin de la période, l'ouverture d'un nouveau marché en Gaule, à la suite des campagnes de César, expliquerait l'arrêt du mouvement monétaire dans les Balkans.

Nous ne discuterons pas l'ensemble de la thèse de M. Crawford, où il y a certainement beaucoup à prendre. Nous notons seulement que la superposition quasi parfaite des zones de trouvailles des drachmes à la vache allaitant et des deniers dans les Balkans ainsi que la concordance des périodes, au moins jusque vers 80, amènent à penser que ces deux flux monétaires relèvent d'une explication sinon identique, du moins apparentée. La conclusion s'impose d'autant plus que le principal rôle économique des deux ports de la côte illyrienne qui sont sous le contrôle de Rome depuis 229, consiste désormais à accueillir le trafic venant d'Italie en direction des Balkans et de la via Egnatia et à concentrer, en sens inverse, les produits destinés à l'Italie et à Rome. Ils jouent également, le cas échéant, un rôle important dans les mouvements de troupes, notamment lors des guerres de Macédoine, et ce n'est pas un hasard si une partie au moins des trésors datant la fin de la première période du monnayage de nos cités est à mettre en relation avec la troisième guerre de Macédoine : c'est le cas du trésor de Bakërr¹⁶. Nous avons toutefois noté que les mouvements des espèces qui nous intéressent sont apparemment à dissocier des échanges financiers véhiculés par la via Egnatia, mais qu'il s'agit d'un phénomène proprement balkanique.

C'est dans la région elle-même qu'il convient d'en chercher les causes. M. Crawford a certainement raison d'écarter une explication d'ordre purement commercial : nous avons vu que le trafic du vin grec venu de l'Égée ne passait par les mêmes routes que les monnaies ; il faut trouver un phénomène qui rende compte d'une durée de quelque quarante ans, ce qui est à la fois relativement long (plus long en tout cas que les soubresauts du marché d'approvisionnement des esclaves en Italie) et pourtant bref au regard des circuits commerciaux d'importance. D'une manière générale,

¹⁶ O. Picard – Shpr. Gjongecaj, *Apollonia et le monnayage épirote : le trésor de Bakërr*, RNum 2001, p. 225-251, pl. XI-XXIV.

nous sommes sceptiques sur la possibilité de lire dans les dépôts monétaires une géographie du commerce antique.

L'histoire monétaire de plusieurs régions de cette zone ne commence pas avec l'arrivée des espèces qui retiennent notre attention. Plusieurs territoires sont très fortement importateurs de monnaies grecques en argent depuis la fin du IV^e siècle. En nous référant à plusieurs études déjà mentionnées, dont le livre de C. Preda sur les monnayages antiques en Roumanie¹⁷ ou les chapitres de la thèse de D. Ujes¹⁸ consacrés au territoire des Scordisques, notons la présence de tétradrachmes aux types de Philippe II, d'alexandres, de lysimaques, qui constituent avec quelques monnaies de Thessalie l'essentiel du numéraire utilisé dans les Balkans jusque assez avant dans le II^e s. Il n'y a alors aucune monnaie des cités grecques d'Illyrie. Notons également un phénomène que l'on observe tout au long de la période hellénistique, la frappe dans la région d'imitations des monnaies importées. Au III^e siècle, ces imitations sont celles de tétradrachmes de Philippe II, dont les numismates roumains ont analysé avec beaucoup de précision les différentes formes, comme par exemple le groupe « du Banat », le groupe « de Serbie », le type « Huși Vovriești »¹⁹. A la fin de la période, ces imitations sont naturellement celles des deniers romains, des drachmes à la vache allaitant, des tétradrachmes aux types thasiens etc.

Une autre caractéristique des pratiques monétaires dans la région à travers toute la période hellénistique est la quasi-absence du monnayage de bronze, alors que celui-ci joue un rôle croissant dans les échanges financiers du monde grec contemporain. On y trouve bien quelques monnaies de bronze qui sont surtout des frappes des rois de Macédoine, mais elles sont en tout petit nombre en comparaison avec les monnaies d'argent, ne sont pas accompagnées d'émissions locales correspondantes et leur circulation, s'il y eut bien circulation, paraît avoir été effectivement très limitée.

¹⁷ C. Preda, *Monetele geto-dacilor*, Bibliotheca de Arheologie 19 (1973).

¹⁸ D. UJES, *Late Classical and Hellenistic Coins in the Territory of Serbia* (thèse Athènes, 2000).

¹⁹ D. Mandescu, *Considérations concernant l'encadrement chronologique des monnaies de type Huși Vovriești*, "Acta Musei Varnaensis" II (2003), p.140-143.

Ces trois particularités, importations massives d'argent grec, frappes d'imitations et absence de bronze, constituent un ensemble propre à la région, qu'on ne trouve dans aucune autre zone de contact entre le monde hellénistique et les peuples guerriers de la périphérie. Le particularisme monétaire de cette zone n'est donc pas limité à la seule période de l'afflux des drachmes à la vache allaitant et des deniers. Il apparaît sans aucun doute comme l'effet d'un mode original d'échanges monétaires, qui est différent de celui de la cité grecque et de l'économie marchande de la Méditerranée, sur lequel nous avons malheureusement très peu de renseignements. M. Crawford a raison de le rapprocher de certains usages des Gaulois rapportés par César, qui mettent en évidence l'importance pour l'élite sociale de l'accumulation des monnaies en métal précieux servant à une thésaurisation de prestige. En même temps, la frappe d'imitations locales montre bien que ces sociétés ont besoin des espèces monétaires en tant que monnaies et non pas simplement comme poids de métal précieux, pour des usages que nous ne connaissons pas, faute de texte. Il est cependant notable que les pouvoirs politiques locaux se soient contentés de frapper des imitations de pièces d'argent, sans chercher à se doter d'un système monétaire propre, c'est-à-dire identifiable par une iconographie qui fasse connaître le pouvoir émetteur. Or quel que soit le degré de barbarie que les auteurs grecs attribuent aux peuples guerriers de la région, dès lors qu'on pouvait y trouver des artisans capables de maîtriser la technologie de la gravure des coins et de la frappe de la monnaie, il n'est pas douteux que les rois auraient été en mesure de se doter d'un monnayage 'à la grecque' s'ils l'avaient voulu, comme l'ont fait plusieurs rois thraces ou illyriens. On constate d'autre part qu'aucune des imitations n'a été trouvée dans le Sud de la péninsule. Tout ceci indique à notre avis que si la zone importait des monnaies, elle n'en exportait pas. Il n'y avait pas de réciprocité dans les échanges monétaires, mais un mouvement à sens unique, qui est à expliquer par le type de relations entre ces peuples et le Sud macédonien.

Sur les relations entre le monde grec, surtout le royaume de Macédoine, et certains peuples guerriers, principalement les Scordisques ou les Bastarnes, seules quelques indications nous sont parvenues, qui datent principalement de la période des règnes de Philippe V et de Persée, où les livres de Tite-Live relaient les écrits perdus de Polybe. Ces rapports sont de

nature presque exclusivement militaire. Confirmant le témoignage des trésors, les textes permettent de constater l'existence de divers circuits de l'argent : pillages, dont les plus célèbres sont ceux des deux raids des Scordisques qui aboutissent à Delphes en 280 et en 84, paiement de tributs par les cités grecques rançonnées, versements de cadeaux aux chefs de ces peuples par les souverains qui veulent les utiliser dans leurs guerres aussi bien contre les autres peuples de la région que contre Rome, paiement de la solde (y compris de sa composante en bronze) aux soldats enrôlés dans les armées macédoniennes. Deux exemples sont un peu mieux documentés. C'est d'abord la tentative de Philippe V d'installer le peuple d'un des rois Bastarnes, venus des plaines du Bas Danube, sur le territoire des Dardaniens, en Bosnie actuelle, afin de s'assurer le contrôle de la région, voire de les utiliser éventuellement dans la guerre contre Rome (Tite-Live, XL, 57-58). L'autre récit remarquable est celui de la tentative avortée de Persée d'enrôler quelques années plus tard ce même contingent bastarne dans la troisième guerre de Macédoine (Tite-Live, XLIV, 26-27). Tous deux font apparaître des négociations financières et des versements caractéristiques : l'utilisation de cadeaux à des fins politiques, les discussions sur le montant de la solde sont présentées d'une manière précise qui témoigne de la remarquable information de Polybe. Ce ne sont que deux exemples particuliers, que Polybe puis Tite-Live ont retenus parce qu'ils auraient pu avoir des conséquences graves dans la guerre contre Rome et qu'ils ont été exploités par les Romains dans leur propagande contre Philippe puis Persée. Mais on est en droit de penser que d'autres épisodes comparables se sont déroulés tout au long du III^e siècle dans la longue histoire si mal connue des rapports entre les Macédoniens et les peuples du Nord. On constate que la conduite de la diplomatie et de la guerre a régulièrement conduit à établir un flux monétaire à sens unique, qui s'est traduit par l'arrivée dans les Balkans de métal précieux d'origine grecque, les Macédoniens n'étant pas en mesure (ou n'ayant pas la volonté) d'aller récupérer sur place les prises de guerre faites par les peuples du Nord. On notera d'autre part qu'un peuple paraît à chaque fois jouer un rôle dirigeant dans ces opérations, cependant que d'autres lui sont régulièrement associés, des Scordisques et des Thraces secondant les Bastarnes dans leur tentative

d'installation en Dardanie, des Maides suivant les Scordisques dans l'attaque contre la Macédoine en 119, puis dans le pillage de Delphes en 84.

Dans ce contexte général, il était vraisemblable que, sans pour autant disparaître, ces mouvements financiers aient été profondément transformés par les bouleversements politico-militaires et par la suite monétaires intervenus dans le monde grec à partir des années 170 avec la disparition du royaume de Macédoine. L'appât que les riches campagnes de Macédoine et les trésors accumulés dans les villes représentaient pour les peuples guerriers du Nord n'a pas cessé avec la constitution de la Province, entraînant de ce fait des conflits incessants avec les magistrats romains installés à Thessalonique, auxquels il faut ajouter les guerres menées depuis la côte adriatique contre les peuples illyriens de l'intérieur.

Dès 141, un préteur doit affronter les Scordisques et il est battu. Ce peuple paraît avoir joué un rôle dirigeant dans l'organisation de raids de pillages, occultant de ce fait la part éventuellement prise par d'autres peuples qu'ils entraînaient avec eux, notamment les Dardaniens ou les Maides : c'est du moins l'opinion de la regrettée F. Papazoglou qui a étudié dans le chapitre qu'elle consacre aux Scordisques l'ensemble des conflits entre les tribus des Balkans et Rome²⁰. Dans sa très riche analyse, nous voudrions souligner un certain nombre de points.

Le premier concerne la chronologie. Une première campagne contre les Scordisques est rapportée en 156/5, au cours de la guerre dalmate. Quinze ans plus tard, les Scordisques infligent une défaite à un préteur, sur le front de Macédoine et une nouvelle campagne est signalée en 135. Mais c'est à partir des années 120 que les conflits s'intensifient en se renouvelant quasiment chaque année pendant une quinzaine d'années : la coïncidence avec le début de l'arrivée massive des deniers et des drachmes d'Illyrie est d'autant plus remarquable que les deux phénomènes ont été datés de manière indépendante l'un de l'autre, par les séries monétaires et par les chroniques des historiens romains.

Le début de la période est marqué par la défaite de Sextus Pompée qui est tué au combat en 119 et par une invasion dont le décret de Lété (*Syll*³

²⁰ F. Papazoglou, *op.cit.* n. 3 , p. 279-345.

700) apporte un témoignage saisissant. La gravité de la situation explique la décision d'envoyer régulièrement dans ces années des armées consulaires en Macédoine et de placer la conduite des opérations sous le commandement de consuls ou d'anciens consuls. Il faut attendre les campagnes de M. Livius Drusus en 111-110 puis celles de M. Minucius comme consul puis comme proconsul qui lui valent en 106 un triomphe encore célébré par Velleius Paterculus, II,8,3, pour que la pression sur la Macédoine se relâche pendant une vingtaine d'année jusqu'à l'époque de Sylla, ce qui n'empêche pas l'organisation de plusieurs expéditions à l'intérieur de la Thrace.

Le rôle de l'action en sous-main de Mithridate dans la reprise des conflits est affirmé par les historiens anciens, Appien, *Mithr.* 55, Plutarque, *Sylla*, 23, Eutrope, V.7, même si les modalités nous en échappent. On constate en tout cas un nouvel embrasement de la région. Des contingents de ces peuples participent à l'occupation de la Thrace et de la Macédoine par les armées pontiques en 87 et en 86, ce qui entraîne une expédition punitive de Sylla pendant la trêve qu'il a imposée aux armées de Mithridate après ses victoires en Grèce. Son succès fut sans lendemain comme le montre le raid des Scordisques et des Maides en 84 qui les conduisit jusqu'à Delphes. Ce fut la dernière manifestation de leurs capacités guerrières car il suscita la campagne de L. Cornelius Scipio qui poursuivit les pillards jusque sur leur territoire, contraignant certaines bandes à se réfugier sur l'autre rive du Danube. Les sources anciennes lui attribuent « l'anéantissement » des Scordisques (Appien, *Illyriques*, 5) : c'est certainement excessif, mais comme le note F. Papazoglou, la victoire de Scipion Asiagenes marque un tournant dans leur histoire dont la capacité offensive est alors durablement affectée. Cela ne mit pas fin aux attaques des autres peuples de la péninsule et de nouvelles expéditions durent être montées contre divers peuples de Thrace. Le dernier épisode que nous relèverons est l'exploit du proconsul C. Scribonius Curion qui, nous apprend Festus, 7.4, soumit les Dardaniens et les Mésiens et fut le premier des généraux romains à parvenir sur le Danube²¹ : le personnage fut consul en 76, puis proconsul en Macédoine en

²¹ Autres sources sur l'expédition, E.I. Pannov – I. Prokopov, *Glaux* 16 (2003), p. 108.

75-72. Nous laisserons de côté les guerres contre Burebista qui ne concernent plus nos drachmes.

En deuxième lieu, il convient de relever la difficulté et l'âpreté de ces combats qui sont loin d'avoir toujours tourné à l'avantage des Romains. Or les invasions et les défaites, comme celle qui entraîne la mort du préteur Sextus Pompée, ou celle du consul C. Porcius Cato en 114, ou encore le raid sur Delphes en 84, entraînent des pillages, la capture de prisonniers, procurant au vainqueur temporaire les profits de la guerre dont tous les historiens anciens nous montrent combien il était friand. Comme le rappelle encore au IV^e siècle ap. J.-C. Ammien Marcellin, 27.4.4, « souvent déstabilisés par la sauvagerie[des Scordisques], l'Etat romain subit plusieurs désastres militaires et finit par perdre toute une armée avec son chef ». L'entêtement que l'on constate des Scordisques et des contingents qu'ils entraînent à leur suite à se lancer régulièrement à l'assaut du Sud de la péninsule et des forces romaines, malgré les coups et les pertes, laisse imaginer quelle gloire ils en tiraient et combien les profits pouvaient en être élevés.

Constatons enfin combien ces guerres sont mal connues. Notre ignorance vient d'abord de la perte des livres de Tite-Live pour ces années, ainsi que de celle de l'historiographie hellénistique, qu'il s'agisse de l'œuvre de Poseidonios d'Apamée, dont il ne subsiste qu'un fragment sur l'avidité et la cruauté des Scordisques (Athénée, VI 234 = *FgrH* 87, F 48), ou des livres historiques de Strabon, à qui nous devons cependant des remarques très intéressantes sur la puissance des Scordisques (VII, 5,11-12). Le livre des *Guerres illyriennes* d'Appien est bien succinct et ne concerne que l'Ouest de la Péninsule. C'est une période où l'intérêt des témoins contemporains se focalise sur les troubles internes à la République : les combats dans les Balkans ne sont mentionnés qu'au hasard de la carrière de certains aristocrates. En fait seules les *periochae* de Tite-Live et les listes des *fasti triumphales* ainsi que les récits des abrégiateurs romains comme Eutrope, Florus, Festus, ou Julius Obsequens et leurs continuateurs plus récents, Orose et Jordanes, présentent un récit continu. Cependant ces résumés de l'histoire de Tite-Live ne nous donnent pour l'essentiel qu'une chronologie très sèche des guerres, qui retient seulement le nom du magistrat romain, celui du peuple combattu et le résultat de la campagne

(défaite ou victoire, éventuel triomphe). Aucun détail sur les modalités de l'affrontement, les tractations avec l'ennemi, les contacts avec d'éventuels alliés, les opérations de pillage, les réquisitions d'hommes et de biens en nature, le traitement des prisonniers, les conditions imposées aux vaincus, bref sur tout ce qui pourrait nous renseigner sur les opérations de nature économique qui sont un aspect très important de la guerre, qu'elles soient effectuées par le commandement, les troupes elles-mêmes, leurs alliés ou les marchands de tout poil qui accompagnent les armées, bref les utilisateurs de nos monnaies.

Ce n'est que tout à fait par hasard, au détour d'autres affaires, que nous voyons apparaître furtivement les protagonistes de ces conflits. Ainsi, c'est à la description de l'énergique reprise en main de l'armée d'Afrique par Metellus dans la guerre contre Jugurtha, en 109, que nous devons la mention par Salluste, *Jugurtha*, 38, et par Appien, *Numidica* 3, de la présence de deux ailes de cavaliers thraces qui avaient déserté et qui furent cruellement exécutés : moins que le récit de leur supplice, ce qui nous intéresse ici, c'est la preuve de leur enrôlement comme auxiliaires dans une campagne bien éloignée de leur pays d'origine. Quel était exactement celui-ci, quelles furent les modalités de leur recrutement, de leur entretien, du paiement de leur solde et le montant de celle-ci, tout ceci nous échappe. Mais le parcours de ces auxiliaires n'est pas un cas unique, car Appien, *Civ.* I, 116-21, nous apprend que le célèbre Spartacus, au beau nom thrace, avait fait campagne pour les Romains, et que fait prisonnier, il avait été vendu, ce qu'il lui avait valu de devenir gladiateur. Le fait est confirmé par Florus, 2, 8,8, qui précise : « de stipendiario Thrace miles, de milite desertor, inde latro, deinde in honorem virium gladiator ». Notre collègue Fr. Hinard nous fait remarquer qu'à en juger d'après Plutarque, *Crassus*, 8, 2, il semble que les Thraces constituaient une *armatura* particulière, qui avait la cavalerie pour spécialité. L'enrôlement de Spartacus comme stipendiaire thrace, sur lequel nous aimerions avoir plus d'informations, puis sa réduction en esclavage se situent nécessairement avant 73, date de la fameuse révolte, et donc avant la campagne de Pompée contre les pirates, et si nous retrouvons le commerce des esclaves, dont M. Crawford soulignait à juste titre l'importance, c'est dans un contexte beaucoup plus large, celui de la

confrontation militaire qui caractérise dans ces années les relations entre les peuples des Balkans et les Romains.

Nous ne sommes pas les premiers à conclure qu'il faut mettre l'afflux de ces monnaies en relation avec les guerres des Balkans. M. Chițescu avait proposé d'expliquer l'arrivée des premiers deniers républicains par l'engagement de mercenaires locaux par les Romains²², mais ceci paraît contraire à leurs usages, comme l'a souligné M. Crawford, qui, toutefois, ne relève pas l'emploi d'auxiliaires. P. Popovic est revenu à plusieurs reprises sur l'hypothèse, d'abord en proposant de placer l'enfouissement d'un trésor lors de la guerre des Dardaniens, menée par Scribonius Curio en 75-72, ce qui trop tôt d'un quart de siècle, puis dans son étude sur le monnayage des Scordisques²³.

Certes les sources ne nous ont pas conservé le souvenir de tractations financières. Mais elles montrent une activité militaire considérable, dès les années 120 puis pendant les guerres de Mithridate. Tout permet de penser qu'elles se sont accompagnées de mouvements d'argent très importants. Dans le sillage des armées romaines allant mener combat dans les Balkans en débarquant à Apollonia et à Dyrrachion avant d'emprunter la via Egnatia, puis la vallée de l'Axios, c'est aux opérations financières auxquelles se livraient les marchands qui les accompagnaient que nous attribuerons la venue des drachmes de nos cités dans les Balkans. L'hypothèse ne peut pas être

prouvée, faute de texte. Mais elle est plausible et c'est celle qui rend le mieux compte de l'ensemble des phénomènes constatés.

Dès lors, la dispersion dans cette zone de monnayages divers fournit, du fait des lacunes des sources littéraires, le meilleur écho des guerres qui s'y sont déroulées. Certes la conduite de la guerre par les Romains est bien différente de celle des rois de Macédoine et l'on ne peut pas transposer au dernier siècle de la République les mécanismes financiers relevés pour la période macédonienne. On ne croira pas non plus que toutes

²² M. Chițescu, *Carpica* 1971.

²³ P. Popovic, *Starinar* 1977, p.175-179, 4 pl. *Le monnayage des Scordisques* (Belgrade - Novi Sad, 1987)

ces sommes avaient été versées directement à leurs derniers détenteurs, ceux qui les ont enfouies, et nous ne sommes pas en mesure de préciser les différents modes d'acquisition. Il apparaît cependant que le financement de ces campagnes s'est fait à la fois en monnaies locales (drachmes à la vache allaitant, tétradrachmes de Macédoine Première et aux types thasiens) qui ont été utilisées par les marchands ou mises à la disposition de l'armée à la suite de réquisitions ou d'accords que nous ne connaissons pas, mais aussi et massivement en deniers de la République, ce qui est une exception dans les guerres des Romains en Méditerranée orientale.

Une deuxième leçon ressort de la présence de nombreux trésors dans les Carpathes: c'est très tôt qu'ont été impliqués dans ces guerres des contingents venus du Nord du Danube, ou du moins des groupes de guerriers capables d'aller mettre leur trésors à l'abri dans leurs refuges des montagnes au-delà du fleuve.

Le premier pic des enfouissements de trésors qu'on constate dans les années 80-70 pourrait être mis en relation avec les effets de l'expédition punitive suivant le raid de 84 ou les craintes qu'elle fit naître chez les peuples voisins. Par la suite, il apparaît que les drachmes d'Apollonia sont désormais dissociées des deniers et ne se dirigent plus vers les Balkans. Faut-il mettre cette interruption en rapport avec la fin des campagnes qui avaient été suscitées dans la péninsule par la guerre contre Mithridate, et à une organisation nouvelle du commandement romain, ou faut-il chercher une raison interne à l'histoire de la côte illyrienne et des deux cités d'Apollonia et de Dyrrachion? Nos connaissances sur cette période sont trop évanides pour que nous soyons en mesure d'en proposer une explication.

Wolfgang VIERECK

SCHOLARLY ACTIVITIES OF THE *ATLAS LINGUARUM EUROPAE* IN THE SOUTH-EAST OF EUROPE AND AN ANALYSIS OF SOME OF ITS RESULTS

1. Some background information

After Bulgaria joined the pan-European project again not too long ago, all the Balkan states are well represented there now. The activities of the respective national committees range from the elicitation of the data to their evaluation from narrower national limits to broader language groups leading finally to data syntheses that incorporate the various language families of Europe.

The *Atlas Linguarum Europae* (ALE) is, primarily, an interpretative word atlas. Among the methods to interpret the geolexical data, motivational mapping is an innovative one and the most important one to illustrate Europe's cultural history. It asks for the motives in designating certain objects. Only transparent compounds can be taken into account.

2. Motivational results

As religion is the basis of every culture, the frame of reference is the history of religions. The religions' historian Donini (1977, 1984) has convincingly shown that in a classless society everything is natural and supernatural at the same time. The distinction between 'sacred' and 'profane' came later. As any class of realia such as plants, animals and natural phenomena including planets is magic, they thus have a magico-religious character whose earliest form manifests itself in totemism, in totemic relationships with various classes of realia. In so-called primitive societies this is still observable today. This relationship assumes different manifestations as will be shown later.

The first to have proved that modern folk literature preserves very ancient myths and conceptions was Propp (1946/1987). His insights as well as Riegler's (1937/2000) are of great importance in interpreting the dialectal data. The founder of cultural morphology, Leo Frobenius (1929), must also

be mentioned in this connection. These data show that the cultural history of Europe is not made up of random elements and events but follows a unified, well-structured pattern where three separate layers can be distinguished.

2.1. *The Christian/Muslim layer*

The layer that can be recognized and dated most easily belongs to history, namely to Christianity and Islam. As this is the most recent level, it also occurs most frequently in the data. Within this layer Christian motivations appear much more often than Muslim ones, thus mirroring the difference in the areal spread of the two religions in Europe.

2.2. *The prehistoric layers*

Within the prehistoric period two levels can be distinguished, one characterized by 'supernatural', 'superhuman' pagan figures and the other by still earlier zoomorphic and kinship representations. The basic structure has remained the same from prehistoric to historic times.

2.2.1. The anthropomorphic layer is, of course, characterized by anthropomorphic representations.

2.2.2. The zoomorphic layer is the most archaic layer that can be distinguished. The realia investigated appear in the form of either an animal or a kinship name.

In the following I will concentrate on animals and natural phenomena in order to show whether and, if so, to what extent the languages spoken in the South-east of Europe participate in the structural pattern that makes up important aspects of Europe's cultural history. As my time is very limited, a few examples must suffice.

My examples are responses to the notions butterfly, weasel, rainbow and Christmas. The Albanian designations for butterfly are not religiously motivated and are therefore not relevant in our context: [fl'utur], [fl'utər] and Greco-Albanian [fl'eturas] or the Albanian suffixed form [fl'uturaak] are connected with the movements of the animal, namely 'to flutter around', 'to flap with one's wings'.

In contrast the Greek expressions are relevant. The ALE notes the following: [pasx'itsa] 'little Easter', [tsɛlɛmb'is] 'beautiful young man' and [papaδj'a], [papaδj'ola] 'the Pope's wife', i.e. the wife of a Greek Orthodox priest. The last-mentioned expression clearly belongs to the historic layer, the last but one to the anthropomorphic layer and the first expression ('little

Easter') is in between, so to speak. While Easter is of Christian origin, the pre-Christian influence makes itself apparent in the response 'little Easter'. We meet this designation also as an answer to Christmas and I will comment on it then.

As to weasel we find even older terms in the languages of the Balkan, namely Albanian *nusëz*, *nusë lalës* (< Albanian *nusë* 'bride', young spouse, youngest daughter-in-law' + *lalë*, which is an allocutive for 'relatives') or Albanian [nus 'bukər] (< Albanian *nusë* [see above] + *bukël* 'weasel' < *bukur* 'beautiful, pretty'). In Greek there is [nif'itsa] 'bride' and in Bulgarian *nevestka*, *bulka* 'bride, young spouse'. An expression with the same meaning also occurs in Romanian. Generally, kinship terms occur rather frequently for the weasel in the languages of Europe. They belong to the most archaic, the zoomorphic layer and have a clearly totemic origin.

To the anthropomorphic level belong taboo terms for the weasel, such as Albanian *bukël(z)* (< *bukur* 'beautiful, pretty'), Serbian/Croatian and Macedonian *lascia*, Russian *laska* 'dear, darling'. Such taboo terms for the weasel also exist, e.g., in Italian ([*bella*] *donnola* '[beautiful] little woman') or French (*belette* 'little beautiful woman'). They were coined to flatter the dangerous animal and to win its favour.

As regards the rainbow there is the zoomorphic designation [Arkuḃ Al'eni] in Albanian, which is a loanword from Italian *arcobaleno* 'whale's bow' or 'dolphin's bow' in want of the non-existence of whales in the Mediterranean. Moreover, we find Albanian *ylber* meaning 'dragon', 'serpent'. For the Christian layer there is Albanian [brëzi zōj's] 'Mary's belt', 'Our Lady's belt'.

Also Christmas belongs to the natural phenomena as it is based on the pre-Christian winter solstice. Many of the responses can be allotted to this important pre-historic event. The following groups can be distinguished here:

1) 'log': a pre-agrarian relic

We have Albanian *buzmi* 'log' > *nata e buzmit* 'the log's night' (= Christmas Eve); see also Serbian/Croatian *bàdniāk* 'log'; it is related to *badnjī dan* 'Christmas Eve'. "In Northern Albania the Christmas log is also venerated by the Muslim population, and the lengthening of the days is celebrated by processions, farming rituals, such as lustrations of the

barnyard, of the cattle, of fruit trees and working tools. The log is greatly honoured: *buzmi bujár* 'noble log' is the respectful greeting addressed to it on the eve. The fire must burn the whole night" (Alinei 1997, 226). A similar idea is met with in parts of Italy where *ceppo* 'log' means 'Christmas'. Or see English *Yulelog* or German *Christusklotz* 'Christ's log' where different religious conceptions become intermingled. A Christian syncretism is also found in Italian *pasqua di ceppo* 'Easter log'.

2) '(winter) solstice': agrarian cults of the solstice

Hungarian (also Hungarian in Romania, Slovakia, ex-Yugoslavia): *karácsony* (*napje*); cf. also (Old) Russian *koročun*, Bulgarian *kračon* 'Christmas Day' < Serbian/Croatian *kràčati*, Russian *koračit* 'to step, to pass' > 'a passing day across the turning-point' > 'winter solstice'.

3) Designations denoting a 'new beginning', 'New Year'

Albanian *nata e kolendrave* 'New Year's Eve' < Latin *calendae* 'the first day of the month'; cf. Bulgarian *kólada* 'Christmas' > Romanian and Slavic *colinde* 'ritual songs for Christmas', Albanian *kolendarë* 'Christmas singer'. "The *colindatori* sing first at their host's house, then at all the village's houses ... to chase evil spirits away and announce their arrival [They] bring health and wealth, represented by a branch of fir placed in a vase full of honey and chickpeas A good number of *colinde* reflect a cosmic mythology quite alien to Christendom, concerning the creation of the world ... God places the earth on four silver pillars Other archaic *collinde* present an island in the middle of the sea, where a gigantic tree grows, around which a group of girls dances" (Alinei 1997, 271).

4) 'birth', 'birthday': expressions denoting the birth of the sun and of cultures

See Albanian [natal'aššə] < Italian *natale* + the Albanian suffix –*ashë* < Latin *natalis*, cf. *Natalis Solis*, *Natalis Invicti* 'birth of the undefeated sun'.

5) 'little God', i.e., the anthropomorphised sun

Serbian/Croatian *božić*, Macedonian *božić/božik* > Albanian *bozhiq*, *bozhik*, Romanian *božić* < pre-Christian origin ('little God', 'child-God')

6) Then we also find Christian names for Christmas, of course. Seen in a European perspective, they are relatively rare.

a) 'Easter'

See Albanian *pashkët*, Greek [p'aska], [paskal'a] or Spanish *pascua(s)*. 'Easter' for Christmas was also elicited in Frisian.

b) 'Little Easter'

See Albanian *páshka e vogël*, Greek [mikr'i paskal'a] or Sardinian [paskidz'ed̥d̥a]. The pre-Christian influence is noticeable here. In pagan times two important feasts were celebrated in the course of the year. By naming Christmas 'Little Easter' it was made plain that the more important of the two was that in spring and summer, the real Easter.

c) 'Christ's Easter'

See Albanian *pashka e krishtit*

d) 'Christ's birth'

Here Albanian *crishtlindje* < *crisht* + Albanian *lindje* 'birth'; Albanian [kəʃn'eɪe] and Greek [xrist'ujena] can be mentioned.

These few examples demonstrate beyond any doubt that the languages spoken on the Balkan participate fully in the structural pattern that makes up important aspects of Europe's cultural history. Especially Albanian exhibits a great richness and variety of expressions that were coined at different times. I have substantiated this model by analysing on a European level a number of realia, namely names for animals, plants, natural phenomena including planets (Viereck 2002), names for bread (Viereck 2000), names for children's games (Viereck 2003) and – together with my wife – names for diseases (W. Viereck & K. Viereck 1999). In addition to the ALE data also other sources were used, above all Bächtold-Stäubli & Hoffmann-Krayer (1927-1942, repr. 2000).

2.3. Conclusion

In the process of the cultural development of Europe we find recurrent structural patterns and this across all language and dialectal borders. While dating the Christian and Islamic layer is unproblematic, Alinei assumes "that dating the anthropomorphic representations of reality is connected with socially stratified societies, typical of the Metal Age, while zoomorphic and kinship representations are connected with more primitive societies of the Stone Age" (1997, 27).

The three periods mentioned, of course, do not end and begin abruptly. Each one of them lasted for thousands of years. Archaeological

finds show that also between the Stone Age and the Metal Age there were fluid transitions and that anthropomorphic representations were found also from the Neolithic Age (Müller-Karpe 1998). That the transitions and overlaps between the pagan and Christian layers can be documented much better is due to their being much closer to our time.

With new religious beliefs a wave of new designations followed, yet the old conceptions often remained the same. To take just one example out of many:

"When Christianity came to Britain, the bright yellow flowers of the plants in the *Hypericum* family that had been associated with the golden brightness of Baldur the sun-god came to be called St. John's wort, as Baldur's Day became St. John's Day. The plant continued to be thought a cure for wounds and on St. John's Eve good Christians wore a sprig of it to ward off evil spirits and especially to protect themselves against the stray thunderbolts of the gods" (Ashley 1974, 116).

St. John's Day is the Christian equivalent of the summer solstice, one of the most important events in prehistoric times. In the early Christian period pagan thought was alive and well. However, examples of this can easily be found today: The initials of Caspar/Kaspar + Melchior + Balthasar + the year are still written on the entrance doors of people's houses in, e.g., Catholic areas in Germany, in Italy and in Poland on Epiphany, January 6, to protect the people from evil of any kind and, to mention a final example, small pictures of Christopher are hung up by car drivers as a protection in many countries, such as Ukraine and Germany. Apparently Enlightenment had no effect on people's piety.

The ALE is naturally based on European dialects. The adopted motivational approach revealed some important pieces in the mosaic of the cultural development of Europe. Their implications, no doubt, transcend the frontiers of the European continent. In the light of the complementary nature of world cultures it would be highly desirable if the picture were complemented by insights gained about other cultures.

References

- Alinei M., "Arc-en-ciel", *Atlas Linguarum Europae: Commentaires and Cartes*. Vol. I,1. Assen: Van Gorcum, 1983, 47-80.
- Alinei M., "Belette", *Atlas Linguarum Europae: Commentaires and Cartes*. Vol. I, 2. Assen: Van Gorcum, 1986, 145-224.
- Alinei M., "Noël", *Atlas Linguarum Europae: Commentaires and Cartes*. Vol. I, 5. Rome: Istituto Poligrafico, 1997, 253-291.
- Alinei M., "Magico-religious motivation in European dialects: A contribution to archeolinguistics", *Dialectologia et Geolinguistica*, 5 (1997), 3-30.
- Ashley L.R.N. "Uncommon names for common plants: The onomastics of native and wild plants of the British Isles", *Names*, 22 (1974), 111-128.
- Bächtold-S. & Hoffmann-K., *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*. 10 vols. Berlin: de Gruyter, 1927-1942, repr. 2000.
- Contini M., "Papillon", *Atlas Linguarum Europae: Commentaires and Cartes*. Vol. I, 5. Rome: Istituto Poligrafico, 1997, 147-193.
- Donini A., *Enciclopedia delle religioni*. Milan: Teti, 1977.
- Donini A., *Lineamenti de storia delle religioni*. Rome: Editori Riuniti, 1984.
- Frobenius L., *Monumenta Terrarum. Der Geist über den Erdteilen*, 2nd ed. of *Festlandkultur*. Frankfurt: Buchverlag, 1929.
- Müller-Karpe H., *Grundzüge früher Menschheitsgeschichte*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1998. 5 Vols.
- Propp V., *Die historischen Wurzeln des Zaubermärchens*. Munich: Hanser, 1987. [German translation of *Istoričeskie korni volšebnoj skazki*. Leningrad, 1946].
- Riegler R., "Tiergestalt" and "Tiernamen", in Bächtold-Stäubli & Hoffmann-Krayer. Vol. 8, 1937/2000, 819-842 and 863-901.
- Viereck W., "Bemerkungen zur Kulturgeschichte Europas", *Posvećeno Pavlu Iviću. Južnoslovenski filolog*, 56 (2000), 1331-1342.
- Viereck W., "Insights into the Cultural History of Europe as provided by the *Atlas Linguarum Europae*", *Studia Anglica Posnaniensia* 37 (2002), 3-15.

- Viereck W., "Der *Atlas Linguarum Europae* und seine Einsichten in die Kulturgeschichte Europas", *Historični seminar 4. Zbornik predavanj 2001-2003*. Ljubljana: ZRC SAZU, Založba, ZRC 2003, 119-130.
- Viereck W. & Karin V., "Die seltamen namen all'. Zu einigen Ergebnissen des Forschungsprojekts *Atlas Linguarum Europae*", in Eun Kim, Erwin Schadel & Uwe Voigt (eds.), *Aktive Gelassenheit: Festschrift für Heinrich Beck zum 70. Geburtstag*. Frankfurt: Peter Lang, 1999, 711-723.

LA VIE SCIENTIFIQUE

**ACTIVITÉS SCIENTIFIQUES A L'OCCASION DU 450^e
ANNIVERSAIRE DU PREMIER LIVRE EN LANGUE
ALBANAISE**

Dans le cadre du 450^e anniversaire de la publication du premier livre en langue albanaise, "Meshari" (Missel) de Gjon Buzuku, certaines activités scientifiques ont été développées, parmi lesquelles, la table scientifique intitulée "Meshari" i Gjon Buzukut në 450-vjetorin e botimit" (Le Missel de Gjon Buzuku au 450^e anniversaire de sa publication), organisée à Prishtinë le 17 mars 2005 par l'Académie des Sciences et des Arts de Kosovo. On y a présenté les communications suivantes: "Meshari" et les études sur Buzku", par l'Acad. **R. Ismajli**; "Le langage de "Meshari" comparé au parler de Shestan", par l'Acad. **I. Ajeti**; "Les verbes de la quatrième conjugaison dans "Meshari" de Buzuku", par **W. Fiedler**; "Certaines particularités morpho-syntactiques de l'albanais médiéval dans "Meshari" de Gjon Buzuku", par **S. Mansaku**; "Sur la quantité des voyelles dans "Meshari" de Gjon Buzuku", par **I. Badallaj**; "Particularités de l'albanais du 16^e siècle à travers l'œuvre de Buzuku", par **K. Topalli**; "Quelques phénomènes phonétiques du Missel de Buzuku comparés à ceux des autres écrivains anciens", par **R. Mulaku**; "Aperçu

comparatif regardant le type du système de déclinaison du Missel de Buzuku et les autres types de ce système de déclinaison en albanais", par l'Acad. **B. Bokshi**. Après les communications, il y a eu des discussions.

Une autre activité scientifique a été déployée à Tetovë le 18-19 mars 2005. La conférence scientifique au thème "Buzuku dhe shkrimet e hershme shqipe" (Buzuku et les anciens écrits albanais) a été organisée par la Faculté Pédagogique et la Chaire de la langue et de la littérature albanaise de l'Université de l'Europe du Sud-Est. Après l'allocution de Dr **H. Xhaferi**, chef de la Chaire de la langue et de la littérature albanaise, et les messages de salutation du Prof Dr **A. Abazi**, recteur de l'Université de l'Europe du Sud-est et Dr T. Arifi, doyenne de la Faculté Pédagogique, l'on a lu les communications suivantes: *Documentation de certaines nouveautés grammaticales de l'albanais chez Buzuku*", par l'Acad. **Sh. Demiraj** (Tiranë); *Le "Meshari" de Gjon Buzuku entre la Réforme et la Contre-réforme*", par l'Acad. **J. Bulo** (Tiranë); *"L'importance des auteurs anciens*

pour l'albanais contemporain", par Prof Dr **E. Lafa** (Tiranë); "Quelques particularités morphologiques dans le Dictionnaire de Frang Bardhi", par Prof Dr **R. Nesimi** e Prof Dr **Xh. Gega** (Shkup); "Particularités de l'albanais du 16^e siècle à travers "Meshari" de Buzuku", par Prof Dr **K. Topalli** (Tiranë); "Les verbes de la quatrième déclinaison dans "Meshari" de Buzuku", par Prof Dr **W. Fiedler** (Berlin); "Qu'offre le jugement historiciste concernant des œuvres monumentales de notre culture, comme "Meshari" de Gjon Buzuku", par Prof Dr **F. Dado** (Tiranë); "Aperçu comparatif entre le type du système de déclinaison du Missel de Buzuku et les autres types du système de déclinaison de l'albanais", par l'Acad. **B. Bokshi** (Prishtinë); "Le code biblique dans l'ancienne littérature albanaise", par Doc. Dr **H. Xhaferi** (Tetovë); "Des particularités morphosyntaxiques de l'albanais médiéval dans "Meshari" de Gjon Buzuku" par Prof Dr **S. Mansaku** (Tiranë); "L'œuvre de Buzuku au point de vue du nouveau millénaire" par Prof Dr **As N. Malaj** (Tiranë); "Les caractéristiques graphiques de "Meshari" de Gjon Buzuku", par Doc Dr **Z. Kadriu** (Tetovë); "Le premier texte albanais – l'avant-propos de Buzuku", par Prof Dr **Xh. Lloshi** (Tiranë); "Sur la quantité des voyelles dans "Meshari" de Gjon Bulzuku", par Prof Dr **I. Badallaj** (Prishtinë); "Un aperçu sur la tradition de l'écriture albanaise et l'alphabet de Gjon Buzuku", par Prof Dr **Z. Osmani**

(Shkup); "Les lettres de Bogdani", analysant son épistolaire, publié à Shkodra en 1997", par Prof Dr **A. Çapaliku** (Shkodër); "Observations ethnoculturelles dans les écrits de Frang Bardhi", par Prof Dr **A. Xhangolli** (Tiranë); "Sur le lieu de publication de "Meshari", par Prof Dr **M. Hysa** (Prishtinë); "Le premier livre albanais et la contemporanéité", par Prof Dr **Z. Neziri** (Shkup); "L'an de la découverte de "Meshari" de Buzuku et quelques questions à son propos", par Prof Dr **B. Demiraj** (München); "Les écrits albanais au 16^e – 17^e siècle", par doc. Dr **L. Isaku** (Tetovë); "La diphtongue /uo/ dans "Meshari" de Buzuku, confrontée aux parlers et au folklore des régions de Krajë", par **I. Doda** (Ulqin); "Les formes communes des deux dialectes de l'albanais dans le langage de Buzuku", par Doc. Dr **M. Ibrahim**; "La conscience nationale chez le premier livre albanais et chez les écrivains de l'ancienne littérature", par doc. Dr **E. Ajdini** (Tetovë). Durant les séances il y a eu des questions et discussions.

Le 27-28 mai, 2005 dans la ville de Ulqin aussi, le Centre de la Culture, en collaboration avec l'Union des Auteurs Albanais, avec l'Association "Dom Gjon Buzuku" et avec "Art Club", ont organisé une conférence à l'occasion du 450^e anniversaire de la publication du premier livre en langue albanaise, "Meshari" de Gjon Buzuku. Dans cette conférence ont été présentées les communications sui-

vantes: **Sh. Demiraj**, "Est-ce que Pjetër Budi a connu le "Meshari" de Gjon Buzuku?"; **A. N. Berisha**, "Notre littérature orale et "Meshari" de Buzuku"; **Z. Chiamonte**, "Pal Skiro-découvreur, chercheur et investigateur de Buzuku"; **M. Zeqo**, "Le chef-d'œuvre de Buzuku – un emblème de conceptualisation"; **M. Hysa**, "Meshari" dans le contexte européen et balkanique"; **F. Hoxha**, "L'œuvre de Buzuku et l'ethnotype albanais"; **D. Luka**, "Deux traductions intégrales de la Bible en langue albanaise (comparées au Meshari de Buzuku également)"; **T. Osmani**, "Buzuku et les successeurs par rapport à l'écriture de l'albanais"; **V. Kamsi**, "Buzuku et la publication de "Meshari"; **E. Lafe**, "L'œuvre albanologique du Prof Dr Wilfried Fiedler et ses recherches sur le "Meshari" de Gjon Buzuku"; **A. Zymberi**, "Concordances de quelques parties du discours dans le "Meshari" de Gjon Buzuku et certains parlars populaires"; **Q. Murati**, "Le langage de Buzuku et l'albanais littéraire contemporain – analogies et concordances avec la langue standard"; **R. Mulaku**, "Sur certaines particularités phonétiques de "Meshari"

de Buzuku en comparaison avec les autres écrivains anciens"; **B. Baliu**, "Sur la critique de Selman Riza concernant la publication de "Meshari" par Eqrem Çabej); **I. Doda**, "Les groupes de consonnes dans le "Meshari" de Buzuku comparés à ceux des parlars des régions de Krajë"; **Gj. Dabaj**, "Le "Meshari" et le parler de Shestan – rapprochements"; **H. Shabani**, "A propos de la base dialectale du langage de Buzuku"; **J. Bulo**, "Le Meshari de Gjon Buzuku entre la Réforme et la Contre-réforme"; **R. Ushaku**, "Sur certaines formes du désiratif du "Missel" de Buzuku"; **H. Hoxha**, "Éléments stylistiques dans le "Missel" de Buzuku"; **K. Topalli**, "Les sonnantes de formation des syllabes dans "Meshari" de Gjon Buzuku"; **J. Brahaj**, "L'origine de la famille de Gjon Buzuku"; **G. Lafe**, "Sur certains changements sémantiques dans le lexique de Gjon Buzuku).

Pendant les séances ont discuté: J.Bulo, dom N.Ukgjini, E.Lafe, A.Berisha, Z.Chiamonte, T.Osmani, K.Topalli, D.Luka, M.Hysa, G.Kovaçi, J.Brahaj, O.Kraja etc. La conférence a été close par Prof Dr S.Dobreci.

K. Topalli

CONFERENCE SCIENTIFIQUE A L'OCCASION DU 60^E ANNIVERSAIRE DE LA LIBERATION DE L'ALBANIE

À l'occasion des diverses activités développées à l'honneur du 60^e anniversaire de la libération de l'Albanie, l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences d'Albanie a organisé, le 26 novembre 2004, dans la salle de l'Académie des Sciences à Tirana, la session scientifique "Problèmes de la Lutte Antifasciste de la Libération Nationale".

Il y a eu participation des historiens de l'Albanie et de la Kosova, des chercheurs, des intellectuels, des journalistes et d'autres personnalités de la science. La session a été présidée par la directrice de l'Institut de l'Histoire, Prof Dr **A.Lalaj**, laquelle dans son allocution affirmait que la Lutte Antifasciste de la Libération Nationale a pris place dans le système des valeurs que le peuple albanais a créées et que le temps présent permet que soient exposées les contributions, les défauts ou même les fautes des communistes, des ballistes, des legalistes etc. A ce temps de guerre dans la scène politique albanaise se sont affrontés le nouveau nationalisme antifasciste avec le nationalisme traditionnel, tandis que les alliés de l'Ouest et de l'Est avaient la responsabilité d'avoir manifesté une manque de confiance et de l'incertitude dans le traitement de la question albanaise.

Le vice-directeur de l'Institut de l'Histoire, Prof Dr **Xh. Gjeçovi**, a présenté sa communication intitulée

"La Lutte de la Libération Nationale et sa place dans l'histoire de l'Albanie", où il a représenté non seulement les circonstances dans lesquelles a été développée la lutte, mais aussi celles dans lesquelles ont évolué les programmes politiques et le comportement des diverses forces politiques comme c'était le Parti Communiste, le Front National et le Mouvement de la Légalité pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Il a mis en évidence aussi bien les moments de collaboration entre ces forces (au septembre 1942 lors de la Conférence de Peza et en août 1943 lors de la Réunion de Mukja) qui ont servi l'unité et l'union nationale dans la lutte contre l'occupant, que les moments de la phase post-Mukja où les positions de ces forces politiques en Albanie ont changé soit par rapport l'une à l'autre, soit par rapport au développement historique albanais.

Prof Dr **Sh. Leka**, dans sa communication *"Questions de la stratégie militaire de la Lutte Antifasciste de la Libération Nationale"*, soulignait que la nécessité historique avait déterminé que les problèmes d'organisation, de direction et les méthodes de guerre atteindraient l'objectif stratégique, la libération du pays. L'auteur a analysé les différentes stratégies appliquées par les forces albanaises, où le Front de la Libération Nationale et les communistes avaient eu une stratégie

active, tandis que le Front National et la Légality avaient suivi une stratégie passive. Une importante tâche stratégique avait été l'établissement des relations avec les alliés, parce que, indépendamment des convictions politiques, les buts communs visaient la collaboration efficace entre l'armée albanaise et les missions des alliés.

Prof As Dr **H. Kaba**, dans sa communication, intitulée "*L'échec des efforts du gouvernement albanais pour rétablir les relations diplomatiques avec les Etas-Unis*", expliquait le processus qui visait renouer les relations diplomatiques et la reconnaissance du gouvernement albanais de la part des gouvernements britannique, américain et russe sur la base des principes diplomatiques et politiques entre États qui caractérisaient le système mondial. Cet échec, expliquait l'auteur, était dû d'une part à l'attitude critique et au manque de volonté du gouvernement albanais, et de l'autre, à la politique et aux relations internationales des deux blocs Est-Ouest et au commencement de la Guerre Froide pendant les années 1944-1946.

Prof Dr **M. Shatri** traitait, dans sa communication intitulée "*Certaines spécifiques de Lutte Antifasciste pour la Libération Nationale*" (lue par Prof As Dr E. Kambo), l'organisation des Albanais en Kosovë et ailleurs, où la Deuxième Ligue de Prizren réussissait à réunir autour d'elle la plupart d'eux. Les efforts des membres de la LALN de Kosova n'ont pas eu un effet suffisant parce que les Serbes et les

Monténégrins qui dirigeaient les structures militaires de cette formation, ne pouvaient pas être représentants des aspirations des Albanais ethniques. Bien qu'après la Deuxième Guerre, dans ces contrées fût établi un système envahisseur, la substance nationale développerait la résistance dans des conditions historiques, sociales et politiques nouvelles.

Prof Dr **D. Dyrmishi** dans sa communication "*Les forces politiques durant la Lutte Antifasciste de la Libération Nationale (1941-1944)*" a parlé des conditions historiques et sociales qui ont déterminé le temps de la formation et les programmes des forces politiques en Albanie (Le P. Communiste, le Front National et la Légality). L'auteur a parlé aussi de l'activité propagandistique et des visées politiques de ces forces et de la manière dont elles pensaient organiser la résistance contre les Nazis-fascistes. Il y a présenté aussi les motifs de la Convention de Mukja et de son reniement, suivi par l'absence de la collaboration dans le pays et l'instauration du système communiste en Albanie.

Un autre aspect des développements globaux de ce temps était aussi la légitimité étatique, traitée par Prof Dr **M. Dezhgiu** dans sa communication "*La question de la légitimité de l'Etat Albanais pendant la Deuxième Guerre Mondiale*". Selon lui, les grands problèmes auxquels s'est heurtée cette question de l'Etat albanais provenaient de l'enchevêtrement des facteurs extérieurs et intérieurs. Il en

trouve les causes dans la non-représentation de la souveraineté étatique de l'Albanie par une institution dans l'arène internationale et dans la non-compréhension de l'importance que portait la continuité juridique de l'Etat albanais de l'avant Guerre par les forces politiques albanaises pendant la guerre mondiale.

Le problème du recrutement en Kosovë a été traité par Prof Dr **M. Verli** dans sa communication "*Aperçu des facteurs qui ont empêché les Nazis de réaliser un recrutement massif en Kosovë*", où, sur la base du rapport du

colonel Shmit Huber, il a traité l'initiative de la création de la Division SS "Scanderbeg" ainsi que les causes qui n'ont pas favorisé ce but. Entre autres, il mentionne: le refus des chefs des notables albanais, la passivité des dirigeants des institutions locales et les développements dans les Balkans. Kosova n'a été devenue terrain ou possession ni des Italiens ni des Allemands, - "parce que les Albanais n'ont pas voulu le recrutement massif, tandis que les Allemands et leurs alliés n'ont pas pu le faire", - terminait l'auteur.

S. Gjermeni

TABLE DE MATIERE

André GUILLOU

Autodétermination et inviolabilité des frontières : les trois Yougoslavies.-----1

Răzvan THEODORESCU

Le Sud - Est européen, un concept géopolitique ----- 13

Shaban DEMIRAJ

Problèmes actuels dans les études sur les langues balkaniques ----- 25

Victor A. FRIEDMAN

Albanian in the Balkan Linguistic League: A Reconsideration of Theoretical Implications. ----- 33

Seit MANSAKU

La romanisation linguistique dans le Sud-Est de l'Europe et la survie de la langue albanaise----- 45

Jani THOMAI

Lexicographie interbalkanique: vue de l'albanais ----- 57

Cătălina VĂTĂȘESCU

Repartition en domaines lexicaux des termes d'origine latine conservés en roumain et en albanais ----- 65

Esat STAVILECI

Processes and developments in the Southeastern Europe and the Kosova issue 71

Dritan EGRO

The place of Albanian lands in the Balkan geopolitics during the Ottoman - invasion ----- 79

Muzafer BISLIMI

Balkan peoples about Scanderbeg and his uprising against Ottoman Empire 93

Milan DJURCINOV

"Les écoles nationales" dans les littératures et les arts de l'Europe Sud-Est-- 101

Andromaqi GJERGJI

Processus d'intégration dans les cultures populaires du sud-Est Européen --- 109

Ndoc PAPLEKA

Parallèles balkaniques du mythe d'Œdipe----- 115

Ali MUKA

Le village albanais – un centre d'habitation en transformation ----- 129

Shpresa GJONGECAJ

Olivier PICARD

Drachmes d'Apollonia et de Dyrrachion dans les Balkans ----- 139

Wolfgang VIERECK

*Scholarly activities of the Atlas Linguarum Europae in the South-east of Europe
and an analysis of some of its results ----- - 155 -*

LA VIE SCIENTIFIQUE

*Activités scientifiques à l'occasion du 450^e anniversaire du premier livre en langue
albanaise----- 163*

*Conférence scientifique à l'occasion du 60^e anniversaire de la libération de
l'Albanie ----- 166*